

56e année, No 23

Montréal, 28 octobre 1944

PER
S-400
EX-2

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

DIX CENTS



IDA LUPINO et PAUL HENREID

Photo Warner Bros.

Marcelle Barthe nous parle de "IL ÉTAIT UNE FOIS" — LA VILLE-LUMIÈRE
L'ANGOISSE, par Claude Valmont



QUOI DE NEUF ?

LA PHOTO EN GUERRE

L'un des exploits des techniciens qui poursuivent des recherches en photographie est de prendre du haut des airs des instantanés du territoire ennemi et de s'en tirer indemnes. Ces recherches ont été fort utiles aux envolées de reconnaissance des aviateurs alliés. Une grande partie des progrès de la photographie aérienne est due aux investigateurs canadiens du Conseil national des Recherches. La coopération étroite du Canada, de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, a grandement contribué à ces progrès.

Aux premiers jours de la guerre, ce travail de photographie aérienne était confié aux lents avions du temps de paix. Il n'y avait qu'une ombre au tableau : ces avions ne rentraient presque jamais. On apporta un changement radical à la situation en confiant cette tâche aux plus rapides avions de ce temps-là. Les Spitfires furent dépouillés de leurs armements pour leur permettre d'accroître leur vitesse ; on les munit de plus gros réservoirs à essence afin d'augmenter leur rayon d'action, et on les équipa d'appareils photographiques automatiques. Avant le départ un technicien ajuste l'appareil, détermine la vitesse et l'intervalle entre les photographies. Le pilote du Spitfire se dirige sur la partie du territoire ennemi qui lui est assignée, déclenche le mécanisme de l'appareil en pressant un bouton, survole la cible dans toute son étendue ou jusqu'au moment où des chasseurs ennemis apparaissent. Il n'est pas armé, mais comme il vole très haut et à une grande vitesse, il peut s'échapper.

Entre autres améliorations, l'appareil repose sur des trépieds solides et ne ressent pas les vibrations de l'avion. Un révélateur permet de développer sans interruption les pellicules d'une largeur de neuf pouces. On a aussi réalisé des progrès dans le domaine de la photo-éclairage en utilisant des bombes-éclairs à retardement.

Quand commencèrent les raids de nuit, la photographie nocturne devint d'une nécessité vitale parce que le commandant des bombardiers devait savoir si le pilote avait ou non touché sa cible. Dans la photographie nocturne, la cible est illuminée par une bombe-éclair réglée de façon à éclairer à une certaine altitude. La lueur frappe une cellule photo-électrique au fond de l'avion, déclenchant le mécanisme de l'appareil.

Il y a aujourd'hui de ces appareils dans tous les bombardiers. La bombe-éclair est relâchée en même temps que les bombes incendiaires et explosives, et dès que l'équipage du bombardier entre à sa base, on sait s'il a réussi ou non à toucher sa cible.

L'un des problèmes du Conseil national des Recherches était de trouver une bombe-éclair dégageant une meilleure lumière, qui réduirait le temps requis par le déclencheur, ainsi que les vibrations du moteur qui obscurcissent la photo. Nos découvertes dans ce domaine ont été communiquées au ministère de la production aéronautique de Grande-Bretagne.

★ ★ ★

HABITATION IDEALE

Durant la guerre, de nombreuses familles ont vécu dans des logements surpeuplés où les conditions de vie étaient peu intéressantes. Aussi, réventelles à l'après-guerre alors qu'il sera facile de se construire une maison, que les matériaux et la main-d'œuvre ne représenteront plus le même problème.

Pour venir en aide à ceux qui projettent d'édifier une maison après les hostilités, la "Workers' Educational Association", de Toronto, a poursuivi une série d'enquêtes afin de connaître le genre de maison moderne que les ouvriers aimeraient habiter.

Avec le concours d'architectes et de sociologues, on a ensuite dressé les plans de cette maison idéale. Voici un peu comment elle sera bâtie et les commodités qu'elle renferme.

Au rez-de-chaussée, il y a la salle de bain et une chambre à coucher, à l'usage du membre de la famille, âgé ou malade, qui ne peut monter l'escalier.

La chambre de bain se trouve à proximité de la porte de service, de sorte que les enfants pourront entrer et sortir sans traîner la boue et la neige dans toute la maison.

Il y a beaucoup d'armoires, dont deux dans chaque chambre à coucher. Il y en a aussi dans les halls, et il y a un spacieux vestiaire dans le vestibule d'en avant. Enfin, on trouve une soupente à conserves au pied de l'escalier de la cave.

L'un des avantages de la nouvelle maison, c'est la cuisine-dînette combinée où six convives peuvent se mettre à table. La dînette conduit au vivoir sous une grande voûte, ce qui donne beaucoup d'espace pour les réceptions du samedi soir. Les murs sont dessinés de façon à placer aisément les meubles, trois des murs pouvant recevoir le chesterfield.

Les fenêtres sont disposées pour que l'air circule le plus possible.

La salle de jeu et le séchoir à linge sont dans la cave, et une cloison met cette pièce à l'abri de la poussière de la fournaise. Le linge est étendu sur des séchoirs que maman hisse, au moyen de poulies, jusqu'au plafond afin de permettre aux enfants de se livrer à leurs jeux. Papa a son propre atelier.

Le chauffage à air chaud et climatisé recueille la presque totalité des suffrages et on a décidé d'installer un appareil de climatisation. On estime que la maison coûtera environ \$4,700, aux prix d'avant-guerre de Toronto.

Au mois d'octobre, la première maison de ce genre sera l'enjeu d'une loterie dont les recettes serviront à poursuivre des recherches encore plus approfondies sur le logement au Canada. L'expérience acquise bénéficiera aux ouvriers qui désirent se construire une maison après la guerre.

PERLES*
Coro
 d'une beauté inestimable

CORO (CANADA) LIMITED TORONTO
 NEW YORK

CARNET EDITORIAL

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de
l'Association des Éditeurs de
Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 *

Président: FRED POIRIER
Vice-prés.: GEO. POIRIER
Surintendant: ALBERT PLEAU

Rédacteur en chef:
FERNAND DE VERNEUIL
Chef de la publicité:
CHARLES SAURIOL
Directeur artistique:
HECTOR BRAULT
Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR
Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, St-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham,
Saint-Jérôme, Joliette, etc.,
et les environs.)

A Québec et Lévis:
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au
Cap-de-la-Madeleine:
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT
CANADA SEULEMENT

Un an \$3.50
Six mois 2.00

AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

LE DROIT ET LA FORCE

THEORIQUEMENT, le Droit est une force; pratiquement, la Force est un droit. Telles sont les deux formules qui contiennent toutes les manifestations humaines, celles de l'individu et celles des peuples. Tout le reste n'est que verbiage, simulacre et mensonge.

Droit et Force; deux mots brefs, d'une seule venue, formés chacun de cinq lettres comme la main l'est de cinq doigts. Au fait, ce sont deux mains puissantes; celle du Droit est naturellement la droite qui s'offre en manière de bon accueil; la Force est la main gauche qui s'appuie sur l'épée accrochée au ceinturon. Dans la vie des hommes, ces deux mains symboliques agissent presque toujours séparément; celle de gauche ignore généralement ce que fait celle de droite.

Depuis que le monde est monde, bien des hommes, à la pensée subtile comme à la poigne rude, ont essayé d'établir sur la terre la souveraineté de la Force ou celle du Droit; ils n'ont encore réussi qu'à écrire une histoire qui s'appelle l'Histoire, que les écoliers apprennent en baillant et que les hommes oublient en rêvant. Cependant, philosophes, penseurs et constructeurs de systèmes nous ont légué de bien belles définitions qui valent, après tout, ce qu'elles valent et dont il faut nous contenter faute de mieux jusqu'ici.

Il y a, par exemple, une définition classique du Droit. C'est ce qui est juste et bien fondé; c'est la faculté de faire une chose et d'en disposer d'après un pacte social, des conventions particulières ou des lois positives.

C'est fort bien dit, mais un peu nébuleux; cela suppose évidemment des pactes et conventions qui ne soient pas entachés d'injustice mais sait-on jamais, très exactement et sans erreur aucune, ce qui est juste et surtout bien fondé? C'est reculer la définition mais nullement la donner.

Il y a une doctrine empiriste qui croit s'en tirer par une échappatoire; l'existence du Droit, dit-elle, est contemporaine de celle de la société. Le droit d'ancienneté, alors? Ce n'est pas très malin et si j'avais l'esprit pointu, je dirais même que c'est une ânerie mais je ne le dirai pas, parce que, dans cette école empiriste, je trouve des noms reluisants comme ceux d'Epicure, Robbes, Helvétius, Spencer et Stuart Mills. Je ne puis toutefois m'empêcher de penser qu'ils auraient pu tout aussi sagement nous dire: l'existence de la chaussure est contemporaine de celle des pieds; la première chaussure ayant été, en effet, la peau de dessous des pieds épaissie par l'usage.

D'autres grands esprits qui ne sont certainement pas de la simple peau de toutou ont pour théorie celle du droit naturel qu'ils définissent ainsi: L'ensemble des conditions universellement requises pour que le libre arbitre de chacun se concilie avec celui des autres. Telle est la manière de penser de Sophocle, de Platon (pas le kolla-borantiste), d'Aristote, de Cicéron, de Kant et de Montesquieu sans compter les autres.

Quand on s'obstine à voir clair dans leur définition on finit par y arriver mais c'est pour patauger ensuite dans un sable mouvant sans frontières bien définies. Cette définition ressemble singulièrement à une immense potée de chicanes. Et rares sont les chicanes qui n'ont pas recours à une force de coercition plus ou moins brutale.

Et puis, des "Droits", qu'il y en a, dans le passé, le présent et certainement l'avenir! Je ne les ai pas rassemblés tous dans le creux de ma main — elle ne serait pas assez grande — mais je puis toujours vous en servir une pincée: le droit romain, l'industriel, le judiciaire, le maritime, le militaire, le municipal, le public, le rural, le social, l'administratif, le commun, le constitutionnel, le coutumier, le criminel, le diplomatique, le domestique, et le féodal qui aurait pu s'appeler celui du toupet puisqu'il permettait au seigneur de prendre ce que bon lui semblait partout où il le trouvait.

La mission première d'un Etat étant d'assurer l'exercice du Droit, il peut, dans ce but, mettre la force à son service et c'est même une nécessité reconnue dans le proverbe: "Bon droit a besoin d'aide". C'est ce que le penseur Hegel appelle le Droit objectif et ceci nous conduit aussi fatalement que naturellement à regarder la Force pour voir la tête qu'elle a.

Elle a, tout d'abord, sa ou plutôt ses définitions, elle aussi. En voici quelques-unes: Pouvoir de contraindre;

puissance militaire d'un Etat; toute cause capable de produire un mouvement ou de le modifier. Le panthéisme dit même que c'est le principe universel des choses; Bismarck semble avoir été du même avis quand il a dit: "La force prime le droit". Je sais qu'il a nié cette parole mais sa manière d'agir l'a toujours affirmée. Mentalité de surboche.

La Force s'exprime par un gros chiffre ou par zéro. Dans le premier cas, c'est en temps d'élection. Le plus grand nombre d'électeurs fabrique par exemple un député qui, à son tour, fabriquera des lois; il représentera donc le Droit parce qu'il sera le produit de la Force. D'autre part, l'individu qui a, dans la caboche, l'idée bien arrêtée que le travail est le pire ennemi de l'espèce humaine, ce citoyen-là cultivera sa paresse avec succès grâce à la force d'inertie qui, pour être zéro, n'en est pas moins puissante.

Entre la Force et le Droit, la ligue de démarcation n'est pas toujours très apparente, elle semble parfois même s'effacer; quand un pays s'empare d'une colonie par la force, cela se justifie par le droit de conquête et ce qu'on appelle le droit à l'existence se confond singulièrement avec la force des choses.

La société des nations fut la preuve que le Droit sans la Force n'est qu'une simple farce, les seuls discours n'ayant jamais pu servir de fortification contre l'artillerie. Un paralytique a, comme tout le monde, le droit de marcher mais s'il n'en a pas la force il ne marchera qu'en rêve.

Le Droit, c'est parfois une drôle de chose. Souvent c'est une simple question géographique; ce qui est admis sous une latitude ne l'est pas sous une autre et souvent même il n'est point besoin de changer de pays pour constater cette différence. La baigneuse qui fait généreusement admirer ses belles papattes sur une plage en a le droit, mais qu'elle ne s'avise pas de donner le même spectacle aux passants d'une ville; le sable a des droits que l'asphalte ne connaît pas.

Quant à la force, elle est essentiellement relative; l'homme ne connaît pas et ne peut pas connaître la force absolue. De même qu'on trouve toujours un plus sot que soi, on rencontre fatalement un jour un plus puissant que soi. Ceci revient à dire que, dans le système du monde, le fort mange le faible; chacun et chaque chose y passent à leur tour.

La force étant faite d'énergie et de temps en proportions variables, il s'ensuit que le fort peut manger très vite le faible mais, qu'en revanche, le petit arrive à manger le gros en y mettant le temps nécessaire. La grosse bête mange la petite mais, à son tour, le microbe mange la grosse bête.

La muraille de ciment maîtrise l'inondation mais la goutte d'eau finit par ronger la pierre. Dans son domaine, l'homme croit disposer souverainement de la force parce qu'il a domestiqué l'animal et dompté la machine; il croit naïvement que sa volonté peut faire des esclaves à son gré alors qu'il n'est lui-même qu'un jouet pour d'autres forces: il suffit parfois d'un simple regard de femme pour le changer en bête.

Tout bien examiné nous en arrivons fatalement à cette conclusion que la force peut revêtir cent aspects et se manifester de mille manières tandis que le droit ne semble être que simple matière de convention et que les deux choses ne vont pas l'une sans l'autre. Le Droit sans la force n'est qu'une chimère et la Force sans le Droit n'est plus que de la barbarie brutale.

La Force seule dispose toutefois d'un bon atout; si elle réussit un mauvais coup, elle trouvera certainement des raisons pour le justifier ensuite et l'on verra des hommes pourtant sensés appuyer ces raisons. Il y a des célébrités historiques dont la fortune fut ainsi faite.

Quant au Droit, s'il ne compte que sur lui-même, il lui faudra compter deux fois et, dans l'intervalle, il aura le temps de crever. C'est cela qu'il ne faudra pas oublier si l'on veut que le Droit vive en sécurité sur la planète après la tempête actuelle.

Fernand de Verneuil



L'IMPLACABLE TYRAN

Chronique de tous les temps

Par LOUIS ROLAND

divisant à ta manière et tu n'as fait que donner au temps des armes contre toi. Tu as rendu sa présence visible avec les aiguilles des cadrans, tu as mis des sonneries à son service et il en a profité pour transformer ta journée en une suite de petits fragments reliés les uns aux autres comme les maillons d'une chaîne et qui sont autant de compartiments dans chacun desquels il t'ordonne tyranniquement de loger le geste à faire et qu'il a numéroté d'avance.

Il a fait de toi pis encore qu'un esclave, un automate.

L'heure te domine, te harcèle et t'hypnotise, tu ne fais plus rien sans la consulter auparavant et elle en profite pour te jouer toutes sortes de mauvais tours. Tu crois avoir encore dix minutes de répit mais c'est pour découvrir ensuite que ta montre est un quart d'heure en retard; il peut résulter de cela bien des conséquences fâcheuses.

Toute la journée se passera ainsi; à telle heure tu feras ceci, à telle autre cela; si cette division du temps ne te plaît pas, tant pis pour toi, tu n'avais qu'à ne pas inventer les heures et tu ne serais pas énervé par leur comptage continu et obsédant. Avant les horloges, le temps filait, paraît-il, si doucement qu'on ne sentait pas passer et que les gens avaient un peu l'illusion de naviguer dans l'éternité. Aujourd'hui, les morceaux du temps sautent aux yeux des gens de tous les côtés. Jusqu'aux lumières de la circulation qui s'en mêlent! Trente secondes vert, dix secondes orange, trente secondes rouge...

La tyrannie du temps se manifeste continuellement à l'homme et elle prend pour cela nombre d'aspects symboliques. Ce n'est pas pour rien que les montres ont des chaînes et comme cet accessoire peut-être utile mais sûrement ironique ne semblait pas suffisant pour rappeler à l'homme sa condition d'esclave du temps, les montres se sont agrémentées d'un bracelet qui ressemble singulièrement à l'anneau encerclant jadis le bras des forçats.

Les chiffres du temps fourmillent de déceptions. Vous vous hâtez vers la gare pour prendre le train. "Dix secondes trop tard!" vous dit l'employé qui ajoute pour vous consoler: "La chose arrive à bien d'autres."

"Dix secondes" compte aussi le "referee" d'une partie de boxe, et vous perdez le montant d'un gros pari.

Toutes ces déconvenues et tyrannies n'empêchent pas l'homme de perfectionner sans cesse les moyens d'action de son tyran et c'est à tel point que l'obsession du temps a gagné les bêtes elles-mêmes; elles connaissent l'heure des repas et les bonnes vaches aux yeux mélancoliques meuglent lamentablement quand on passe l'heure de les traire. Il semble que seuls les coqs traitent le temps avec désinvolture et ne se laissent pas régler par lui; ils lanceront volontiers leur cocorico pour saluer l'aurore à minuit si ce caprice les prend. Mais les hommes ne sont pas des coqs...

Le temps est leur tyran et ils mettent son symbole partout; ils portent des montres au poignet ou à la ceinture et les femmes en ont accroché jusqu'à leurs chevilles. On en voit sur des bracelets, des bagues et des boutons, sur des porte-cigarettes et sur des sacs à main. J'ai connu un copain qui en avait toujours trois ou quatre dans ses poches et qui ne savait jamais l'heure qu'il était parce qu'elles avaient toujours entre elles deux ou trois heures d'écart. Il trouvait la chose très pratique car cela lui permettait d'arriver toujours à l'heure quand il allait quelque part, qu'il fût en avance ou en retard.

Au fond, c'était un malin qui ne subissait pas la volonté du tyran de tout le monde. On dit, en effet, que bien des gens cherchent continuellement à tuer le temps et qu'aucun d'eux n'y est encore réellement arrivé.

C'EST LE TEMPS, cet implacable tyran; non pas le temps qu'il fait mais celui qui passe, qui s'enfuit dans le passé sans que nous puissions l'arrêter au passage et qui emporte avec lui nos joies trop brèves et nos projets mort-nés.

Il y a des millénaires il poursuivait sa route avec la même hâte régulière mais l'homme y portait peu d'attention et ne s'en émouvait point; aujourd'hui la civilisation a fait de nous des hommes de progrès, c'est-à-dire des calculateurs et nous mesurons le temps à la petite cuiller, voire au compte-gouttes, avec nos horloges de tous les modèles et nos montres de toutes les marques; nous avons inventé les heures, les minutes, les secondes et les fractions de celles-ci et nous ne pouvons plus faire un pas ni même un geste sans que la face de pleine-lune d'un cadran quelconque ne vienne nous rappeler: Il est telle heure, dépêche-toi, esclave du temps, si tu ne veux pas être en retard sur ton programme de vie!

La tyrannie quotidienne commence de bonne heure avec le réveille-matin. Allons, pauvre esclave, évade-toi du sommeil dans la tiédeur des draps et reprends le collier plus ou moins doré de ta misère! Saute en bas du lit vivement car ton emploi du temps est réglé au plus serré d'ici le départ pour l'usine ou le bureau. Naturellement, dans ta hâte, tu te frappes un orteil contre un pied de chaise; cela ne fera qu'un sacre de plus. Tant de minutes pour te raser, tant pour t'habiller et déjeuner et maintenant file! l'aiguille est inexorable et le balancier de l'horloge, tic-tac, tic-tac, semble t'envoyer des petits coups de pied pour te pousser dehors.

Une fois dehors, crois-tu pouvoir échapper à ton tyran? Vain espoir! Il devient au contraire plus impérieux. Ah, tu as cru régner dans son domaine en le

"Il était une fois"

Interview de
Marcelle Barthe avec Lucille Desparois

L'ÉTAIT UNE FOIS, ce ne sont que quatre mots très simples mais combien significatifs ! pour les petits enfants avides d'entendre de belles histoires qui les transporteront dans les pays merveilleux.

L'ÉTAIT UNE FOIS, ces mots magiques nous rappellent notre enfance heureuse, alors que grand-maman, si douce, si patiente et si bonne, venait s'asseoir près de la cheminée, ajustait ses lunettes et commençait tout aussitôt un récit qui nous ouvrait les portes d'un vaste univers peuplé de jolies fées aux multiples bontés... de sorcières au nez crochu qui essayaient de nous effrayer ou encore d'aventuriers tels : Ali-Baba et ses quarante voleurs.

L'ÉTAIT UNE FOIS, c'est aussi le titre d'un programme de Radio-Canada, dédié aux petits enfants sages et qui, l'an dernier, a remporté un succès considérable.

Il convient de féliciter la Société Radio-Canada d'avoir ramené cette année, sur les ondes, ce programme tant désiré des enfants.

C'est en effet le 16 octobre prochain, qu'il sera possible d'entendre à nouveau le programme "**L'ÉTAIT UNE FOIS**" et cela tous les lundi, mercredi et vendredi à 5.30 heures au poste CBF.

Marcelle Barthe, bien connue des auditeurs de Radio-Canada, est non seulement la réalisatrice de cette émission, mais aussi l'heureuse instigatrice. J'ai eu le plaisir de la rencontrer dernièrement et nous nous sommes entretenues sur ce sujet qu'elle a tant à cœur : l'éducation de nos enfants.

— Il n'y a rien, me disait-elle, comme les contes pour enjoliver l'esprit de nos chers petits.

Avoir une enfance heureuse, c'est déjà beaucoup dans la vie.

Je demandai à Mlle Barthe comment lui était venue cette charmante idée de mettre sur les ondes le programme "**L'ÉTAIT UNE FOIS**".

— Hé bien, me répondit-elle, c'est très simple :

Au cours d'une de mes vacances je visitais l'île aux Coudres qui m'avait attirée par son site magnifique.

Chemin faisant je remarquai une plaque apposée par la Société Historique ; en quelques mots elle rappelait aux visiteurs que Jacques-Cartier, le découvreur du Canada, avait visité cette île. Inspirée sans doute par cette inscription "O Canada, mon pays, mes amours", j'ai immédiatement pensé aux enfants de chez-nous. Puis j'ai élaboré

[Lire la suite page 20]

De haut en bas, première photo, de g. à d. : Denise Sénécal, Lise Prince, Jeannine Moreau et Lucienne Letondal dans une scène du *Petit Chaperon Rouge*. — Mimi d'Esté dans les rôles de fées et de princesses, Pierre Durand, interprète de Barbe-Bleue, d'Ogre ou encore de grand-père-gâteau, et Jean-Pierre Masson, dans les rôles de princes charmants. — Le personnage central de "**Il Était Une Fois**", Jeanne Maubourg dans le rôle de la grand-mère. Avec elle, Denise Sénécal écoutant un conte. — Groupe d'enfants écoutant l'émission "**Il Était Une Fois**". — Ci-dessous, de g. à d. : Jean-Maurice Bailly, l'annonceur ; Marcelle Barthe, la réalisatrice ; Paul-Émile Chagnon, l'opérateur ; et Lucille Desparois, notre collaboratrice. Cette photo fut prise au cours d'une émission de "**Il Était Une Fois**".



LOISIRS DE FONCTIONNAIRES

OTTAWA, centre administratif de notre pays, a vu doubler au moins sa population en raison du nombre considérable de fonctionnaires qu'on dû faire venir des quatre coins du Canada.

Ottawa, comme on sait, est une fort jolie ville, tout à fait remarquable par sa propreté méticuleuse aussi bien que par la splendeur de ses monuments, mais, — il y a un mais — ce nombre accru de fonctionnaires, partant, de résidents, n'y trouva pas une organisation de jeux et loisirs qui pût suppléer à ce handicap qu'est l'ennui.

Résoudre un tel problème n'est pas si difficile qu'on veut bien le croire quand on a de l'imagination et qu'on est pourvu d'esprit d'initiative. On n'est jamais si bien servi que par soi-même, dit-on ; aussi, les fonctionnaires du *Service Civil* d'Ottawa décidèrent-ils de se tracer un programme de récréation publique. De là naquit l'*Association des Loisirs* qui compte aujourd'hui plus de douze mille membres parfaitement heureux de cet organisme qui ajoute de l'intérêt à leur existence.

Au nombre des principales distractions que procure l'*Association des Loisirs*, mentionnons entre autres : la danse, la natation, le ski, la philatélie, le théâtre amateur radiophonique, une classe de danse classique, les quilles, etc.

La classe de danse classique est sous la direction de l'artiste professionnelle Elizabeth Johnston. En plus de la danse de ballet, on y apprend celle du bal tout court. Faute d'espace, toutefois, les classes ne comprennent pas plus de trois cents élèves, bien qu'un millier d'élèves se soient inscrits.

La philatélie se poursuit sous la direction éclairée de William Krumm qui collectionne des timbres-poste depuis l'âge de dix ans. L'école de ski est dirigée par

le Dr Kurt Haas, ancien skieur des Jeux Olympiques. On se rend joyeusement à la file indienne à de divers côteaux d'exercice à Fairy Lake, près de la capitale. Quant aux salles de quilles, on en compte trois de dimensions importantes qui sont réservées le dimanche aux membres de la "Recreational Association". Les ligues de quilles où les deux sexes sont admis jouissent d'une vogue vraiment extraordinaire.

Pour ce qui est du théâtre radiophonique, disons, pour en démontrer l'envergure, que plus de quarante œuvres de caractères différents ont déjà été lancées par l'*Association*. Enfin, chose importante qui prouve bien que l'on n'a rien négligé, un service des soins aux bébés permet aux parents de passer agréablement leurs soirées ensemble.



Photos de gauche, de haut en bas, Fred Stoate, Ed Parker et Thora Sugrue, entrés dans le R.A. à titre de professionnels expérimentés dans leurs domaines respectifs et qui constituent le noyau du personnel salarié. — Un cours de danse dans la classe d'Elizabeth Johnston. — Scène prise dans une piscine. — Cidessus, une "soirée de danse". — Ci-contre, philatélistes à l'œuvre, William Krumm (à g.) qui collectionne des timbres-poste depuis l'âge de dix ans, avec W. Werner et W. G. Olmsted.

Photos O.N.F.



révélée en notre faveur ; la Ville Lumière, non seulement a été libérée, mais elle a, peut-on dire, échappé au massacre et à la destruction.

Paris, centre de la culture européenne, Paris, la plus belle ville du monde, tressaillit de joie. Son accueil aux soldats alliés et français fut tel que les correspondants de guerre, pourtant blasés par l'exercice de leur profession, en eurent les larmes aux yeux. Tous les témoignages, tous les rapports, tous les comptes-rendus étaient unanimes pour rappeler au monde qu'après sa terrible épreuve, la Ville Lumière avait quand même conservé son atmosphère si exceptionnellement hospitalière, si étrangement séduisante. Paris qui, à la suite de quatre longues années de privation, d'humiliation et de misère, aurait normalement pu montrer des signes de défaillance a eu cette force morale de se montrer heureux et confiant.

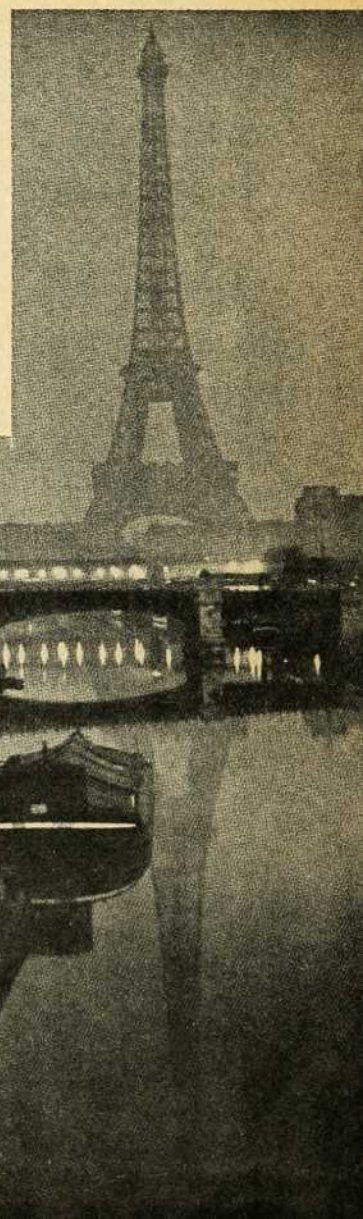
Plus d'un correspondant a été frappé de l'aspect relativement optimiste de sa population. Peu de choses, extérieurement du moins, pouvait rappeler qu'un affreux cauchemar venait de prendre fin. C'est qu'on avait souffert, enduré, patienté en ne perdant jamais courage. On avait su conserver la façade, mais après une observation plus attentive, il apparut que ce peuple de Paris qui vociférait sa joie et sa reconnaissance n'avait pas été atteint dans son âme parce que, toujours, il avait eu la grandeur morale d'espérer contre tout espoir.

Déjà, peut-être, les dernières traces d'occupation sont-elles disparues. Graduellement, sans doute, la vie revient à son cours normal. Il est même permis de supposer que l'élégance et le bon goût commencent à reflourir comme aux plus beaux jours, en dépit de la tâche colossale de réorganisation.

C'est que Paris est en pleine phase de résurrection après être sorti de sa léthargie. C'est que Paris ne peut pas mourir parce qu'il est indispensable au monde. Paris vivra parce que sans lui, selon le mot de d'Annunzio, le monde s'ennuierait, même le monde allemand...



Photo du haut, à gauche, l'Arc de Triomphe (Photo Braissai). — Au centre : Quai de la Cité, le marché aux fleurs (Photo Louis Cailaud). — Ci-dessous, la tour Eiffel vue au crépuscule. (Photo Braissai).



La Ville-Lumière

NOUS VIVONS une des années les plus palpitantes que le monde ait connues. Après cinq ans d'un âpre conflit au cours duquel on a assisté aux prémices d'une révolution qu'on peut qualifier de "mondiale", il nous est enfin possible de pouvoir affirmer que le sort des armes tourne nettement en faveur des Nations-Unies. Que nous réserve l'après-guerre ? Nul ne saurait le dire au juste. Certains sont optimistes, d'autres sont pessimistes. Quoi qu'il en soit, la phase la plus difficile est sur le point de prendre fin, et pour ce qui est de l'organisation de l'après-guerre, on peut rappeler aux pessimistes que ce sera là une tâche bien agréable en comparaison du problème pyramidal qu'on est sur le point de résoudre. Une guerre à la fois, comme dit l'autre !...

En attendant, ce qui nous intéresse plus particulièrement, nous, Canadiens-français, c'est le fait que la France qui nous est si chère, pour tant de raisons, vient à peine de retrouver son vrai visage dans son historique libération. A l'aube du 6 juin dernier, les troupes d'invasion alliées, en effectuant l'entreprise militaire la plus hardie qu'ait connue le monde, préparait pour les historiens futurs une abondante matière. La suite presque ininterrompue de déceptions qui ont marqué les trois premières années de cette guerre nous avaient à ce point rendus réticents que nous n'osions point formuler d'enthousiasme, même quand la Normandie, même quand la Bretagne échappaient successivement à l'emprise du Boche ; nous nous disions qu'il restait Paris et que la bataille de Paris serait l'*acid test* de notre puissance, le critère suprême de nos possibilités. Or il est arrivé que l'épreuve s'est

L'ANGOISSE

Nouvelle par
CLAUDE VALMONT

DOCTEUR, voici... Excusez-moi si mes paroles sont un peu décousues, mais j'ai besoin de votre indulgence...

« Je ne comprends pas ce qui m'arrive et je n'ose pas en demander l'explication, parce que je ne veux pas que l'on me prenne pour un fou... »

« Personne ne peut être fondé à supposer que je ne suis pas absolument sain d'esprit... Et cependant, lorsque j'essaye de retrouver l'emploi de mon temps depuis deux ou trois jours, j'éprouve l'étrange impression de tomber dans une sorte de gouffre ! »

« Cet après-midi, par exemple, j'ai été voir mon ami Julien à son bureau et il m'a dit d'un air profondément pénétré :

« — Alors, mon pauvre vieux, ça va mieux aujourd'hui ? »

« Je n'avais pas été malade et je répondis d'un ton dégagé :

« — Mais cela va toujours très bien. »

« — Tant mieux, me dit Julien, car l'autre jour tu n'avais pas l'air fier ! Enfin je suis bien content que cela n'ait pas été grave et que tu sois tout à fait remis. »

« J'ai été sur le point d'interroger mon ami et de lui demander brutalement une explication... Mais au moment de parler, je n'ai pas osé... J'ai pensé à l'air de compassion qu'il allait prendre pour me considérer et je n'ai pu me résoudre à passer à ses yeux pour un fou ! »

« Ai-je donc été malade sans m'en douter, sans même m'en souvenir ? Comment se produit-il en moi de tels abîmes d'inconscience ? Je vous en prie, docteur, dites-moi ce qu'il faut faire, aidez-moi à remonter le cours de mes actes, car ces trous qui se produisent dans ma mémoire sont un véritable supplice... »

C'était avec une expression d'angoisse que Jacques Valor interrogeait le docteur Darbel, le fameux psychiatre, qu'il était allé consulter et qui l'écoutait attentivement avec une gravité profonde, tout en disant :

« — Il ne faut pas vous affoler ainsi... Vous devez réfléchir avec beaucoup de calme et je suis sûr que vous arriverez à retrouver le souvenir des événements qui, à l'heure actuelle, vous fait défaut. »

« Mais c'est ce que j'ai fait, docteur, et je vous explique que tous mes efforts n'ont réussi qu'à me jeter dans l'inquiétude. Si je suis venu vous trouver, c'est pour que vous m'aidiez ! Je vous en prie, interrogez-moi. C'est le seul espoir que j'aie de me ressaisir. »

« Avant tout, interrompit le docteur, vous ne devez pas attacher tant d'importance à des faits qui n'ont sans doute pas la valeur que vous leur accordez ! »

Avec nervosité, Jacques Valor reprit :

« Tout à l'heure encore, lorsque je suis rentré chez moi, la femme de ménage était en train de faire mon appartement. En me voyant, elle prit un air qui me parut étrange en disant : « Vous devriez me prévenir lorsque vous avez l'intention de décrocher ! Je suis venue ce matin et je me suis bien demandé ce que vous étiez devenu. Comme c'est la première fois que cela vous arrive, j'ai eu peur qu'il soit survenu quelque chose d'extraordinaire. » »

« Et là non plus, vous ne savez pas ce que vous avez pu faire ? Vous n'avez aucune idée précise ? »

« Ni précise, ni imprécise, docteur, je ne sais rien, je ne comprends rien ! Si l'on me disait que j'ai commis un crime cette nuit, je serais bien obligé de le croire. »

Le docteur tressaillit malgré lui et fut obligé de faire tous ses efforts pour garder son sang-froid. Il venait de lire dans le journal le récit d'un crime mystérieux, dont les circonstances paraissaient infiniment étranges. Une femme avait été trouvée assassinée devant la porte de l'immeuble qu'elle habitait, et l'on n'avait pas la moindre indication qui permit d'identifier le criminel. On l'avait vue quitter le soir même le théâtre où elle jouait, en compagnie d'un homme

qui était venu la chercher. Mais personne ne pouvait donner aucun signalement concernant cet inconnu.

Le docteur Darbel fut très frappé de ce qu'il venait de lire et de la coïncidence qui existait peut-être entre cet assassinat et l'état mystérieux dans lequel se trouvait son malheureux client. Il se demanda avec angoisse ce qu'il devait faire. Avait-il le devoir de communiquer à la justice les terribles soupçons qui lui traversaient l'esprit ? N'avait-il pas, en ce moment, une terrible responsabilité et n'aurait-il pas sa part de culpabilité dans le cas où un nouveau forfait aurait lieu ?

« Pourquoi, demanda Darbel, me dites-vous que si l'on vous accusait d'un crime, vous ne sauriez pas vous défendre ? »

« Parce que je n'ai aucun souvenir de ce que j'ai fait... Parce que je ne me rappelle même pas être sorti de chez moi hier... Je dis un crime comme je dirais autre chose, puisque je ne sais rien, absolument rien ! »

« Voyons, insista Darbel, tâchez de vous remémorer tout ce que vous avez fait hier en n'omettant aucun détail, fût-il en apparence le plus insignifiant. Vous avez dîné chez vous, hier au soir ? »

« Non, j'ai dîné au restaurant, comme d'habitude et je suis rentré tout de suite après dîner, parce que j'avais un travail pressé à terminer. »

« Vous étiez seul chez vous ? »

« Oui, j'étais seul et je voulais être seul... Un ami m'avait demandé s'il pouvait venir me voir après dîner. Ne voulant pas qu'il vienne, je lui avais dit que je ne serais pas chez moi... »

« Et vous vous êtes mis à travailler tout de suite ? »

« Oui, j'avais à établir un devis pour un client et à tracer le plan qu'il m'avait demandé pour l'installation d'un bar. »

« Vous avez fait ce devis ? »

« Oui... du moins en partie, parce que des éléments me faisaient défaut... Puis j'ai commencé à établir le plan. »

« Ce plan, pourriez-vous me le montrer ? »

« Oui, je ne l'ai pas encore remis à mon client que je ne dois voir que demain. »

« Et après, quand vous avez terminé votre travail ? »

Jacques Valor réfléchit quelques instants, puis reprit avec une certaine hésitation :

« J'ai pris un journal du soir que j'avais rapporté et je l'ai parcouru... »

« Et puis ? »

« Et puis... et puis... je ne sais pas... Je crois que je me suis endormi... »

« Mais vous dites que votre femme de ménage ne vous a pas trouvé chez vous, ce matin. »

« Non, en effet. »

« Où étiez-vous ? Vous avez passé la nuit dehors ? »

[Lire la suite page 30]

" Pourquoi me dites-vous que si l'on vous accusait d'un crime, vous ne sauriez vous défendre ? "





Les jeunes starlettes de Hollywood ont un besoin particulier de culture physique pour se tenir en bonne forme. A tous les jours, elles pratiquent le lancer du ballon rond, l'escrime imaginaire, si l'on peut dire, la marche et quelques mouvements faciles de culture physique sous les yeux d'un instructeur, comme le démontrent ces photos.

Dans le Monde Sportif

CHOSSES ET AUTRES

Par

OSCAR MAJOR

■ Gene Tunney, ancien champion mondial des boxeurs poids lourds, attaché à un haut poste sportif de la marine américaine, a récemment déclaré à un rédacteur sportif de Los Angeles qu'il avait abandonné la boxe, il y a 15 ans, parce qu'il était fatigué des gens malhonnêtes qu'il était contraint de coudoyer... Gene Tunney aime la boxe, en dépit de tout ce qui fut dit et de tous les efforts qu'il fit pour l'oublier. S'il n'avait pas aimé la boxe, il n'aurait pas fourni \$50,000 pour un trophée qui perpétue les noms des champions passés, présents et futurs. Gene aurait pu donner ce montant pour quelque chose de cultivé dont on le dit plus entiché que la boxe. Il ne faut pas s'y tromper. La véritable raison pour laquelle Gene quitta la boxe fut qu'il se trouva pris au milieu de trop de gens malhonnêtes. La situation n'a pas beaucoup changé. Tous ceux qui s'y connaissent un peu dans la boxe vous diront que, pour arriver quelque part, il faut plus de manœuvres en-dessous que dans n'importe quel autre sport. Tunney ne pouvait digérer la chose. Le public n'a aucune idée de ce qui se passe sous la surface, car s'il le savait il y aurait un cri unanime pour demander de tout connaître... Tunney, rendu malade par les tactiques employées, accrocha ses gants avec plaisir pour se débarrasser des choses sales. Il faut aussi dire qu'il avait épousé une héritière d'une fortune de près de \$50,000,000. On peut changer d'idée à moins!

■ Savait-on que "Doug" McPhee, ancien arrêt-court du club de baseball Lachine, avait perdu la vie, le mois dernier, au cours de la bataille d'Italie, sous les couleurs des Royal Victoria Rifles de Montréal... La direction du club Cherrier a déboursé près de \$900, pour la location du Stadium et les taxes, lors du programme double contre St-Jean, le 1er octobre. Les propriétaires du Stadium ont une drôle de manière d'encourager le baseball, n'est-ce pas?... Les parachutistes qui se lancent des aéroplanes à une altitude de 30,000 pieds ne sont pas à la chaleur. Loin de là, dans cette région, la température est de 30 degrés au-dessous de zéro.

■ Réponses à MM. J. Castonguay et A. Lemay, Montréal: 1° Les Orioles de Baltimore possèdent le record de l'assistance à une joute de détail de la Ligue Internationale. En effet, 29,667 personnes payèrent leur entrée pour voir les Orioles vaincre le Newark par 7 à 3, le 1er octobre dernier, lors de la quatrième joute de cette série éliminatoire. 2° M. Louis Belcourt, décédé récemment, à Québec, à l'âge de 71 ans, fut le meilleur lanceur que nous ayons eu, de tout temps, dans notre province, d'après Eugène Payette, qui fut lui-même l'un de nos meilleurs joueurs de baseball, d'il y a 35 ou 40 ans. Louis Belcourt possédait un répertoire de balles rapides et de courbes, qui lui auraient gagné une place dans les ligues majeures, s'il avait voulu gagner alors sa vie sur les losanges américains. M. Louis Belcourt, à son meilleur sur le monticule, mesurait 6 pieds et pesait 190 livres, de 1895 à 1905. Bien que son nom ait été intimement lié à l'industrie du téléphone pendant des années à Québec, Louis Belcourt était aussi très avantageusement connu dans d'autres sphères d'activité. Il était membre du Rotary, grand amateur de chasse et de pêche. Dans les cercles du téléphone à Québec on le comptait comme l'un des meilleurs joueurs de quilles. Dans sa jeunesse ses prouesses à la crosse, au baseball et au hockey l'avaient très souvent fait acclamer à Montréal et dans la région. Comme diversion favorite, M. Belcourt prenait un malin plaisir à se mesurer au jeu de billard avec les exécutifs Bell de passage à Québec au club de Garnison. Après leur avoir infligé une défaite en règle, il leur offrait leur revanche au bridge et invariablement sortait vainqueur.

UN PEU DE JIU-JITSU

Depuis la guerre, tout particulièrement, des cours de jiu-jitsu existent dans la majorité des camps mili-

itaires des Etats-Unis. Des clubs privés, dans les grandes villes américaines, à Montréal au Y.M.C.A., encouragent ce sport sur une haute échelle. Plusieurs jeunes athlètes, gradués de l'Ecole de jiu-jitsu du Y.M.C.A., sont devenus instructeurs dans plusieurs de nos institutions. Parmi eux, nous comptons le jeune Michel Daoust, 18 ans, 6 pieds, fils de Louis Daoust, directeur-général de la maison Daoust & Lalonde, et ancien troisième but du club de balle molle du 65ème Régiment, champion de la Ligue des Officiers de 1923.

Il est aussi reconnu que les fervents adeptes du jiu-jitsu sont, dans la plupart des cas, plus élégants que les lutteurs.

Le jiu-jitsu est l'application des connaissances anatomiques à l'attaque et à la défense. Ce sport japonais ne dépend pas de la force musculaire, contrairement à la lutte corps à corps. On n'y emploie pas d'arme, comme les autres formes de lutte.

D'origine militaire il est essentiellement japonais. Mais les guerriers primitifs, et même plus récemment ceux de l'époque féodale, le laissaient aux "Samourai" subalternes, qui partout étaient chargés de maintenir l'ordre et jouaient, en quelque sorte, le rôle de policiers.

Cet art de défense doit son développement actuel à la réforme de Kano qui, en 1886, en supprimant les prises dangereuses, fit du jiu-jitsu une nouvelle méthode de perfectionnement de la discipline morale et de la culture physique.

L'adresse consiste à saisir ou à frapper une partie du corps telle qu'il en résulte un engourdissement ou même une douleur interdisant, momentanément, toute résistance. Il s'agit donc là de tentatives de déséquilibre, de porte-à-faux et de désarticulation que l'adversaire apprend, d'ailleurs, à parer avec une souplesse et une agilité merveilleuses.

Au Japon, en commençant et en terminant, les adversaires se prosternent lentement et cérémonieusement, l'un en face de l'autre, avec des marques de profond respect. Puis, ils se saisissent par les poignets, les jambes ou par leurs vêtements en forte toile, et se roulent sur les nattes. Les spectateurs suivent, avec une curiosité passionnée, toutes les phases du jeu, les enveloppements, les torsions de ces corps jeunes et souples, vêtus de blanc. [Lire la suite page 28]

Récit sentimental

Un Deuil Retardataire

Par ALBERT ACREMANT

AU MOIS de septembre 1939, quand éclata la guerre, Louis Versonit quitta Paris avec sa sœur Suzanne. Il possédait, dans le Lot-et-Garonne, une petite maison où, chaque année, il passait l'été. Nulle part ailleurs il n'aurait trouvé un refuge plus économique, plus sûr et plus confortable.

Homme de lettres, il était de ces nombreux écrivains qui, sans avoir réussi à conquérir une gloire tapageuse, ont cependant beaucoup de talent. Il collaborait à des journaux, à des magazines, à des revues, soit avec des contes, soit avec des nouvelles, soit avec des feuilletons, qu'un éditeur donnait ensuite en librairie. Sans avoir jamais gagné de grosses sommes, il vivait à son aise, car ses bénéfices étaient réguliers.

En interrompant certaines publications et en forçant les autres à supprimer la moitié de leurs pages, les hostilités lui portaient un coup sérieux. Avec sa philosophie coutumière, il en prit son parti :

— J'en ai tant vu, disait-il à sa sœur, et pourtant je n'ai que quarante-neuf ans... Rappelle-toi mes déceptions successives... 1930! Le prix Goncourt! On m'accordait toutes les chances. J'étais le favori!... 1935! L'Académie française! La commission des grands prix me proposa pour une de ses plus hautes récompenses... 1936! La Légion d'honneur! Une société de presse a demandé pour moi le ruban rouge... 1937! Léontine Quintin, de la Comédie-Française! Je croyais pouvoir l'épouser... Rien ne m'a réussi, rien!...

Dans leur petite maison, avec une basse-cour suffisamment garnie et un potager adroitement composé, ils avaient l'avantage de vivre avec indépendance.

C'est ce qu'ils firent.

Louis Versonit continua de travailler comme si ses œuvres devaient être publiées le lendemain ou la semaine suivante. Etant d'imagination pure et d'observation humaine, c'est-à-dire éternelle, celles-ci se trouvaient au-dessus de l'actualité. Elles auraient certainement un jour leur place et leur utilité.

Le bureau de l'écrivain avait une large fenêtre qu'encadrait une glycine. Devant lui se déroulait un délicieux jardin avec des arceaux chargés de roses et de rocailles où s'accrochaient des mousses. Comment ne pas travailler avec ardeur dans un pareil cadre, si éloigné des angoisses de l'heure et si reposant avec la régularité des journées laborieuses?

L'hiver de 1939 fut très rigoureux. C'est à peine si Louis Versonit s'en aperçut. Il préparait lui-même, à la scie et à la hache, le bois qui flambait ensuite dans sa cheminée de briques. Portant un ample veston de velours à côtes, ne sortant qu'en sabots dans sa cour et dans le clos, il ressemblait à un paysan.

Il tenait sa sœur au courant de sa production, bien entendu. Lui montrant les manuscrits nouveaux, classés avec soin, selon leur genre, dans des dossiers séparés, il disait :

— Regarde... Soixante contes d'avance... J'en publiais et j'en republierais un par semaine... En voilà déjà

pour plus d'un an!... Douze nouvelles de quinze cents lignes... Une par mois!... Une année assurée!... Un feuilleton de quinze mille lignes et un autre, dont j'ai terminé la première partie!... Quand ils ont un certain âge, la plupart des hommes de lettres ne peuvent plus écrire. Leur imagination est tarie. Leur style chancelle. Moi, je n'aurai, pour me survivre, qu'à puiser dans quelques cartons. Comme tu le vois, malheur est bon!...

Les mois se succédant, les manuscrits s'ajoutèrent aux autres. Il fallut ouvrir de nouveaux dossiers.

Pendant le second hiver, hélas! Louis Versonit fut malade. Cette circonstance n'aurait pu être qu'un

incident. Mais il tomba sur un médecin insuffisant. Et cela fut irréparable.

Quand il se rendit compte que tout espoir serait vain, il dit à sa sœur, qui pleurait :

— Pour un instant, ma chère Suzanne, remets ce mouchoir dans ta poche. Tout m'indique une mort prochaine. Ce n'est pas le moment de nous amuser avec des larmes, aussi flatteuses soient-elles pour moi. Il faut que je te parle sérieusement...

La pauvre fille ne concevait pas qu'on traitât si légèrement une heure si grave. Elle poussait des exclamations et lançait des protestations.

Son frère continua :

— Pourquoi avoir peur des mots lorsque la vérité se dresse? Tu n'es pas riche. Il va convenir que tu tires de mes œuvres inédites le plus d'argent possible. J'y ai beaucoup réfléchi. Voici, pour obtenir un résultat intéressant, comment tu opéreras.

— Je t'obéirai, Louis.

— Avant tout, tu cacheras ma mort. Dans l'affaire, ce sera même une chose essentielle.

— Pourquoi?

— Dans les journaux, dont j'étais le collaborateur, on sera obligé, après la guerre, de me rendre la place que j'occupais. Si on apprenait ma disparition, on me consacrerait évidemment une note nécrologique, qui flatterait, durant quelques jours, ton amour-propre, mais, en même temps, pour caser un ami, on s'empresserait de me remplacer. Tu présenterais mes manuscrits. Avec commisération, l'on te répéterait: « Non, voyez-vous, pas d'œuvres posthumes! Ça fait trop triste ». Au contraire, si tu expliques que je suis soigné dans un sanatorium, comme les écrivains, malgré leurs défauts nombreux, ont toujours bon cœur, tu profiteras d'une sympathie attendrie. On te serrera les mains en soupirant: « Ce pauvre Versonit! Comme il doit s'ennuier là-bas! » Mes contes, mes nouvelles, mes feuilletons paraîtront régulièrement. Et tu n'auras, à la fin du mois, qu'à passer à la caisse.

— Je n'oserai jamais.

— Mais si, mais si! Tu oserais. Dès qu'il s'agit de toucher de l'argent, les femmes révèlent une audace insoupçonnée.

— Tu crois?

— Je te l'affirme... D'autre part, il se peut qu'une lettre de moi soit nécessaire de temps en temps, pour un remerciement, un rappel ou une protestation.

— Tu prévois tout.

— C'est mon devoir... Tu seras juge de cette correspondance que tu assureras toi-même. Il te suffira de taper les lettres à la machine. A l'avance, je vais mettre ma signature en bas de quelques dizaines de feuilles. De cette façon, personne n'aura jamais le moindre doute sur l'authenticité de ces lettres... Comprends-tu bien tout cela?

— Très bien!

CHOSSES MORTES

Ta lèvre me semblait une grenade ouverte,
Rouge, sous les blondeurs du soleil printanier;
Et ta prunelle était comme la vague verte
Qui flambe sous la rame aux chants du nautonier...

Tes cheveux me semblaient des brises sur les mousses,
Blonds comme un clair de lune et fous comme un baiser;
La grâce à flots divins tombait de tes mains douces,
Telle une fleur légère, en mon cœur embrasé.

Le merle en te voyant chantait des trilles blanches,
Lorsque seule, à l'aurore et montant le sentier
Tu cueillais longuement pour mettre sur tes hanches
La rose couleur d'aube ou le pâle églantier...

Ah! c'est que tout est pur au matin de la vie!
La beauté de la chair est la beauté des jours:
Et l'âme à l'espérance a sa force asservie
Tant que sa liberté n'a pas fui pour toujours...

Car vous étiez ainsi, vous, ô ma chère blonde:
Une vierge au front doux que fuyaient les douleurs,
Mais vous avez perdu sur les chemins du monde,
L'autrefois; et l'amour a fait couler vos pleurs...

Eh bien, pleurez! puisque c'est l'ordre ici; pleurez!
Vous dont les jours n'ont plus de soleils ni de roses,
Jusqu'à ce que la mort, dans ses bras ulcérés
Plonge votre néant dans le néant des choses...

Pleure, ô mon pauvre amour! Tu pleures le plaisir
De ne plus voir d'avril fleurir sur ta fenêtre,
Pour moi qui pleure aussi de n'avoir pu saisir
J'n frisson d'idéal entrevu dans mon être...

ARTHUR de BUSSIÈRES

— Tu suivras fidèlement mes instructions ?

— Je te le promets.

— Alors, ça va. Nous sommes d'accord. Tu peux recommencer à pleurer. Je ne te dérangerai plus...

Il n'ajouta aucun mot. Il consacra ses dernières forces à mourir paisiblement...

Suzanne Versonit était ce qu'on appelle une demoiselle calme. Très modeste, elle ignorait la coquetterie. Elle avait à présent trente-trois ans. Et jamais la moindre velléité de se marier ne l'avait effleurée, car jamais elle n'avait été seule. Quand ses parents disparurent, son frère l'avait recueillie. Elle avait soigné ceux-ci, elle dirigea le ménage de celui-là. Les uniques soucis qu'elle connut furent d'ordre domestique. Elle ignorait comment on fabriquait un journal, mais elle savait vingt-cinq manières de préparer une omelette. Et pourtant elle n'était point laide. Mais elle livrait les qualités et les défauts de son visage à l'état nature. Or, en pareil cas, ce sont les défauts qui paraissent avec le plus d'éloquence.

Après les hostilités, quand les journaux eurent repris leur parution normale, ou à peu près, elle fit en tremblant, sa première entrée dans une rédaction.

Il s'agissait d'un journal mondain, dont les salons étaient luxueux. Dans de larges fauteuils, des abonnées élégantes attendaient que la rédactrice des « Mondanités » voulût bien les recevoir. Les grooms de l'antichambre avaient un uniforme neuf. L'ascenseur ne cessait pas de fonctionner, absorbant ou déversant des rédacteurs loquaces.

Suzanne Versonit, éberluée, appréhendait de se trouver devant le rédacteur en chef.

Saurait-elle répéter sur un ton normal la leçon apprise ? Au souvenir de son frère défunt, une brusque émotion n'allait-elle pas la saisir ? Mais peut-être parce qu'elle était là, transplantée dans un milieu neuf où rien ne correspondait à ses réalités quotidiennes, elle se trouva comme arrachée à sa propre personnalité.

C'est avec une aisance parfaite qu'elle répondit aux questions qui lui furent posées :

— Où était-il pendant la guerre ? que faisait-il ? Comment est-il tombé malade ? Quand croyez-vous qu'il sera guéri ? Comment le soigne-t-on ?

Avec un sourire à peine mélancolique elle reçut les témoignages de sympathie en promettant de les transmettre.

— Vous lui direz tous mes vœux de rétablissement et toutes mes amitiés. Il avait l'air malingre. Mais vous verrez qu'il vivra cent ans.

— J'en doute.

Croyez-moi. Les natures malingres sont celles qui résistent le mieux. Qu'il continue à m'envoyer régulièrement sa copie ! Qu'il nous revienne vite ! Nous le réclamons...

Elle partit très satisfaite.

Mais, alors qu'elle attendait dans le salon, Suzanne, qui était devant une glace, avait pris honte peu à peu de ses joues blêmes, de ses lèvres blanches et surtout de ses souliers rudes. Avec le premier argent qu'elle reçut, elle acheta du rouge pour les joues, du rouge pour les lèvres, une toilette à la mode et des souliers découpés.

Deux ans plus tôt, ces détails lui eussent semblé ridicules. Mais la décence n'exige-t-elle pas qu'on soit au diapason de ceux que l'on fréquente ?

La silhouette nouvelle que révélait son miroir ne lui déplaisait d'ailleurs pas :

— Dire que j'ai pu vivre si longtemps sans savoir qu'un simple trait de rouge était susceptible de ressusciter mes lèvres fanées ? Sous ce fard, mes joues donnent l'impression d'avoir fleuri. Et mon corps, en revêtant cette petite robe moderne, semble avoir perdu dix ans de son âge...

Des mois se passèrent pendant lesquels la transformation morale suivit chez elle la transformation physique.

A présent, la situation de son frère était suffisamment établie. Personne ne se serait étonné si elle s'était contenté d'envoyer par la poste le manuscrit hebdomadaire ou mensuel. Mais elle avait commencé d'apprécier l'atmosphère des rédactions.

Chaque fois qu'elle devait faire une nouvelle visite, c'était pour elle une fête. Elle en jubilait à l'avance comme d'autres se réjouissent à la pensée qu'elles vont aller aux courses, au théâtre ou au bal.

Le rédacteur en chef lui avait présenté le secrétaire de la rédaction, qui ne manquait jamais, à son

tour, de lui présenter les collaborateurs présents dans son bureau. Elle se considérait comme étant de la maison. C'était charmant ! On lui offrait des places pour l'Opéra. Le jour vint où elle en demanda pour le Palais-Royal et le théâtre Michel. On lui donnait des cartes de pesage. On la vit à Auteuil et à Longchamp. A trente-trois ans, elle faisait ses débuts dans la vie.

Un événement faillit tout compromettre. Dans un de ses contes, Louis Versonit avait raconté l'histoire très amusante d'un certain Popusec, pharmacien ridicule. Or, il se trouva qu'un véritable Popusec, ayant le même nom et la même profession, se présenta au journal avec l'intention de briser un de ses bœux sur la tête de l'écrivain diffamateur.

Quel tumulte dans l'antichambre !

Lorsqu'on lui eut expliqué que l'auteur était malade, il prétendit obtenir l'adresse de son sanatorium :

— Quand on a assez de forces, criait-il, pour écrire un pamphlet, on en a assez pour recevoir une correction. Foi de Popusec ! Je la lui donnerai...

Le rédacteur sportif, spécialiste de la boxe, était un ami de Louis Versonit. Il considéra que ce pharmacien vraiment exagérait. D'un coup direct à la pointe du menton rouspéteur, il mit fin à l'incident. Le Popusec puni réintégra le domaine de ses jujubes et de ses fœtus en conserve.

Mais, dans le monde littéraire, on ne peut jamais prévoir les conséquences d'une affaire comme celle-ci. L'attention des journalistes et des lecteurs se trouva brusquement portée sur les œuvres de Louis Versonit. Certains, qui ne le connaissaient pas, se mirent à le lire. Les autres le lurent plus soigneusement.

— Eh ! mais, cet animal-là a rudement de talent !

— Il y a longtemps qu'il écrit ?

— Comment se fait-il qu'on n'ait jamais entendu parler de lui ?

— Il va falloir que j'achète tous ses livres.

On lui écrivit des lettres d'admiration. Les rédacteurs en chef, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, lui annoncèrent spontanément une augmentation. Sur les feuilles signées d'avance, Suzanne envoyait des remerciements circonstanciés. Elle était

heureuse, car la considération croissante qu'on avait pour son frère rejaillissait sur elle.

Pauvre Louis Versonit ! Il eût été fier si cette curiosité s'était manifestée de son vivant ! Mais l'ironie des destinées humaines, en ce qui le concernait, devait aller beaucoup plus loin.

Il se passait alors à l'Institut des choses très curieuses. On sait qu'à l'Académie française, il est très rare qu'on vote pour quelqu'un. Lorsqu'on donne son suffrage, c'est presque toujours contre quelqu'un. Un certain groupe de jeunes — appelés jeunes, car moins vieux — avait entendu dire que les anciens comptaient attribuer le grand prix de littérature à un cardinal-historien. Il avait donc été décidé de voter contre ce prélat en prenant comme favori Paul Picadoux, romancier esthète, bolcheviste mondain. Or les anciens n'avaient jamais eu ce projet. Au contraire, ils pensaient consacrer le talent d'un général-philosophe. Pour répondre à l'attaque, ils adoptèrent le cardinal-historien. L'élection se présentait donc avec cette originalité incohérente qu'aucun des deux partis en présence n'avait de candidat de son goût.

Situation éminemment académique !

Au moment du vote, à cause de quelques indépendants, qui méprisent ces façons, il fut impossible d'obtenir une majorité.

— Pourtant, il nous faut un lauréat !

— Est-ce nécessaire ?

— Réservons ce prix pour l'année prochaine.

— On dira que nous voulons thésauriser.

— Qu'en pense le secrétaire perpétuel ?

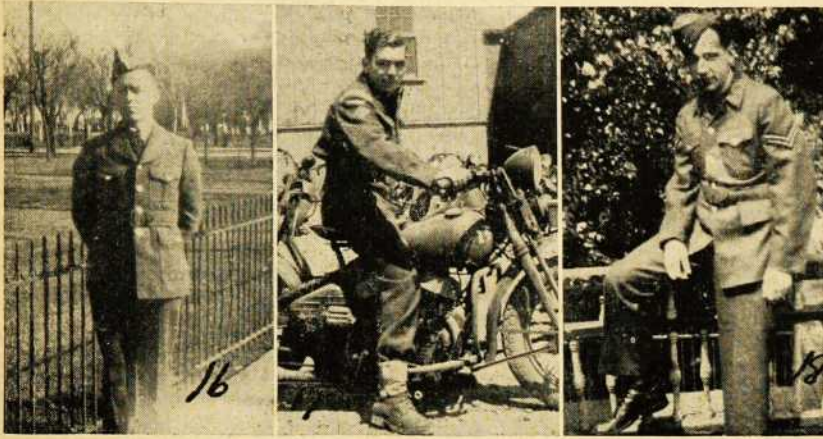
Louis Versonit était loin, très malade. Il n'inquiétait aucun des romanciers de l'Académie. Son nom était dans l'air. Si on lui accordait le prix, cette récompense aurait des résonances dans la presse, ce qui a toujours sa valeur. C'est presque à l'unanimité que Louis Versonit fut proclamé lauréat du grand prix de littérature.

Parmi ses confrères, l'effet fut d'autant plus grand qu'il était imprévu. Un tel écrivain, connaissant la gloire alors qu'il était malade devant les neiges éternelles de la Jungfrau ! Quel magnifique sujet pour les chroniqueurs, pouvant à leur aise dissenter sur les vanités humaines, ou bien sur la Suisse et ses sanatoria, ou bien sur l'isolement favorable aux

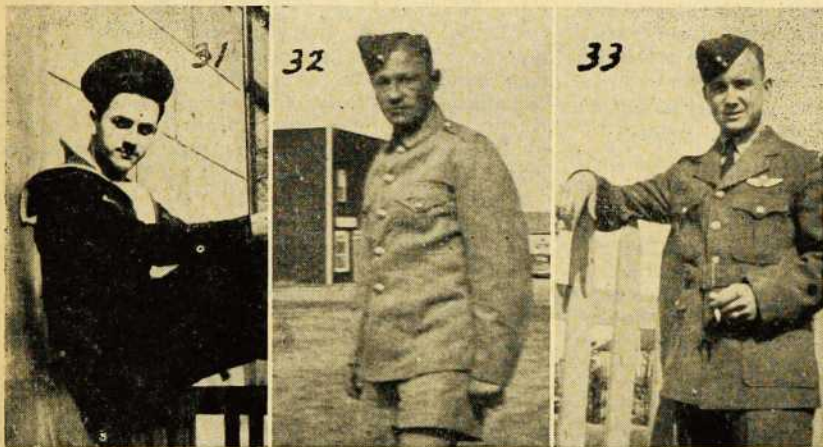


Vingt fois, Suzanne passa ses mains à l'intérieur des dossiers. Elle tente de lutter contre l'évidence, sachant qu'aucun papier n'a pu être oublié. Mais le vide est total, qui la déchire.

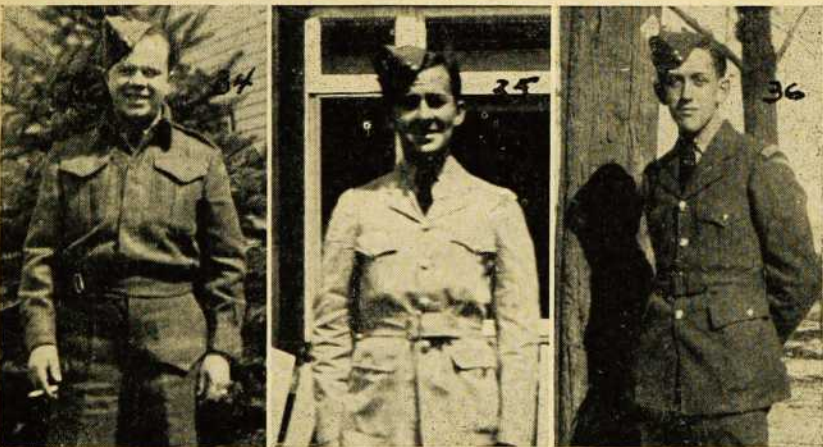
NOS MILITAIRES



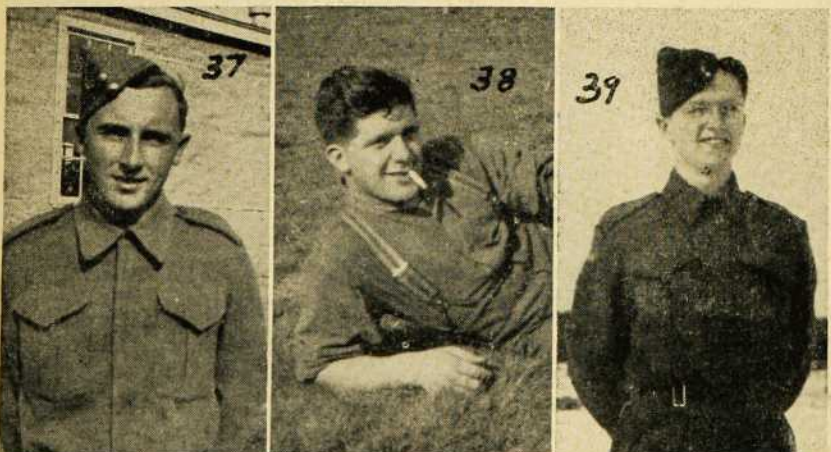
De g. à d.: 16, le soldat Jean-Léon Tougas de Heywood, Man. — 17, le soldat Maurice Chalifoux de Montréal. — 18, le soldat Bernard Barrette de Tétraultville.



De g. à d.: le marin Bernard Paradis de Montréal. — 32, le soldat Benoît Lagueux de LaSarre. — 33, Adrien Fournier, parachutiste, de Hearst Ontario.



De g. à d.: 34, le soldat Jean-Paul Boyer de St-Jean. — 35, le soldat Henri Blanchette. — 36, le soldat Joseph Bellemare de Montréal.



De g. à d.: 37, le soldat Elie Letourneau. — 38, le soldat J. A. Gérard de Ste-Rosalie. — 39, le soldat Wilfrid Laprise de Montréal.

méditations, selon que leur érudition était idéologique, géographique ou philosophique. Les artistes ne reçoivent, en effet, de publicité que dans la mesure où ils permettent des articles faciles. C'est pour cette raison d'ailleurs que tant d'entre eux inventent sur eux-mêmes des anecdotes susceptibles de commentaires. Tant pis si l'élaboration de ces manœuvres leur enlève le goût de travailler!

Suzanne Versonit, qu'on vint de toute part interviewer, eut la joie secrète de constater que cette mise au premier plan de sa propre personnalité ne la choquait nullement. A un journaliste qui lui demandait la photographie de son frère, n'eut-elle pas l'aplomb de dire:

— Désirez-vous aussi la mienne? Elle ouvrit un salon littéraire où chaque dimanche les amis et admirateurs de celui qu'on appelait maintenant le Maître se retrouvèrent. Elle avait jugé ça plus commode que de recevoir l'un ou l'autre isolément. Le samedi soir, elle se coiffait soigneusement. Le dimanche matin, elle poussait son lit dans la garde-robe. Son appartement, qui était modeste, s'agrandissait d'un salon.

Quelle ne fut pas sa surprise, un jour, de voir arriver, parmi les amis et les amis des amis, Léontine Quintin, sociétaire de la Comédie-Française!

Emotion parmi l'assistance! Vif mouvement de curiosité.

La brillante comédienne, sans un mot, saisit Suzanne Versonit dans ses bras où flottaient de larges manches et l'embrassa.

L'attirant ensuite à l'écart, elle lui dit de sa voix profonde:

— Chère Mademoiselle, le cœur me bat. Soutenez-moi. Je vais tomber.

— Asseyez-vous dans un fauteuil.

— Pour exprimer l'état de mon âme, il faut que je sois debout.

— Appuyez-vous au mur.

— Inutile! Je vais mieux... Même si je n'avais pas voulu venir, Mademoiselle, je serais venue. Il fallait que je vinsse, que je vous visse, que je vous parlasse. Une force m'a poussée.

— Vers moi?

— Vers vous! Pour vous dire combien je regrette ma cruauté d'antan... Je veux que notre cher grand homme me pardonne... Vous plaidez ma cause auprès de lui, n'est-ce pas? Je suis bouleversée, écrasée, anéantie par l'erreur que jadis j'ai commise...

— Remettez-vous, Madame, je vous en prie.

— Ah! si j'avais su qu'il avait tant de talent, tout aurait changé! J'avais

bien lu quelques-unes de ses œuvres. Mais personne ne m'avait prévenue qu'un jour on se mettrait d'accord pour le porter aux nues. Vous le savez, en effet, comme moi, n'est-ce pas, Mademoiselle, vous qui êtes une des notabilités du monde des lettres! La gloire d'un auteur dépend de l'entente de quelques-uns. Jamais je ne me consolerais de cette bévue. Mais il n'est pas trop tard pour réparer. Donnez-moi son adresse. Je quêterai son pardon. Comme il est aussi généreux que grand, il me l'accordera. Je me rendrai auprès de lui. Je le soignerai. S'il peut vivre, comme je le souhaite, nous nous épouserons. S'il doit mourir, que ce soit dans mes bras et qu'une photographie, prise en cet ultime moment, affirme dans tous les magazines du monde que nous étions deux amants dignes de la légende!...

Léontine Quintin était si riche d'imagination que, dans la minute, elle était certainement sincère. Sur sa jupe, ses doigts se tordaient. Ses lèvres avaient une crispation vibrante.

Spectacle étonnant! Voilà comment, par l'enchaînement des circonstances, Suzanne Versonit, parlant au nom de son frère, se trouva obligée d'assurer une correspondance d'amour avec une éminente sociétaire.

Elle s'en tira fort bien, découvrant dans son esprit des formules passionnées dont jamais elle ne se serait crue capable.

Hélas! les dossiers laissés par l'écrivain commençaient à se vider.

Oserons-nous l'avouer? Dans sa crainte de voir finir une existence aussi agréable, la sœur du maître eut la témérité de se croire écrivain elle-même.

Très tard dans la nuit elle demeurait penchée sur des feuillets que, sitôt qu'elle les avait relus, elle jetait au panier. Tour à tour elle passa du feuilleton à la nouvelle et de la nouvelle au conte. Quelle consolation si elle pouvait dans les journaux succéder à son frère!

Quand elle crut avoir réussi un conte parfait, elle le porta au rédacteur en chef d'un de ses journaux.

— Un de mes cousins m'a envoyé ce manuscrit. Voulez-vous être assez gentil pour le lire. J'aimerais avoir votre avis...

Modestement, elle ajoutait:

— Moi, je trouve ça très bien. Le rédacteur en chef, qui n'avait pas les mêmes raisons d'être indulgent, fut sévère:

— Ridicule! Niais! Dites à votre cousin de faire plutôt du commerce...

En marge de "Nos Militaires"

AVIS

Au cours du printemps dernier, nous avons avisé nos lecteurs à plusieurs reprises qu'à partir du mois de mai, la direction du SAMEDI avait décidé de ne plus retourner les photos de militaires après leur publication. Bien que cet avis ait été répété subséquemment, plusieurs de nos lecteurs qui nous envoient des photos de militaires continuent d'avoir l'impression que rien n'est changé à cet effet, c'est donc pourquoi nous insistons pour rappeler à nos lecteurs du SAMEDI que si nous continuons comme avant de publier toutes les photos de militaires qu'on veut bien nous faire parvenir, — et ce, aux mêmes conditions — il y a toutefois ceci de changé: qu'on NE RETOURNE PLUS lesdites photos depuis le début de mai. Qu'on s'en souvienne et qu'on se le dise. Il est bien entendu qu'il n'en coûte rien pour faire paraître une photo de militaire, des deux sexes et des trois armes. On doit aussi se montrer patient, car les retards sont inévitables, vu le nombre considérable de photos que nous continuons de recevoir. — LA DIRECTION.

Suzanne Versonit n'insista point. Elle recommença de se coucher à des heures normales...

A présent le dossier des feuilletons était vide. Dans les autres, il n'y avait plus que deux nouvelles et quatre contes.

La pauvre sœur vivait dans l'état d'esprit du condamné dont les jours sont mesurés. On la voyait qui maigrissait. On ignorait que ce fût de dépit. Quand on l'interrogeait, elle répondait :

— En effet, je ne vais pas bien. J'ai beaucoup de chagrin. La santé du maître me donne de douloureuses inquiétudes...

On essayait de la consoler :

— Tant que le dernier soupir n'est pas rendu, il y a de l'espoir. La médecine a fait de tels progrès, depuis quelques années, qu'on doit garder confiance jusqu'au bout.

Mais elle secouait la tête négativement :

— Il y a des pressentiments qui ne trompent pas. Quelque chose me dit que la fin est proche.

Evidemment!...

Les deux dernières nouvelles ont paru. Encore un conte et ce sera fini! Il devient urgent que Louis Versonit entre en agonie.

Dix fois, vingt fois, Suzanne passa ses mains à l'intérieur des dossiers. Elle sait pourtant qu'aucun papier n'a pu être oublié. Elle tente de lutter contre l'évidence. Mais le vide est total, qui la déchire.

Elle prend le train pour la Suisse. De Lauterbrunnen elle lance un télégramme à ses amis : « Le maître est mort ce matin, à trois heures cinq. Stop. Conformément à son expresse volonté, ses obsèques auront lieu dans l'intimité. Stop. On est prié de n'envoyer ni fleurs, ni couronnes. Stop. Amitiés affligées. — Sa sœur Suzanne. »

Huit jours après, elle rentre à Paris.

Elle est vêtue de noir, avec un long voile sur le visage. De nombreux écrivains se sont dérangés pour la recevoir à la gare.

Quelle étrange situation est la sienne! Il y a trois ans, elle fut obligée de dissimuler sa peine, qui était réelle. Aujourd'hui la voici forcée de jouer la tragédie du chagrin.

Aux condoléances qu'on lui adresse, elle répond par des sanglots. Mais son angoisse est grande, car, dans le même temps, elle se demande si ses sanglots d'imitation sont suffisamment véridiques. Pour l'embrasser, on l'invite à relever son voile, mais elle refuse en prétextant qu'elle veut cacher ses lar-

mes, alors qu'en réalité elle refuse de montrer ses yeux secs.

Certains reporters, pour alimenter leur article, lui posent des questions gênantes sur les derniers soupirs du maître. Celui-ci n'a-t-il pas, en mourant, prononcé une phrase qu'on rendrait historique? Suzanne n'a rien prévu de tout cela. Elle se tire d'affaire en simulant un évanouissement. Elle tombe dans les bras du chef de gare, car elle a eu le temps d'observer qu'il est le plus robuste des hommes présents. Léontine Quintin en profite pour prendre sa place vis-à-vis de la presse.

Bien entendu, tous les écrivains sérieux s'inclinent devant la décision suprême de leur confrère : « Ni fleurs, ni couronnes! » Cela suppose selon eux : « Et sans discours! »

Mais il y a toujours les dissidents de la seconde zone, qui aimeraient mieux mourir que de ne point prononcer une oraison funèbre. Quelques-uns de ceux-là ont décidé de faire chanter une messe pour le repos de l'âme du maître.

Après la cérémonie religieuse, le lendemain, sur le parvis de la Madeleine, ils prononcent tour à tour une harangue émue.

Suzanne Versonit n'a même plus le droit de sourire quand elle entend des phrases comme celles-ci : « Louis Versonit est certainement l'homme qui comprit le mieux notre époque d'après guerre. Certes, il ne faisait pas de l'histoire, mais il était mieux qu'un historien, car, sur des thèmes éternels, il exprimait l'esprit du temps présent! Et quelle magnifique existence que la sienne! Surtout depuis trois ans, existence remplie de noblesse, d'abnégation, mais aussi de confiance! Certes, ses œuvres précédentes étaient belles, mais c'est depuis trois ans surtout que, bon vivant, il nous confia son ardent amour de la vie. Aimons-le tout en l'admirant. Admirons-le tout en l'aimant, car sa mort sur les cimes glacées, loin de Paris et de ses jeux, constitue la plus pure des leçons de modestie. En me penchant sur votre tombe encore chaude, je vous dis : « Maître, c'est sur les sommets que vous avez vécu vos derniers temps, c'est l'air des sommets qui vivifie vos œuvres dernières, c'est sur les sommets du ciel que nous vous reverrons... »

Pendant que se déroulent les périodes sonores, les autobus circulent, indifférents, sur le boulevard de la Madeleine et Suzanne Versonit fait semblant de pleurer.

ALBERT ACREMANT

CONSEIL PRATIQUE

SONNETTE DE PORTE — Si votre sonnette de porte ne fonctionne pas, cela peut provenir d'une de ces causes : Les piles électriques peuvent être épuisées. Le bouton n'assure pas le contact voulu. Des saletés peuvent s'être introduites dans le vibreur ou la clochette. Un fil peut s'être cassé. D'abord, enlevez le couvercle du bouton-presseur. Si vous n'y voyez aucune vis, ce couvercle doit s'enlever en tournant, comme celui d'un bocal. Assurez-vous qu'aucun fil n'est cassé, où il est relié au bouton. Etablissez alors un bon contact entre les deux fils exposés, à l'aide de la lame d'un couteau. Si cela ne fait pas sonner, c'est le bouton qui est fautif. Nettoyez les contacts avec du papier de verre, ou grattez-les avec un couteau. Il faudra peut-être courber un peu les contacts à ressort, de façon qu'une légère pression du bouton donnera le contact voulu.

Si, lorsque vous reliez ensemble les deux fils du bouton-presseur avec un couteau, vous ne faites pas sonner, joignez temporairement ces deux fils ensemble avec un bout de fil de cuivre et examinez la clochette même (ou le vibreur). Enlevez-en le couvercle en pressant les côtés entre les doigts. Epoussetez-en l'intérieur. Nettoyez les contacts du vibreur en frottant une ou deux fois avec une lime à ongles ou du papier de verre plié en deux. Assurez-vous que les contacts se touchent un peu quand la clochette n'est pas en action. Si cela ne fait pas, EXAMINEZ LES PILES (on doit même les inspecter d'abord, si elles sont aisément accessibles). On les essaye avec une petite ampoule de lampe de poche. Tordez un petit fil de cuivre autour de la partie à vis de l'ampoule et établissez le contact avec les bornes de la pile. On peut encore utiliser seulement un fil électrique ; on le fait toucher la borne à laquelle est reliée le fil de la sonnette, puis on le glisse vivement sur l'autre borne. Une bonne pile produira une brillante étincelle.

Courtoisie C.I.L.



Question: *Ce Soir, Dira-t-il: "Vous êtes Adorable"?*

Réponse: *Tout Dépend.*

Votre robe est ravissante. Votre chevelure est un enchantement. Le bonheur et la joie se mirent dans vos yeux. Naturellement, il vous adorera. SI — ah, ce si — votre haleine est douce, fraîche comme votre personne. Etes-vous bien sûre qu'il en est ainsi? Vous pouvez ignorer le moment où votre haleine devient une gêne aussi inutile que nuisible. Mais alors, pourquoi se le demander? Pourquoi s'exposer? L'Antiseptique Listerine, voilà la précaution facile, absolument agréable que toute personne vraiment attrayante ne devrait jamais négliger de prendre. Ils sont légions ceux qui savent combien souvent il rend les haleines désagréables plus douces, plus pures, moins susceptibles de gêner.

Alors que certains cas d'halitose sont d'origine organique, la plupart, selon plusieurs autorités en médecine, ont pour cause la fermentation bactériologique des minuscules particules de nourriture qui adhèrent aux parois de la bouche. L'Antiseptique Listerine, mettant fin à cette fermentation, enraye ainsi les causes des odeurs de la fermentation. Lambert Pharmacal Company (Canada), Ltd., Toronto, Ontario.

L'Antiseptique Listerine pour l'hygiène buccale

FABRICATION CANADIENNE

Notre feuilleton :

DÉVOUEMENT HÉROÏQUE

Par PAUL BERTNAY

ELLE SERA à votre disposition, monsieur le juge... toujours et partout, elle comme moi, si vous me la rendez... Nous vous serons dévoués à la vie et à la mort, comme nous le sommes déjà à madame.

Il montra Liliane.

— Oh! mon père, supplia la jeune femme, vous ne pouvez pas laisser cette jeune femme prisonnière.

Firluth regarda le magistrat avec stupeur.

Son père!

C'était du père de Liliane que dépendait le sort de Giovanina? Mais alors elle était sauvée! Une grande joie brilla dans ses yeux.

— Rendez-la-moi, monsieur, s'écria-t-il, et jamais esclave plus dévoué...

M. Vernier pensait toujours à sa cause... Il cherchait avant tout à s'éclairer.

— Mais, dit-il, votre femme doit savoir comment a été commis le crime, comment M. de Pompéry...

— Oui, monsieur... Elle n'avait jamais voulu me parler de cela... Elle avait peur pour son père et ses frères, car elle est bonne, Giovanina... Elle craignait aussi que cela ne m'éloignât d'elle, de savoir les siens impliqués dans des crimes... Mais le jour où elle a vu madame, qui a été bonne pour elle, si malheureuse, où elle a appris qu'un innocent allait être condamné... alors elle a tout dit.

— Et qu'a-t-elle dit?

— Que M. de Pompéry a été tué par sa femme.

M. Vernier et Liliane avaient fait un mouvement violent. Fine-Oreille écoutait d'un air indifférent comme étranger à ce qui se passait, affectant, c'était un de ses travers, de n'être jamais étonné de rien.

— Et, reprit le magistrat, elle est sûre de cela?

— Elle en est persuadée.

— Elle peut en avoir les preuves?

— Je ne le sais pas. Elle vous le dira elle-même, monsieur. Mais le poignard avec lequel a été frappé M. de Pompéry, et qui a appartenu à M. de Lagarde, a été remis à Mme de Pompéry par le père de Giovanina qui l'avait volé à M. de Lagarde.

Le juge d'instruction semblait fort ému. Il griffonna à la hâte un morceau de papier et le donna à Firluth:

— Vous allez aller avec monsieur, dit-il à Fine-Oreille, faire remettre en liberté la jeune femme que vous avez arrêtée.

— Bien, monsieur.

— Je ne lui demanderai, ajouta-t-il en s'adressant au clown, que de se tenir à ma disposition.

— Nous y serons, s'écria la jeune femme transportée de joie, nous y serons.

NOTRE FEUILLETON — No 8

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

rons, monsieur le juge, elle et moi, toujours...

Il se tourna vers Liliane.

— Oh! madame, que de reconnaissance!

— Allez, mon ami, dit le magistrat, allez et à bientôt!

Et Firluth sortit avec Fine-Oreille.

M. Vernier était dans un état d'agitation impossible à décrire.

— Ça s'éclaire! ça s'éclaire, dit-il à Liliane. Il ne s'agit plus que de savoir quel rôle ont joué ces Italiens... Mais qui aurait pu s'imaginer que cette femme, une femme du monde...

— Une aventurière, dit Liliane.

— Elle a été danseuse, oui, mais on n'a sur elle que de bons renseignements, et pour que M. de Pompéry l'épouse... car c'est une comtesse, il n'y a pas à dire, c'est une comtesse authentique, maintenant, une femme du plus grand monde...

Quel bruit cela va faire! Je n'y puis pas croire encore... Une telle perversité! Assassiner son mari elle-même, le frapper d'un coup de poignard... le soir de ses noces... dans sa voiture... C'est inimaginable! Et quel motif? Pour faire accuser M. de Lagarde? On s'y perd. Il est vrai qu'avec les femmes il faut s'attendre à tout. Mais quelle comédienne et comme elle est forte, cette femme!

Tout en disant ces mots le magistrat allait et venait par la pièce à pas saccadés, et il pensait à la façon dont il avait été joué, dont les airs hautains, majestueux de la comtesse de Pompéry lui en avaient imposé.

Il revoyait son attitude détachée, pendant l'interrogatoire de Paul de Lagarde, la façon hypocrite, sournoise, dont elle avait, en ayant l'air de vouloir sauver le jeune homme, achevé de la perdre tout à fait, de le pousser du pied au fond de l'abîme.

Et il répéta encore:

— Cette femme est forte, bien forte!...

Et il pensait à la lutte qu'il aurait à subir... car elle se défendrait. Elle se défendrait énergiquement, et s'il n'avait pas de preuves... de preuves certaines... convaincantes, il pourrait être vaincu encore.

Mme de Pompéry avait pour elle le public, les journaux. Elle était si belle!... L'invraisemblance du motif qu'il faudrait attribuer au crime, car

le magistrat ne trouvait à cet assassinat aucune raison plausible. Quel intérêt avait Mme de Pompéry à tuer son mari? un mari riche qui l'adorait? On ne le voyait pas. Personne ne croirait à la combinaison romanesque qui était venue du magistrat...

Mme de Pompéry tuant son mari pour faire accuser de ce crime un homme dont elle voulait se venger! C'était de la littérature romanesque, du roman feuilleton. Et là était le point faible pour le magistrat. Il pouvait bien dire: C'est Mme de Pompéry qui a tué son mari! Et quand on lui demanderait pourquoi, il ne saurait que répondre.

Enfin, on verrait. Il allait toujours suivre cette piste. Et s'il acquérait la moindre preuve de la culpabilité de la comtesse, de sa complicité même, il n'hésiterait pas, il irait jusqu'au bout. Il avait l'esprit bouleversé par toutes ces pensées, quand un nouveau coup de sonnette se fit entendre.

Cette fois, c'était Lahure. Il venait annoncer que Mme de Pompéry était gardée à vue...

— Mais il était temps de s'y prendre, ajouta-t-il, car elle allait partir...

— Partir?

Lahure l'avait arrêtée au moment où elle allait monter en voiture pour prendre le train. L'inspecteur raconta ce qui s'était passé, ce qu'il avait dit à la comtesse, quelle attitude épouvantée celle-ci avait eue. Puis il parla de l'homme arrêté à la porte de l'hôtel.

— Un homme, dit-il, qui attendait Mme de Pompéry pour la poignarder.

— Pour la poignarder? fit M. Vernier ahuri.

— Parfaitement.

— Et cet homme est au dépôt?

— Parfaitement, monsieur le juge.

— Vous l'avez interrogé?

— Parfaitement! C'est un ancien ami de la comtesse de Pompéry, du temps où elle était en Italie... Elle lui a fait tuer un homme.

M. Vernier sauta en l'air.

— Tuer un homme?

— Oui, monsieur le juge.

— Mais alors! s'écria le magistrat, cette femme est indigne de ménagements. Tout apparaît vraisemblable. J'interrogerai cet homme.

— Cet homme l'aimait. Elle devait l'épouser après le crime commis, pour-

suivit le policier, mais il paraît qu'elle s'était moquée de lui. L'homme a été arrêté, condamné aux travaux forcés à perpétuité... Il s'est évadé, est venu en France à la recherche de la comtesse pour lui rappeler sa promesse. Mais celle-ci l'a envoyé promener et il veut la tuer. Voilà l'histoire...

— Quel tissu d'horreurs! s'écria le magistrat... Mais tout cela nous servira, ajouta-t-il, car avec de pareils antécédents, tout devient possible.

Il congédia Lahure et resta un instant plongé dans ses réflexions, la tête dans ses mains. Puis il se releva et dit à Liliane:

— Oh oui!... Nous aurons du nouveau demain!

Et il passa dans sa chambre à coucher.

La jeune femme jeta vers le ciel un regard reconnaissant et murmura:

— Enfin, Dieu a pitié de nous!

VII

IL ÉTAIT à peine huit heures du matin, quand M. Vernier, qui avait passé la nuit, sans dormir, dans l'impatience de tirer enfin au clair le drame mystérieux auquel il avait été mêlé, fit introduire dans son cabinet, son greffier à côté de lui, Zéphyrino d'abord, puis Constantino, Rianza et Margarita. Dès le premier coup d'œil jeté sur le groupe, il avait compris à qui il avait affaire... Zéphyrino paraissait très abattu. Toute sa morgue était tombée... Il ne sentait plus dans ses poches les billets de banque de la comtesse de Pompéry, qu'on lui avait saisis au greffe, et son aplomb l'avait abandonné. La nuit passée sans dormir, dans les affres que l'on devine, avait battu ses yeux, pâli ses joues. Ses vêtements, déchirés dans la lutte qu'il avait soutenue contre les agents, lui donnaient l'air débraillé et minable d'un bandit de grand chemin. Il avait sur le front et sur l'œil des traces noires de coups. Bref, toutes les apparences du véritable coquin en lutte avec la société... Constantino et Rianza n'avaient pas meilleure mine et Margarita, éplorée et geignarde, tassée dans ses vêtements, offrait un aspect misérable qui était presque touchant.

Le magistrat lui fit approcher une chaise et la fit asseoir. — Puis il interrogea Zéphyrino, le père de la famille et le chef de la bande.

Après lui avoir fait décliner ses nom et prénoms, il lui demanda quels étaient ses moyens d'existence.

L'Italien, qui avait repris un peu d'aplomb, se drapa et répondit:

— Je suis sculpteur.

— Je fais des estatoues...

— Sculpteur?

— Qui se vendent?

— Oui, mossou le jouge.

— Et à qui?

— A ceux qui aiment l'art! dit avec emphase le coquin.

M. Vernier n'insista pas.

— C'est bien, dit-il, voici ce dont vous êtes accusé...

LISEZ NOTRE NOUVEAU FEUILLETON:

Le Naufrage du Bonheur

Par JULES DE GASTYNE

à la page 18

— En effet, fit Zéphyrino, je ne serai pas fâché de le savoir...

— C'est pour vous le dire que je vous ai ait conduire ici...

Et d'abord, ajouta M. Vernier en prêtant sur son bureau le poignard qu'avait servi à assassiner M. de Pompéry et qu'il avait fait rechercher, connaissez-vous ceci?

L'Italien fit un mouvement aussitôt réprimé, puis il s'approcha, regarda l'arme avec attention et déclara tranquillement:

— C'est ouin poignard. Il est même fort joli.

— L'avez-vous vu déjà?

— Non, mossou le jouge... Je n'ai pas eu cet avantage.

Il se tourna vers ses fils:

— Et vous, avez-vous vu cette arme... cette jolie arme?...

Constantino et Rianzo firent de la tête un signe négatif. Margarita n'avait pas remué.

— Cette arme, dit le magistrat, c'est l'arme avec laquelle a été tué M. de Pompéry.

Zéphyrino sembla ne pas comprendre... Il chercha un instant dans son souvenir.

— Mossou de Pompéry?

— Vous ne savez pas ce que je veux dire?

— Non, mossou le jouge.

— Bon... C'est vous pourtant, reprit le magistrat, en regardant le misérable dans les yeux, qui êtes accusé de l'avoir tué.

Malgré lui, l'Italien soubresauta, mais il se remit aussitôt.

— Moi? fit-il d'un air tranquille, quelle folie!... Mais je croyais que c'était ouin jeune homme... Mossou de Lagarde.

— Ah! s'écria M. Vernier, vous savez donc de quoi je veux parler?...

— J'ai lou le procès... Je l'ai lou comme tout le monde. Et comment aurais-je commis ce crime, mossou le jouge, reprit le coquin dont l'assurance revenait, car il supposait que le magistrat ne savait rien, ou du moins rien de sérieux. — Et pourquoi l'aurais-je commis?... Je n'ai jamais connu, je n'ai jamais vu M. de Pompéry.

M. Vernier le regarda fixement sans répondre et sous ce regard Zéphyrino blêmit.

— Voici, dit tranquillement le magistrat, les charges qui pèsent sur vous, et elles sont graves, je vous en prévient. — Ce poignard, que je viens de vous montrer, a été volé par vous à M. de Lagarde dans une attaque nocturne.

L'Italien fit un bond effrayant.

— Qui a dit cela? s'écria-t-il... qui a pou mentir?

— J'ai les preuves, dit M. Vernier.

— C'est faux, mossou le jouge, c'est faux! On veut me perdre! Je suis entouré d'ennemis... Je n'ai jamais vu mossou de Lagarde... Vous pouvez nous confronter...

— En effet, il ne vous a pas vu. C'était la nuit... Mais on sait que c'est vous. Et si on l'avait su plus tôt, il n'aurait pas été condamné.

Constantino et Rianzo étaient devenus livides. Leurs genoux s'entre choquaient. Zéphyrino lui-même commençait à devenir inquiet. Il reprit cependant avec une sorte de fièvre:

— Mais qui a dit ça?... Qu'on nous confronte! Et que je confonde le misérable imposteur?

Sans faire attention à ces protestations, le juge d'instruction poursuivit:

— Donc, le poignard qui a frappé M. de Pompéry était au moment du crime entre vos mains.

— C'est faux! hurla l'ancien danseur,

— Nous le prouverons, dit le magistrat.

— Je vous en défie!... Ce poignard, je l'avais remis...

— A qui? demanda le juge.

L'Italien s'arrêta court. Il comprit qu'il avait dit une sottise. Et ses yeux éperdus errèrent autour de lui.

— Vous voyez bien, reprit M. Vernier, que vous l'avez vu ce poignard, que vous le connaissez.

— Eh bien! oui, avoua le coquin... Je le connais, là!... Je l'avais trouvé.

— Volé!

— Trouvé, mossou le jouge, trouvé... Mes fils sont témoins.

Il se tourna vers les deux jeunes gens qui acquiescèrent de la tête.

— Je l'avais trouvé sur la route et je l'ai vendou...

— A qui?

— A ouin amateur.

— Vous pouvez me dire son nom?

— Non, mossou le jouge. Il passait... Il a vou le poignard dans mes mains... Il l'a trouvé beau. Il m'a offert ouin bon prix.

— Deux cent mille francs, demanda M. Vernier d'un air ironique.

Zéphyrino tressaillit.

— Deux cent mille francs? Pourquoi deux cent mille francs?

— Parce que c'est le chiffre à peu près que vous avez touché, si j'en juge par ce qu'on a saisi sur vous.

— Vous voulez parler de cet agent qu'on m'a volé? Il est à moi, cet argent, mossou le jouge.

— Je n'en doute pas, dit le magistrat, et il vous sera rendu quand vous en aurez justifié, ce qui vous sera probablement facile, la provenance.

— Oun héritage, dit Zéphyrino, en Italie... ouin vieil oncle...

— Nous verrons tout cela, dit tranquillement M. Vernier. En attendant, savez-vous ce qu'on nous a dit?

— Non, mossou le jouge. Mais si ce n'est pas ce que je viens de dire à mossou le jouge, c'est faux... mossou le jouge, je vous le jure!

— On nous a dit, poursuivit le magistrat, que ces deux cent mille francs étaient le prix que vous aviez reçu pour assassiner M. de Pompéry.

L'Italien leva les bras au ciel.

— Assassiné, moi, ouin assassin! Et qui m'aurait payé, qui?

— Mme de Pompéry.

— La comtesse?

— Oui.

— Infamie! s'écria le gremlin. Mme la comtesse est aussi innocente!...

— Elle a avoué, dit le magistrat.

Zéphyrino sauta en l'air.

— Avoué! avoué quoi?

— Tout... le crime... la façon dont il avait été commis. Et ce sont ces aveux qui lui ont mérité l'indulgence de la justice. Je l'ai autorisée à partir.

— Elle est partie?

— Oui.

— Libre?

— Parfaitement libre... à la condition de ne plus rentrer en France.

L'Italien ne pouvait plus tenir en place.

Tout son sang bouillait.

Il allait et venait devant le bureau avec des allures de fou.

La comtesse partie, libre, et lui!...

Il s'écria:

— Mais enfin, qu'a-t-elle dit? mossou le jouge. Elle ne m'a pas accusé, moi?

— Si!...

— Et de quoi?

— D'avoir tué son mari.

— Moi?

— Vous... sur ses ordres...

— Sour ses ordres?

Zéphyrino leva les bras au ciel.

— C'est inimaginable! Elle a dit que c'est moi qui ai toué M. de Pompéry?

— Oui.

— Pour de l'argent?

— Pour deux cent mille francs qu'elle vous a versés.

— C'est inouï!

— Et c'est elle qui a conduit les agents...

— Chez moi?

— Chez vous!



APRÈS LA VICTOIRE - LA Paix...

La Victoire veut dire beaucoup pour bien des gens. Mais elle a un sens bien précis pour tous: c'est la paix et la faculté de goûter le genre de vie auquel nous tenons surtout. Or, nous n'aurons cette faculté qu'après la Victoire en Europe et en Asie.

Le Septième Emprunt de la Victoire du Canada est un défi pour nous tous. Son objectif a été fixé à \$1,300,000,000: jamais objectif n'a été si haut. C'est l'occasion pour tout citoyen d'apporter son concours à un dernier et formidable effort. Maintenant que nous entrevoyons la Victoire en Europe, il ne faut pas flancher. Quelle que soit votre souscription au dernier emprunt, faites en sorte que ce soit la plus large. La Victoire et la Paix en valent la peine.

Tout pour la Victoire
ACHETEZ DES OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

New-York

Frederick H. Ecker,
PRÉSIDENT DU CONSEIL

Leroy A. Lincoln,
PRÉSIDENT

DIRECTION GÉNÉRALE AU CANADA: OTTAWA

L'Italien ne se possédait plus, tant la colère le soulevait. Il était devenu pâle comme la mort. Il s'était tourné vers ses fils comme pour les prendre à témoin, et il dit à plusieurs reprises :

— Oh ! oh ! oh !

Puis, il éclata.

— La misérable !

Et s'avancant vers le bureau du magistrat, hors de lui, perdant toute prudence et toute mesure dans l'exaltation de sa fureur :

— Mais c'est elle, mossou le jouge, c'est elle qui l'a toué.

Le magistrat eut un tressaillement profond.

— Elle ?

— Oui, mossou le jouge... Elle seule, sans complice.

— Vous pouvez prouver cela ?

— Oui, mossou le jouge... oui, quand vous le voudrez ! D'abord, quand j'ai lu la description du poignard, j'ai dit à ma femme, à mes enfants : C'est Mme de Pompéry qui a fait le coup.

— C'est vrai, appuya Constantino,

— Et, demanda le magistrat, comment le saviez-vous ?

— Parce que c'était à elle que j'avais remis le poignard. Et je vais tout vous dire maintenant, mossou le jouge, tout.

— Je vous écoute, dit M. Vernier tout tressaillant.

— C'est Mme de Pompéry, poursuivit l'Italien, qui nous avait chargés, mes fils et moi, de suivre mossou de Lagarde qui aimait une autre femme. Or une nuit, mossou de Lagarde nous a surpris. Il y a eu loutte, et dans la loutte le poignard est tombé. Je l'ai pris et l'ai remis à la comtesse qui me l'a demandé comme souvenir.

Voilà, mossou le jouge, la vérité... la vérité pource... Et quand j'ai su que M. de Pompéry avait été assassiné et que c'était sa femme qui l'avait toué, je suis allé chez la comtesse et je lui ai fait passer un mot : "J'ai reconnu le poignard". Elle a eu peur et m'a donné cent mille francs pour me faire taire.

— C'est vrai, cela ? demanda M. Vernier.

— Je le jure !

— Et les cent autres mille francs ?

— Elle me les a donnés hier pour me faire partir. Elle avait peur.

Le juge d'instruction eut un tressaillement de joie.

— Je la tiens donc ! se dit-il.

Et se tournant vers Zéphyrino :

— C'est bien. Il sera tenu compte de votre sincérité.

— Et on me rendra mon argent ? demanda l'Italien.

— Peut-être.

— Ah ! mossou le jouge, vous pouvez disposer de moi à la vie à la mort.

M. Vernier interrompit ses protestations.

Il appuya sur son timbre, et à l'huissier qui parut :

— Emmenez les accusés : qu'ils restent à ma disposition.

— Oui, monsieur le juge...

Et quant les Italiens furent partis, M. Vernier donna l'ordre d'introduire la comtesse de Pompéry.

Il se frottait joyeusement les mains. Il tenait tout... toute la vérité. Le mystère s'éclaircissait. C'était la comtesse qui avait tué elle-même son mari. Pourquoi ? Il fallait le savoir.

La porte s'ouvrit et la comtesse parut.

VIII

MME DE POMPÉRY avait passé une nuit terrible... Pour la première fois, depuis le crime, le remords était venu s'asseoir à son chevet... Déjà elle n'était plus libre... Sous prétexte de la protéger des agents étaient là, dans son antichambre... Impossible de fuir... de tromper leur surveillance... Elle avait pensé à les

acheter... Devant leur attitude elle y avait renoncé... Il fallait se résigner. Demain, elle paraîtrait devant le juge non plus en témoin, mais en accusée. Et à cette pensée toute sa chair frémissait de terreur. Que savait-il, ce juge ? Il lui avait été impossible de le deviner dans l'entretien qu'elle avait eu avec lui. Mais il paraissait sûr de lui, sûr enfin de tenir le bon bout du fil. — Les Italiens avaient-ils pu fuir ? — Elle l'ignorait, et elle n'avait plus que cet espoir que Zéphyrino eût eu le temps de partir. — Lui seul pouvait la perdre, connaissait la vérité, en avait les preuves... Mais s'il était surveillé comme elle... si... Elle n'osait s'arrêter à cette idée... Pris, menacé, Zéphyrino parlerait... et alors c'était la fin, l'abîme, — un effondrement dans le sang et dans la boue... Et la comtesse frémissait toute à cette pensée terrible — Se voir si haut, riche, adulée, belle... Au moment de jouir de tous les triomphes, comblée de tous les dons de la fortune et du nom... et tomber ! tomber plus bas qu'elle ne l'avait jamais été... Elle avait eu, en songeant à la chute possible, probable, des accès de rage où elle déchirait avec ses dents ses draps et ses oreillers... Et l'image de Paul vengé, heureux, passait devant ses yeux, avec la vision de sa rivale aimée, désormais triomphante... Est-ce que c'était possible cela ? Est-ce que le ciel le permettrait ?... N'était-elle pas toujours la favorite de la fortune ? — Celle qu'elle avait choisie entre toutes pour l'élever, la mettre dans la lumière et le soleil ? — Est-ce que la roue aurait tourné ? — N'aurait-elle plus ni son bonheur, ni sa chance ? — La journée de demain lui apparaissait grosse de menaces... tout assombri par de funestes pressentiments. — Oh ! pourquoi n'était-elle pas partie ? — Pourquoi n'était-elle pas loin déjà, à cette heure, hors de tous périls, de tous soupçons ? hors de la main-mise de la justice ? Elle se sentait prise, et cela lui enlevait tout son aplomb, comme la bête fauve qui reste interdite, tremblante et sans défense, quand elle vient de choir dans un piège.

Avec le jour pourtant, le jour qui lui montra dans la glace qu'elle était toujours belle, bien qu'un peu pâle, quelque assurance lui revint. Zéphyrino

avait peut-être pu fuir, et nul autre que lui ne connaissait son crime, ne pouvait l'en convaincre. Et elle lutterait, elle lutterait jusqu'au bout.

Elle entra d'un pas ferme dans le cabinet du juge d'instruction. Elle était entièrement vêtue de noir et semblait grandie par cette toilette sombre. Son teint était mat, ses yeux brillaient d'un feu de fièvre, et jamais peut-être elle n'avait été plus majestueuse et plus belle.

Le magistrat en fut frappé et un doute passa en lui.

Comme cette femme si haute, qui semblait faite pour trôner sur les nuées, avait-elle pu s'abaisser à commettre un crime bas, vil, odieux, l'assassinat d'un homme sans défense, endormi peut-être, qui avait cru à son amour et à ses caresses ? Mais il se rappela les paroles de Zéphyrino, les accusations de l'Italien arrêté par Lahure, et ses doutes s'évanouirent. Toutefois, il ne traita pas tout d'abord la comtesse en accusée. Il fit avancer un siège et l'invita à s'asseoir. La jeune femme refusa de la main.

— Inutile, monsieur, dit-elle d'un petit air dégagé. J'espère que vous n'allez pas me garder longtemps.

— Cela dépendra de vous, madame la comtesse.

— De moi ?

— Oui, si vous répondez franchement aux questions que je vais avoir l'honneur de vous poser.

— Parlez, monsieur...

Le magistrat jeta les yeux sur les papiers restés épars sur son bureau...

— Connaissez-vous, demanda-t-il, une famille d'Italiens établie à Saint-Ouen et dont le chef se nomme Zéphyrino ?

Malgré sa puissance sur elle-même, la comtesse avait tressailli et sa pâleur s'était accentuée.

Elle répondit cependant d'une voix assez ferme :

— C'est possible, monsieur... Je connais beaucoup d'Italiens, et beaucoup d'Italiens me connaissent, étant Italienne moi-même. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que des soupçons pèsent sur ces Italiens...

— Ah !

Et elle ajouta, comme si elle ne donnait à cette question aucune importance :

— Ils sont arrêtés ?

Le juge ne répondit pas.

— Oui, poursuivit-il, des soupçons pèsent sur eux... Il paraît que ce sont eux qui ont volé à M. de Lagarde le poignard avec lequel M. de Pompéry a été frappé.

— C'est possible, monsieur, répondit la comtesse, faisant des efforts inouïs pour cacher la terreur qui lui envahissait l'âme. Je ne connais pas ces hommes. Du moins, je ne me souviens pas d'eux. Et sur le crime en lui-même, vous ne l'ignorez pas, je ne sais rien et ne puis rien savoir, puisque ces scélérats avaient pris soin de m'endormir... Mon pauvre mari a-t-il été frappé par M. de Lagarde, déjà condamné pour ce crime après votre enquête ou par ces Italiens dont vous me parlez maintenant, je suis incapable de vous fournir là-dessus le moindre éclaircissement... Je dormais. J'ai été la première, si vous vous en souvenez, monsieur, à douter de la culpabilité de M. de Lagarde. Mais depuis que le jury s'est prononcé, je n'ai plus d'opinion, car je pense que les lumières de la justice, ses moyens d'investigation sont supérieurs à mon propre jugement.

— La justice peut se tromper, madame.

— Vous croyez donc qu'elle s'est trompée ?

— J'en suis persuadé.

— M. de Lagarde est innocent ?

— J'en suis convaincu.

— Eh bien ! monsieur, dit avec un peu de dédain la comtesse, il n'y a qu'une chose à faire : réparer l'erreur au plus vite et le remettre en liberté.

— C'est ce que je compte faire, madame, mais pour cela, il me faut trouver les vrais coupables.

— Je ne puis pas vous aider, monsieur, je ne sais que ce que j'ai dit.

— C'est pourtant sur vous que je compte.

— Sur moi ?

— Oui, madame la comtesse...

— Si vous n'avez que mon aide...

— Est-ce que vous me la refuseriez ?

— Non, monsieur.

— Vous devez, comme la justice, tenir à ce que la lumière se fasse... à ce que votre mari soit vengé, véritablement vengé ?

— Assurément... Mais, je vous le répète, je ne sais rien de plus que ce que j'ai déclaré déjà.

— Vous pouvez, au moins, reprit le juge après un court silence pendant lequel il avait paru réfléchir à la question qu'il allait poser, et en fixant ses yeux sur la comtesse, vous pouvez me donner sur ces Italiens...

— Mais je ne les connais pas, monsieur, interrompit vivement Mme de Pompéry, qui n'avait pu réprimer un tressaillement.

— Vous ne les connaissez pas ?

— Non, monsieur.

— Pourtant, vous allez chez eux quelquefois...

— Moi ? sursauta la jeune femme épouvantée...

— On vous y a vue...

— Moi ?

— Peut-être était-ce pour porter une aumône à des compatriotes. C'est très naturel. Et il n'y a pas à s'en cacher.

— Mais jamais ! monsieur, jamais ! fit violemment Mme de Pompéry, qui sentait la terre s'effondrer sous elle... Je ne sais pas ce que vous voulez dire... d'où vous tenez...

— D'un de mes inspecteurs, dit tranquillement le juge d'instruction, que j'avais chargé de vous suivre...

La comtesse faillit pousser un cri. Elle fut obligée de se tenir au bureau pour ne pas chanceler... et elle bégaya, affolée par la peur, une peur terrible, surnaturelle, qui la prit aux entrailles :

— Je ne sais pas... c'est possible...

M. Vernier eut pitié d'elle.



L'enchevêtrement compliqué de voies ferrées que montre cette photo est une des voies d'accès à l'une des plus grandes gares de Londres. Toutes les pointes de croisement qu'on aperçoit sont actionnées de la cabine d'aiguillage à droite. On peut se rendre compte de l'énorme responsabilité des aiguilleurs en précisant que dans les quatre semaines qui suivirent le jour D, les chemins de fer britanniques battirent tous leurs records en mettant en service 17,500 trains spéciaux pour le transport de troupes et de ravitaillement en vue de l'invasion. On a compté, en outre, 113 trains spéciaux pour le transport de la correspondance et colis destinés aux armées de même que des trains-hôpitaux, sans parler de ceux qui firent le transport des prisonniers allemands.

— Je ne veux pas, madame, vous torturer plus longtemps, je sais tout.
 La comtesse leva vers le magistrat les yeux d'archange foudroyé.
 Elle balbutia :
 — Quoi, monsieur ?
 — Il est inutile de nier, de vous défendre... Les Italiens sont là, arrêtés. Je viens de les interroger et ils ont tout dit.
 — Et qu'ont-ils dit, monsieur ?
 — Que c'est vous qui avez tué votre mari...

Cette fois, la comtesse cria. Elle cria de terreur... et de rage tout à la fois. Elle allait et venait comme une bête prise.

— Moi ? Ils ont dit ?... Mais c'est faux, monsieur, c'est faux !... Moi, mon mari, et pourquoi ?

— Cela, dit le juge, je ne le sais pas... eux non plus. Et j'espère que vous allez me le dire.

— Mais ce n'est pas vrai, monsieur, entendez-vous, ce n'est pas vrai ! Des misérables !... pour me perdre !... Assassin, moi ! Et pourquoi ? Pourquoi ?

Elle était folle. Elle regardait la terre, souhaitant qu'elle s'entr'ouvrit... Et elle reprit :

— M'accuser, moi ! moi ! la comtesse de Pompéry !

Elle se campa devant le juge, superbe, fulgurante, ayant mis dans son attitude, sur son visage, toute la majesté, toute la hauteur qu'elle y pouvait mettre et elle dit :

— Mais regardez-moi donc, monsieur le juge, ai-je l'air d'une criminelle ?

— Mon Dieu ! madame, fit tranquillement M. Vernier, je ne sais pas, moi... Les physionomies sont souvent trompeuses...

— Mais c'est infâme, monsieur !

— Si je crois même ce que l'on m'a dit, fit sans paraître impressionné le magistrat, vous n'en seriez pas à votre coup d'essai.

Elle le regarda avec des yeux égarés.

— Je ne comprends pas.

— Il y a ici un autre Italien.

Elle dit comme malgré elle :

— D'Arbano !

— Oui, il paraît que c'est ainsi qu'il se nomme... Eh bien ! ce d'Arbano, que vous connaissez très bien, a commis pour vous un crime... en Italie.

— Mais, s'écria la comtesse, affolée, tout le monde s'entend donc pour me perdre ?

— Il est là, dit le juge, voulez-vous que je le fasse venir ?

— Non, non, s'écria la jeune femme terrifiée... A quoi bon ?... Cet homme est mon ennemi. Il me menace. Il veut me tuer... Il dira toutes les calomnies, tous les mensonges... Mais ce qu'on ne pourra pas me prouver, jamais, jamais... c'est que j'ai tué mon mari !

— Il y a pourtant, dit M. Vernier, toujours calme, des présomptions graves...

— Et lesquelles ?

— C'est à vous que l'Italien a remis le poignard... Vous avez acheté son silence deux cent mille francs...

— Et qui a dit cela ?

— Votre complice.

— Un misérable, monsieur, hurla la comtesse éperdue, un menteur !

Sans répondre, le juge d'instruction posa sa main sur un timbre et sonna.

La comtesse le regardait faire avec des yeux tout blancs de terreur. Elle s'écria :

— Qu'allez-vous faire ?

— Le faire venir. Et vous vous expliquerez tous les deux.

— Ah ! fit la jeune femme.

Et elle alla, folle d'épouvante, se blottir dans un coin du bureau. Toutes les terreurs, toutes les foudres tombaient sur elle.

L'huissier était entré. M. Vernier allait lui donner ses ordres, mais la

comtesse se précipita au-devant de lui. Elle l'arrêta d'un geste souverain.

— Assez, monsieur, je ne veux pas voir ce traître... Je lui cracherais au visage. Oui, c'est moi qui ai tué M. le comte de Pompéry. Et savez-vous pourquoi je l'ai tué ?

— Non, madame...

— Ce n'est pas, comme vous pourriez le croire, pour lui voler sa fortune... Je l'ai tué dans un moment de colère, parce qu'il m'avait menti...

— Menti ?...

— Pour m'avoir à sa discrétion... pour m'obliger à l'épouser, il m'avait dit que j'étais ruinée... que l'homme qui me servait ma pension était mort sans rien me laisser... Et c'était faux, monsieur, c'était faux !

— Vous expliquerez, dit tranquillement le juge d'instruction, toutes ces raisons aux jurés et peut être vous mériteront-elles leur indulgence.

Mme de Pompéry eut un sourire plein de dédain.

— Leur indulgence ! fit-elle. — Je n'implorerai l'indulgence de personne... Pour ce qui est M. de Lagarde, que j'aimais, que j'aime encore... je n'ai rien fait, je le jure, pour le perdre... C'est le hasard seul qui a tout combiné.

Et maintenant, faites de moi ce qu'il vous plaira. J'ai perdu, je paie. Mais je ne suis pas de celles qu'on mène à travers les foules, enchaînées derrière un char de triomphe. Et vous ne m'aurez pas vivante !

D'un geste prompt comme l'éclair, avant même que le juge d'instruction eût pu se douter de ce qu'elle allait faire, la comtesse avala le contenu d'une fiole qu'elle avait tirée de son sein.

Elle tomba foudroyée.

— Jamais, dit plus tard le magistrat, je n'ai vu femme plus grande, plus belle que la comtesse de Pompéry à cette minute suprême. Cette aventure est morte en grande dame...

Après cette scène tragique l'instruction fut vite close. Les Italiens, retenus pour l'attaque dont avait été victime M. de Lagarde, furent condamnés plus tard à cinq ans de prison, sauf Margarita qui fut acquittée. D'Arbano fut remis aux autorités italiennes.

Et jamais stupeur n'égala celle du public, quand il lut le lendemain dans les journaux ces nouvelles à sensation : *Erreur judiciaire*. — *Mise en liberté de M. de Lagarde*. — *Mort de Mme la comtesse de Pompéry*.

Pendant huit jours on ne s'occupa pas d'autres choses. On s'arrachait les journaux, et tous les chroniqueurs commentèrent à l'envie ces étranges événements qui passionnaient non seulement la France, mais le monde entier.

IX

A PREMIÈRE visite de Paul de Lagarde à sa sortie de prison, fut pour sa mère... Il se fit conduire au Père-

Lachaise où elle avait été inhumée, et il resta près d'une heure en prière sur sa tombe, lui demandant pardon encore de toutes les douleurs involontaires qu'il lui avait causées.

Comme il sortait du cimetière, la poitrine oppressée par le chagrin, les yeux encore humides, cherchant du regard un fiacre pour redescendre dans Paris, un homme qui le suivait depuis le Palais surgit devant lui, très pâle, les yeux fiévreux, et dit :

— Vous êtes M. Paul de Lagarde ?

— Oui, monsieur.

— Je suis M. Vernier.

— Bien.

Paul toisa l'homme d'un regard plein de dédain.

— Et vous désirez ?

— Vous le savez bien, monsieur, répondit Juste qui avait peine à contenir la fureur qui l'animait.

— Je vous assure, fit Paul étonné.

[Lire la suite page 20]

"Qualité Assurée"

Plus de 400 épreuves garantissent l'uniformité, la sécurité et la durabilité de chacune des ampoules Edison Mazda que vous achetez.



CHOC



TORSION



DUREE



VIBRATION



L-94F

AMPOULES EDISON MAZDA

CANADIAN GENERAL ELECTRIC CO. LIMITED



RÉSUMÉ CONTRAÎTE, avec Errol Flynn et Julie Bishop
 ROMAN COMPLET, ARTICLES ILLUSTRÉS, NOMBREUX PHOTOS, ETC.
RADIO: LA VOIX DE CBF, RADIO-JEUNESSE, PITIUS

VOTRE MAGAZINE

... grâce à la collaboration exclusive de sa correspondante autorisée à Hollywood, Louise Gilbert-Sauvage, est en mesure de fournir au nombre toujours grandissant de ses lecteurs les informations les plus récentes et les plus précises. LE FILM va toujours de l'avant pour informer les cinéphiles des dernières productions de Hollywood et d'ailleurs. Un abonnement au FILM constitue un excellent cadeau qui sera fort apprécié de celui ou celle qui le recevra.

Chacun de ses numéros contient un beau roman complet d'amour, d'une lecture fort agréable et dont l'intrigue ne manque jamais de plaire aux plus exigeants. Lire un seul numéro du FILM, en un mot, est particulièrement remarquable par sa tenue typographique hautement soignée, sa mise en page d'un goût exclusif et l'abondante variété de sa matière à lire.

Coupon d'abonnement LE FILM -----

1 an \$1.00 2 ans \$1.50
 (CANADA SEULEMENT)

IMPORTANT. — Indiquer d'une croix (X) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE. 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q. Canada.

Notre **NOUVEAU** feuilleton:

Le Naufrage du Bonheur

Par **JULES de GASTYNE**

PREMIERE PARTIE

LA PLUS AIMEE

CHAPITRE I

J'E T'AI DIT VINGT FOIS, Léon, que je ne recevais pas des gens que je ne connais pas. Tu n'as jamais vu celui-ci ici ?

— Non, monsieur.

— Eh bien ! alors ?

— Mais il a tant insisté, monsieur !

— Il faut l'envoyer à mon secrétaire.

— C'est Monsieur lui-même qu'il veut voir — et pour des choses ne souffrant aucun délai et que Monsieur sera bien aise d'apprendre.

— Bon... tout à l'heure, le temps de terminer mon courrier.

— Oui, monsieur.

Et l'huissier particulier de M. Dupontavisse, le directeur d'une des principales maisons de banque de Paris, qui avait pris l'habitude de signer « du Pontavisse » s'étant retiré, son maître, resté seul, se mit à griffonner fiévreusement quelques signatures sur de grandes feuilles couvertes d'une écriture correcte placées devant lui.

Ayant dépassé la quarantaine, de physionomie autoritaire et dure, de haute taille, épais d'encolure, il avait l'attitude d'un homme habitué à voir tout plier devant lui, serviteurs et événements.

La figure était entièrement rasée, sauf de petits favoris noirs très courts et très fournis, des lèvres épaisses et sensuelles, un teint coloré et gras, avec des replis au menton et aux joues.

Les yeux d'un bleu gris avaient par moments des reflets d'une acuité métallique.

On comprenait, en voyant la physionomie de cet homme, qu'il ne devait pas faire bon à entrer en lutte avec lui. Il donnait l'impression à première vue d'un être dangereux et redoutable... malgré sa placidité affectée quand il était au repos.

Il occupait un vaste cabinet, meublé avec une somptuosité un peu voyante, fait pour tirer l'œil et pour en imposer au visiteur. — Situé dans un vaste immeuble tout neuf faisant le coin du boulevard des Italiens et de l'avenue de l'Opéra, — éclairé par quatre larges fenêtres, dont deux donnaient sur le boulevard et les deux autres dans l'avenue.

Il était là au centre de tout le mouvement et de tout le bruit parisiens, dont il savait noter avec une habileté particulière les fiévreuses pulsations pour les exploiter à son profit.

Parti de rien, il était arrivé par son énergie, par son ardeur au travail et par son intelligence aussi à une des plus hautes situations.

Il était député. Il serait sûrement ministre quelque jour et sa fortune passait pour être considérable...

Quand il eut fini de jeter sur le papier toutes les signatures demandées, il sonna pour les faire reprendre.

Puis il dit à l'huissier :

— Faites entrer le monsieur qui a tant insisté pour me voir.

Et pendant qu'on lui amenait le visiteur, il reprit la carte sale remise et laissée au hasard sur son bureau.

C'était une carte grossière, sur bristol commun, une de ces cartes faites à la minute et coûtant 1 fr. 50 le cent.

Elle portait ce nom : « Constant Rivard » sans autre désignation.

Que pouvait vouloir cet homme, dont la carte annonçait une personne de condition modeste au puissant financier Fernand du Pontavisse qui certainement n'avait jamais entendu parler de lui ?

Un gêneur sans doute, un quémendeur peut-être.

Au moment où le banquier se faisait cette réflexion, la porte du cabinet s'ouvrit et dans l'entre-bâillement apparut un homme à physionomie singulière...

Petit, malingre, le visage très pâle, au milieu duquel brillaient, d'un éclat extraordinaire, des yeux petits et noirs, l'homme s'avancait timidement avec une démarche légèrement claudicante.

Il était vêtu proprement, mais sans luxe et sans élégance.

Rien en lui ne prévenait en sa faveur. Il donnait l'idée d'un de ces vaincus de la vie sur lequel ont plu toutes les amertumes d'une destinée malheureuse.

Il semblait souffreteux et triste, et le financier ne douta pas qu'il ne vint pour quelque aumône.

En son for intérieur il maudit Léon et son manque de perspicacité, mais il était trop tard maintenant pour reculer.

Il était condamné à apprendre pourquoi Constant Rivard avait tant insisté pour le voir.

Sans l'inviter à s'asseoir il lui dit d'un ton de mauvaise humeur :

— Vous avez insisté pour me voir, monsieur, sans que j'aie l'honneur de vous connaître. Vous savez pourtant que mon temps est précieux et que je ne reçois pas les inconnus. Dites-moi tout de suite ce qui vous amène et en quelques mots, car je suis très pressé.

Sans se laisser troubler le moins du monde par cet accueil plutôt désagréable, le visiteur répondit :

— Ce que j'ai à vous dire, monsieur, sera pourtant un peu long peut-être, mais cela vous intéressera certainement et vous ne regretterez pas de m'avoir accueilli. Je vous demanderai seulement, parce que mes jambes se fatiguent vite, la permission de m'asseoir.

Avant de répondre, le financier toisa des pieds à la tête l'inconnu misérable qui lui parlait avec cet aplomb et cette audace à lui, personnage si important et si au-dessus de lui, puis il fit un signe presque imperceptible pour acquiescer à sa demande.

Constant Rivard se laissa aller avec béatitude sur un des fauteuils orientaux copieusement rembourrés placés à sa portée, pendant que M. du Pontavisse continuait à le considérer d'un air très intrigué.

Alors il commença :

— Vous avez lu sur ma carte, monsieur, comment je m'appelle, Constant Rivard. Constant Rivard, sans autre indication, car je ne sais rien. J'ai été rentier. Je ne le suis plus, n'ayant plus de rentes. Je voudrais être employé; je ne le suis pas encore, n'ayant pas trouvé de place. Donc, je ne suis rien.

— C'est pour une demande d'emploi ? interrogea le banquier.

Et il allait sonner pour envoyer l'homme à son secrétaire.

Mais Rivard, ayant compris ce qu'il voulait faire, s'empressa de poursuivre :

— Non, non, ce n'est pas ce que vous pensez. Je ne viens pas pour solliciter de l'argent ou une place, mais pour vous demander de m'écouter jusqu'au bout sans montrer d'impatience, je vous jure que vous ne vous en plaindrez pas. Ce que j'ai à vous apprendre ne vous fera peut-être pas plaisir, mais vous serez bien aise pourtant de le savoir, car il vaut toujours mieux voir clair dans ses affaires que de marcher à l'aveuglette.

— C'est un fou ! pensa le financier.

Et il voulut sonner encore.

Mais l'homme eut un geste si impérieux qu'il s'arrêta. Pourtant il dit avec un mouvement d'impatience :

— Au fait, monsieur, venez au fait !

— J'y arrive, monsieur, répondit Constant Rivard toujours impassible et j'y serais déjà si vous ne m'aviez interrompu par vos gestes et vos airs d'énerverment.

Je m'appelle donc Constant Rivard. Je suis né riche, très riche même.

Mon père était banquier comme vous... Il m'a laissé à sa mort près de deux millions, deux millions liquides. C'est une somme.

Mais j'eus le malheur à ce moment de tomber amoureux. Je tombai amoureux d'une fille beaucoup plus jeune que moi, la fille d'un menuisier, admirablement belle et n'ayant aucune fortune.

J'essayai de m'en faire aimer. Mais pouvais-je être aimé avec mon physique ?

M. du Pontavisse, ne voyant pas où son interlocuteur voulait en venir, essaya encore de l'interrompre.

— Mais, monsieur, fit-il agacé.

— Attendez... attendez, fit l'autre, ne m'interrompez pas, je vous en supplie. Et écoutez-moi jusqu'au bout. C'est pour votre bien.

Le financier, qui s'était levé à demi, se laissa retomber sur son siège l'air découragé.

Il semblait dire :

— Allez ! puisque je suis, paraît-il, condamné à vous entendre.

Alors le visiteur poursuivit :

— C'était folie de songer que je pouvais être aimé un jour — folie d'autant

LA TOUSSAINT

*La voix du jour s'éteint, la nuit vient sur la terre
De ses longs voiles noirs, elle fait son manteau.
Novembre, sombre et froid, revient poser son sceau.
C'est la fête des morts là-bas, au cimetière.*

*Dans les cyprès courbés un lugubre vent erre
Frôlant les corps transis... qui sortis du tombeau
Viendront à la nuit noire au paisible hameau
Revoir quelques instants leur ancienne chaumière.*

*Écoutons leur appel, voix de père ou d'ami,
Voix chères d'autrefois, nous reprochant l'oubli
Du souvenir promis, à l'heure où l'épi tombe.*

*De leur sombre séjour, sachons à l'avenir
Souvent franchir le seuil, avec un souvenir
Pour eux tous qui nous crient : Pitié, de leur tombe.*

JEANNE LE ROY.

plus grande que je savais presque pertinemment que le cœur de cette jeune fille était pris.

Elle aimait un de mes camarades de collège, dont j'avais toujours été jaloux, aussi beau que j'étais laid, aussi vigoureux que j'étais malingre, aussi élégant que j'étais gauche, aussi brave que j'étais peureux, aussi pauvre que j'étais riche, mais devant avec ses qualités, avec son physique, voir tout lui sourire dans la vie, tandis que je semblais destiné, moi, à n'avoir jamais qu'à essuyer les rebuffades de la destinée.

De savoir que celle que j'aimais avait été distinguée déjà par le garçon que j'avais considéré, dès les bancs du collège, comme un rival prédestiné, cela rendit encore ma passion plus furieuse, me fortifia dans le désir d'humilier cet homme et de triompher de lui.

Je ne le pouvais qu'avec mon argent. C'était la seule supériorité que je pusse avoir sur lui.

J'abrège...

Le père de la jeune fille fut blessé; ne pouvant plus continuer à travailler, tous tombèrent dans la misère.

Et alors j'offris mes services.

Le père et la mère firent si bien, pesèrent tant sur la volonté de leur fille que celle-ci consentit enfin à m'accorder sa main; mais après quelles luttes, après quelles résistances, je ne devais l'apprendre que plus tard.

Pour le moment, j'étais fou, monsieur, fou de joie, fou de bonheur!

Il me semblait que tout chantait autour de moi. Je n'avais jamais vu le ciel si pur, les fleurs si belles.

Je vivais dans un rêve éblouissant.

Elle allait être ma femme!

Le banquier écoutait maintenant son interlocuteur. Il semblait même l'écouter avec un intérêt extrême.

Il était marié.

Il avait épousé une femme qu'il adorait encore — autant qu'aux premiers jours de son union.

Il avait éprouvé toutes les sensations qu'on lui dépeignait et l'amour dont cet homme parlait paraissait si naïf, si sincère, qu'il ne pouvait s'empêcher d'en être touché!

Constant Rivard ne lui semblait plus importun. Il prenait intérêt à son histoire.

Et il eut un geste de la main pour lui dire de continuer.

— Ce mariage se fit, reprit celui-ci, avec une pompe jamais vue là-bas.

Les fêtes durèrent plusieurs jours, et nous partîmes.

Je partis avec ma femme, seul à seule.

Je l'avais à moi, pour toujours.

Je voyais bien qu'elle ne m'aimait pas, qu'elle semblait souffrir auprès de moi; mais moi, qui l'aimais tant, j'étais persuadé que mon amour la toucherait enfin, attendrait son cœur; lorsqu'elle aurait vu ce que j'étais prêt à faire pour elle, pour m'en faire aimer, elle aurait pitié de moi!

Comme elle paraissait s'ennuyer en province, je l'emmenai à Paris.

Je fis pour la distraire toutes les folies imaginables, et comme ma fortune diminuait à vue d'œil, j'entrepris des spéculations pour rattraper mes dépenses afin de pouvoir toujours entretenir autour d'elle le luxe insensé auquel je l'avais habituée et qui semblait lui plaire.

Mais je ne fus pas heureux dans mes entreprises, et au moment où je voyais mes ressources diminuer à vue d'œil et où je commençais à avoir des inquiétudes pour l'avenir, j'appris coup sur coup que ma femme me trompait, et n'avait jamais cessé d'être la petite amie de l'homme dont je vous ai parlé; il avait été son ami avant qu'elle m'épousât et l'enfant que j'avais d'elle, né un peu prématurément, une petite fille, n'était pas de moi.

Ah! monsieur, quel coup! Comment y ai-je survécu? Comment n'en suis-je pas resté assommé?

A cette heure je ne me l'explique pas encore!

Pendant plusieurs semaines je restai comme fou.

Je ne rêvais que menaces et vengeance. Mais qui menacer? Lui? Il était dix fois plus fort que moi. Le provoquer? Il était devenu un spadassin dangereux et les journaux le citaient depuis longtemps comme une des premières lames de Paris.

Le faire assassiner par des malandrins, la nuit, au détour de quelque rue?

J'y ai songé, monsieur, j'y ai songé sérieusement. Puis cette lâcheté m'a répugné.

C'était à lui surtout que j'en voulais, à lui le bellâtre... le séducteur.

Je savais comment me venger de la mère. J'avais gardé sa fille.

Mais lui? Que lui faire à lui? Je cherchai longtemps, mais enfin j'ai trouvé.

C'est vous, monsieur, qui allez le punir!

M. du Pontavisse se dressa tout debout, en proie à la plus violente surprise qu'un homme pût éprouver.

— Moi?

— Vous, monsieur.

Et, sur un geste du financier, l'homme poursuivit.

— Oh! je sais ce dont vous êtes capable. J'ai pris mes renseignements.

Vous êtes de première force à l'épée et au pistolet. Vous êtes vigoureux, énergique.

— En effet. Mais pourquoi irai-je me mesurer avec ce monsieur que je ne connais pas?

— Parce qu'il est l'amant de votre femme, après avoir été l'amant de la mienne.

Le banquier fit un bond formidable.

Ses traits se contractèrent.

Il eut un mouvement comme pour écraser l'homme qui lui parlait ainsi.

— Monsieur! s'écria-t-il.

L'autre dit sans s'émouvoir:

— Je vais vous donner toutes les preuves...

Et il sortit des papiers de sa poche.

M. du Pontavisse le considérait avec des yeux hagards, des yeux qui ne voyaient pas.

On eût dit en effet que toute intelligence s'était éteinte en son cerveau et qu'il ne comprenait pas.

Il semblait vivre un cauchemar.

Sa femme le tromper! sa femme adorée en laquelle il avait si grande confiance et dont il se croyait si ardemment aimé, était-ce possible?

Non, cela n'était pas vrai. C'était fou! Et cet homme venant lui apprendre cette trahison, de cette façon, c'était un fou!

[Lire la suite page 21]

Achetez les Obligations de la Victoire

"SALADA"

UN BON TUYAU...



Dans l'antichambre des médecins, des dentistes... Dans les kiosques à journaux, aux comptoirs des gares de chemin de fer et d'autobus, sur les trains, dans les tramways, dans les hôtels; bref, partout, on voit des gens achetant ou lisant

La Revue POPULAIRE

Qu'est-ce à dire, sinon que ce magazine porte bien son nom!... Et ce critère, que vous pouvez constater par vous-même, est largement dépassé par cet autre, plus éloquent encore, qu'est l'abonnement... Cette vogue de

La Revue POPULAIRE

a toujours été croissante depuis sa fondation qui remonte à plus de trente-sept ans, ce qui, entre nous, démontre péremptoirement que la durée d'un produit est en relation directe avec le maintien de sa qualité. Voilà ce que constatent, depuis longtemps, tous les amis de

La Revue POPULAIRE

Si vous n'êtes pas de ce nombre, ne tardez pas plus longtemps: joignez-vous-y et vous aurez tôt fait de partager notre avis. Le risque n'est pas grand: \$1.50, et vous avez tellement à gagner...

NOTRE ROMAN DE NOVEMBRE:

LE VOILE SUR L'AMOUR

Par LOUIS DERTHAL

Coupon d'abonnement

La Revue POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Canada seulement). IMPORTANT—Veuillez indiquer d'une croix [] s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville

Prov.

POIRIER, BESSETTE & Cie, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

DEVOUEMENT HEROIQUE

[Suite de la page 17]

— Je vous hais... Et je veux vous tuer !

Et il prononça ces mots la bouche bavant de rage, l'œil injecté de sang, la main à demi levée.

Paul baissa cette main.

— Je suis à vos ordres, dit-il froidement et il passa.

Juste le suivit un moment d'un regard plein de haine et prononça :

— Oh oui ! je te tuerai !

Et il s'éloigna de son côté.

La rencontre que Paul avait vainement essayé de cacher à Liliane, mais que celle-ci avait pressentie, devinée, et dont elle lui avait arraché l'aveu, la rencontre devait avoir lieu près de Suresnes, dans un terrain clos que Juste connaissait.

Le prétexte avoué était une querelle, survenue entre les deux hommes, dans un cercle. M. Vernier, le père, avait essayé vainement de s'interposer. Son fils n'avait rien voulu entendre, et ils avaient dû, Liliane et lui, s'en remettre au jugement de Dieu, comme on disait autrefois.

Pour avoir plus vite des nouvelles la jeune femme et son père vinrent s'installer dans la petite maison louée par Firluth et Giovanina, désormais réunis, heureux, et les deux jeunes gens allèrent se poster près du lieu du combat pour voir ce qui se passerait et en prévenir aussitôt leurs amis.

M. Vernier, bien que n'ayant plus pour son fils aucun amour, aucune estime, ne pouvait pas souhaiter sa défaite, peut-être sa mort.

Il eût trouvé ce vœu criminel. Et pourtant il voyait sa belle-fille si malheureuse !

De son côté, Liliane ne devait pas prier pour son ami contre l'homme dont elle portait le nom, qui était encore son mari, qui était le père de sa fille.

Ils attendaient, tout tremblants de crainte, la décision du ciel.

Liliane, le cœur déchiré par toutes ces affres, eut tout à coup dans le silence un cri de désespoir :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne serai donc jamais heureuse !

Et elle se tordit les bras dans un accès de douleur effrayant.

Son père courut à elle.

— Mon enfant, ma fille, dit-il de sa voix la plus affectueuse, du courage ! Et tout à coup il devint livide.

Il venait d'apercevoir Giovanina qui accourait.

Il se précipita au-devant d'elle.

— Eh bien ?

— Blessé !

— Qui ?

— M. de Lagarde.

Liliane jeta un grand cri.

— Ah ! fit-elle, il n'y a pas de justice !

Mais au même moment, Firluth apparaissait essoufflé, hors d'haleine, tout boueux et les vêtements en désordre.

— Si, madame, cria-t-il, il y en a une ! Votre mari est mort !

M. Vernier et Liliane eurent un même mouvement de terreur.

— Mort ?

— Ou du moins, reprit le jeune homme, très gravement blessé.

On s'empressa autour de lui.

— Mais comment ? Giovanina nous avait dit ?...

— Oui, et M. de Lagarde est blessé aussi... Mais ce n'est rien, M. de Lagarde ; il est debout. Huit jours de repos...

— Et c'est lui, demanda M. Vernier, qui a blessé mon fils ?

— Non, un de ses témoins.

— Comment cela ?

— Voilà. M. de Lagarde était tombé... On avait arrêté le combat.

Un des témoins dit à mi-voix :

— Il n'y a que les coquins qui ont de la chance !

M. Vernier avait entendu.

Il vint au témoin, encore tout enfiévré par le combat.

— Répéteriez-vous, monsieur, ce que vous venez de dire ?

— Parfaitement, monsieur...

Vlan ! un soufflet !

Aussitôt tout le monde s'assemble.

On décide qu'on videra la querelle sur l'heure. M. Vernier le veut, l'exige. Il n'écoute ni les conseils ni les observations de ses témoins.

Il veut tuer l'homme qui l'a insulté. Il menace de se faire justice lui-même si on lui refuse satisfaction. On est obligé d'en passer par là... On croise de nouveau le fer et dès le premier engagement M. Vernier tombe.

— Grand Dieu ! s'écria le magistrat. Et Liliane, prise de compassion, murmure :

— Le malheureux !

Et tous les deux, le père et la fille, courent au devant de Juste qu'on va sans doute transporter chez lui.

Ils arrivent au moment où l'on vient de déposer le blessé sur son lit. Il est pâle comme les draps, l'œil à demi éteint...

Pourtant, en voyant son père et sa femme, en les reconnaissant il se ranime un peu.

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Vous ! dit-il, vous venez insulter à ma mort ?... Car je vais mourir, moi... Et il vit, lui, il vit !...

— Nous venons, dit le père, ta femme et moi, te pardonner...

Et il se mit avec Liliane à genoux au pied du lit.

— Moi, s'écria Juste, les yeux maintenant étincelants, je ne pardonne pas ! Et je mourrai vengé, car vous ne saurez jamais où elle est, jamais !

— Ma fille ! gémit la douloureuse mère.

Le magistrat s'approcha de son malheureux enfant.

— Tu vas paraître devant Dieu, commença-t-il.

— S'il y avait un Dieu, s'écria Juste, il m'aurait permis de tuer cet homme qui m'a pris ma femme !

M. Vernier essaya en vain de le toucher.

— Songe que ton enfant va rester seule... qu'elle a besoin des soins de sa mère... qu'elle sera malheureuse loin d'elle... que tu vas emplir d'amertume et de douleur deux existences.

— Ce sera ma vengeance ! dit Juste inflexible.

— Oh ! s'écria le magistrat qui se leva, tu es indigne de toute pitié !

A ce moment, on entendit à la porte le bruit d'une bousculade. C'était une femme qui voulait entrer malgré les

— Ce sera ma vengeance ! dit Juste inflexible.

— Oh ! s'écria le magistrat qui se leva, tu es indigne de toute pitié !

A ce moment, on entendit à la porte le bruit d'une bousculade. C'était une femme qui voulait entrer malgré les

— Ce sera ma vengeance ! dit Juste inflexible.

— Oh ! s'écria le magistrat qui se leva, tu es indigne de toute pitié !

A ce moment, on entendit à la porte le bruit d'une bousculade. C'était une femme qui voulait entrer malgré les

— Ce sera ma vengeance ! dit Juste inflexible.

— Oh ! s'écria le magistrat qui se leva, tu es indigne de toute pitié !

A ce moment, on entendit à la porte le bruit d'une bousculade. C'était une femme qui voulait entrer malgré les

— Ce sera ma vengeance ! dit Juste inflexible.

— Oh ! s'écria le magistrat qui se leva, tu es indigne de toute pitié !

A ce moment, on entendit à la porte le bruit d'une bousculade. C'était une femme qui voulait entrer malgré les

— Ce sera ma vengeance ! dit Juste inflexible.

— Oh ! s'écria le magistrat qui se leva, tu es indigne de toute pitié !

A ce moment, on entendit à la porte le bruit d'une bousculade. C'était une femme qui voulait entrer malgré les

— Ce sera ma vengeance ! dit Juste inflexible.

— Oh ! s'écria le magistrat qui se leva, tu es indigne de toute pitié !

A ce moment, on entendit à la porte le bruit d'une bousculade. C'était une femme qui voulait entrer malgré les

— Ce sera ma vengeance ! dit Juste inflexible.

— Oh ! s'écria le magistrat qui se leva, tu es indigne de toute pitié !

A ce moment, on entendit à la porte le bruit d'une bousculade. C'était une femme qui voulait entrer malgré les

— Ce sera ma vengeance ! dit Juste inflexible.

— Oh ! s'écria le magistrat qui se leva, tu es indigne de toute pitié !

témoins qui gardaient l'entrée, malgré le médecin. Elle avait un enfant dans les bras.

Liliane l'aperçut, se jeta sur elle.

— Reine ! ma fille, ma fille bien-aimée !

En entendant ce cri, Juste se souleva sur sa couche, les yeux hagards et il cria :

— Que venez-vous faire ici, vous ? Sortez ! sortez !

— Moi, répondit la femme, je viens vous rendre votre enfant. Vous ne me donnez pas d'argent et je ne suis pas assez riche pour la nourrir !...

— Ma fille ! cria Liliane transposée...

Et s'adressant à la gardienne :

— Je vous paierai, moi !

— Vous êtes la mère ?

— Oui !

— Eh bien ! j'aime autant ça !

Le magistrat se tourna vers son fils.

— Tu vois, tu as Dieu contre toi !...

— Oui, fit le blessé avec des regards de damné. Dieu, vous mon père, tout le monde ! je vous brave tous !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

Et il expira !...

IL ETAIT UNE FOIS

[Suite de la page 5]

maints projets dans le but de faire connaître et aimer à la jeune génération, notre immense et merveilleux pays.

N'est-ce pas sous forme de contes qu'ils apprendront et aimeront nos légendes dorées et les faits historiques de nos aïeux ?

De retour à Montréal, j'allai trouver mon directeur à Radio-Canada, je lui parlai de mes projets d'émissions pour enfants qui comprenaient des contes historiques, des contes de fées et il va sans dire des contes d'aventures.

— Et je suppose que le tout fut accepté ?

— Exactement.

— Les enfants ne pouvaient rencontrer de meilleure avocate pour plaider leur cause, répondis-je à Mlle Barthe, et c'est heureux, mille fois heureux, que la Société Radio-Canada reprenne cette année le programme "IL ETAIT UNE FOIS".

— Y aura-t-il encore trois émissions par semaine ?

— Certainement, de répondre Mlle Barthe ! c'est ainsi que le lundi sera consacré à la féerie — le mercredi à l'aventure et le vendredi à l'histoire du Canada.

— Mes compliments, mademoiselle, vous pourrez, de cette façon, satisfaire tous les goûts.

— La nouvelle note dans ces programmes sera de présenter aux émissions des œuvres inédites d'auteurs canadiens.

— Bravo ! ce sera une aide merveilleuse pour encourager la littérature canadienne et Radio-Canada mérite tous nos éloges pour cette œuvre de propagande.

Mlle Barthe me parle ensuite de différents sujets qu'il vaut mieux ne pas dévoiler afin d'en laisser toute la primeur aux auditeurs du programme IL ETAIT UNE FOIS, ensuite nous arrivons au chapitre des interprètes du programme.

— Il va sans dire, me dit mon aimable interlocutrice, que le principal interprète reste madame Jeanne Maubourg qui tient le rôle si sympathique de la grand-maman.

— Il va sans dire, me dit mon aimable interlocutrice, que le principal interprète reste madame Jeanne Maubourg qui tient le rôle si sympathique de la grand-maman.

— Il va sans dire, me dit mon aimable interlocutrice, que le principal interprète reste madame Jeanne Maubourg qui tient le rôle si sympathique de la grand-maman.

— Il va sans dire, me dit mon aimable interlocutrice, que le principal interprète reste madame Jeanne Maubourg qui tient le rôle si sympathique de la grand-maman.

— Il va sans dire, me dit mon aimable interlocutrice, que le principal interprète reste madame Jeanne Maubourg qui tient le rôle si sympathique de la grand-maman.

— Il va sans dire, me dit mon aimable interlocutrice, que le principal interprète reste madame Jeanne Maubourg qui tient le rôle si sympathique de la grand-maman.

— Il va sans dire, me dit mon aimable interlocutrice, que le principal interprète reste madame Jeanne Maubourg qui tient le rôle si sympathique de la grand-maman.

— Il va sans dire, me dit mon aimable interlocutrice, que le principal interprète reste madame Jeanne Maubourg qui tient le rôle si sympathique de la grand-maman.

Pierre Durand remplit les rôles multiples de Barbe-Bleue, du Méchant Ogre, ou encore du grand-père très doux.

Camille Ducharme fait le vilain sorcier ; Roland Chenail, Jean-Pierre Masson et d'autres jeunes premiers personnifient les princes charmants.

— Vous aurez aussi des enfants ?

— Oui, mais ils sont vraiment trop nombreux pour me hasarder à les énumérer.

— Avec de tels artistes il n'existe aucun doute que les programmes dirigés avec talent par Marcelle Barthe seront très réussis.

J'invite donc nos petits lecteurs à être aux écoutes les lundi, mercredi et vendredi à 5.30 heures, au Poste CBF, pour entendre grand-maman Maubourg leur raconter de belles histoires.

Au moment de prendre congé de mademoiselle Barthe je lui posai une dernière question, ce n'était pas la moindre car elle m'intéressait particulièrement.

— Quelle est, d'après vous, la meilleure manière d'écrire un conte à la radio pour les enfants ?

— Il faut qu'il y ait beaucoup d'action, que le texte soit très coloré, les effets sonores nombreux... enfin il faut que les fées soient très très douces, les sorciers très très méchants et les aventuriers très très intrépides.

— Si, avec tout cela, les enfants ne sont pas contents, qu'est-ce qu'il leur faut ?

— Rien ne peut être trop beau pour eux, me répondit mademoiselle Barthe. N'oublions pas que c'est notre génération de demain, il importe beaucoup que nos enfants connaissent leur histoire, qu'ils soient gais et optimistes.

A la fin de notre entretien j'appris, tout à fait par hasard, que l'arrière-grand-père de Mlle Barthe n'était autre que J.-B. Meilleur, le grand éducateur du siècle dernier, ce qui confirme la puissance de l'atavisme dans certaines familles, puisque nous retrouvons en Marcelle Barthe une autre merveilleuse éducatrice de nos chers enfants.

A la fin de notre entretien j'appris, tout à fait par hasard, que l'arrière-grand-père de Mlle Barthe n'était autre que J.-B. Meilleur, le grand éducateur du siècle dernier, ce qui confirme la puissance de l'atavisme dans certaines familles, puisque nous retrouvons en Marcelle Barthe une autre merveilleuse éducatrice de nos chers enfants.

A la fin de notre entretien j'appris, tout à fait par hasard, que l'arrière-grand-père de Mlle Barthe n'était autre que J.-B. Meilleur, le grand éducateur du siècle dernier, ce qui confirme la puissance de l'atavisme dans certaines familles, puisque nous retrouvons en Marcelle Barthe une autre merveilleuse éducatrice de nos chers enfants.

A la fin de notre entretien j'appris, tout à fait par hasard, que l'arrière-grand-père de Mlle Barthe n'était autre que J.-B. Meilleur, le grand éducateur du siècle dernier, ce qui confirme la puissance de l'atavisme dans certaines familles, puisque nous retrouvons en Marcelle Barthe une autre merveilleuse éducatrice de nos chers enfants.

A la fin de notre entretien j'appris, tout à fait par hasard, que l'arrière-grand-père de Mlle Barthe n'était autre que J.-B. Meilleur, le grand éducateur du siècle dernier, ce qui confirme la puissance de l'atavisme dans certaines familles, puisque nous retrouvons en Marcelle Barthe une autre merveilleuse éducatrice de nos chers enfants.

A la fin de notre entretien j'appris, tout à fait par hasard, que l'arrière-grand-père de Mlle Barthe n'était autre que J.-B. Meilleur, le grand éducateur du siècle dernier, ce qui confirme la puissance de l'atavisme dans certaines familles, puisque nous retrouvons en Marcelle Barthe une autre merveilleuse éducatrice de nos chers enfants.

A la fin de notre entretien j'appris, tout à fait par hasard, que l'arrière-grand-père de Mlle Barthe n'était autre que J.-B. Meilleur, le grand éducateur du siècle dernier, ce qui confirme la puissance de l'atavisme dans certaines familles, puisque nous retrouvons en Marcelle Barthe une autre merveilleuse éducatrice de nos chers enfants.

A la fin de notre entretien j'appris, tout à fait par hasard, que l'arrière-grand-père de Mlle Barthe n'était autre que J.-B. Meilleur, le grand éducateur du siècle dernier, ce qui confirme la puissance de l'atavisme dans certaines familles, puisque nous retrouvons en Marcelle Barthe une autre merveilleuse éducatrice de nos chers enfants.

A la fin de notre entretien j'appris, tout à fait par hasard, que l'arrière-grand-père de Mlle Barthe n'était autre que J.-B. Meilleur, le grand éducateur du siècle dernier, ce qui confirme la puissance de l'atavisme dans certaines familles, puisque nous retrouvons en Marcelle Barthe une autre merveilleuse éducatrice de nos chers enfants.

LUCILLE DESPAROIS.

PAUL BERTNAY.

LE NAUFRAGE DU BONHEUR

[Suite de la page 19]

Il nageait en pleine folie — et cette idée rasséréna un peu le pauvre banquier.

Il eut un geste de la tête comme pour repousser les paroles entendues.

Et un sourire crispa sa lèvre.
Constant Rivard le regardant attentivement, comprit ce qui se passait en lui.

Il eut un sourire aussi, un sourire plein d'amertume.

— Vous ne me croyez pas? Vous pensez que je suis un fou! Non, monsieur, malheureusement pour vous et surtout pour moi, je ne suis pas fou.

Votre femme est l'amie de Silvère Tolbiac, l'ancien amant de ma femme, et en venant vous l'apprendre je me venge de lui comme je me vengerai d'elle en lui faisant connaître la trahison de celui qu'elle aime sans doute encore.

Ah! monsieur, quand j'ai fait cette découverte! Quand j'ai appris que cet homme, que j'épie depuis que ma femme m'a quitté pour le suivre, avait une autre préférée, quel soulagement et quelle joie ce fut pour mon cœur ulcéré!

Mais il me fallait savoir qu'elle était cette préférée et je le suivis. Je me fis son espion. Je ne le quittai pas d'une semelle que je n'eusse tout appris. Et je sais, monsieur, je sais — je sais que la préférée de cet homme est votre femme.

Et je suis venu vous dire:
« Vengez-moi! Vengez-vous! »
Moi je suis faible; vous, vous êtes fort!

Le banquier sortit enfin, à ces paroles, de la douloureuse torpeur dans laquelle il était plongé.

Et il dit:
— Je ne vous crois pas, monsieur. Je ne crois pas que ma femme m'ait trahi.

Vous vous êtes trompé.
— Trompé? s'écria Constant Rivard avec un sourire amer — Trompé? Voulez-vous savoir où ils se réunissent?

Je vous donnerai l'adresse, le numéro de la chambre d'hôtel.

J'ai loué une chambre séparée par une simple cloison de la chambre où ils se donnent leurs rendez-vous.

Je vous mènerai dans cette chambre et vous entendrez.

M. du Pontavisse passa la main sur son front mouillé d'une sueur glacée, et il murmura:

— Ah! si c'était vrai!
— Vous y viendriez, n'est-ce pas?
— Oh! oui!
Les dents du financier grinçaient.
— Vous les tueriez?
— Sans pitié!
— Venez, monsieur, venez, je vais vous mener vers la chambre!

Mais le banquier secoua la tête encore. Il n'était pas convaincu.

— Ce n'est pas possible!
— Venez, venez et vous verrez! Vous entendrez. Ils doivent y être à cette heure.

— Dans la chambre?
— Oui, monsieur.

M. du Pontavisse se rappela que sa femme devait sortir dans la journée.

Un soupçon horrible traversa son esprit, et il dit à l'homme:
— Venez!
— Enfin, fit celui-ci.

Et ils partirent tous les deux.

II

MAINTENANT le banquier avait plus de hâte encore que son compa-d'être arrivé.

Le doute était entré en lui... lancinant, torturant. Il voulait savoir!

Il ne croyait pas encore, mais il voulait avoir la certitude qu'il avait raison de ne pas croire ou qu'il avait tort.

Une fièvre le brûlait.

Aussi, comme Rivard se dirigeait vers son fiacre, il lui saisit le bras, et cela avec une telle violence que l'autre cria et le conduisit vers son automobile l'attendant dans l'avenue.

— Nous serons plus vite arrivés, lui dit-il, les dents serrées, toute la chair frémissante d'anxiété...

Et c'était un homme fort! Mais combien les hommes les plus forts sont faibles devant la jalousie, la plus terrible des passions agitant la race humaine.

Constant Rivard paya sa voiture et monta dans l'automobile du financier après avoir donné au conducteur l'adresse d'un hôtel, boulevard Malesherbes.

Pendant le trajet, assez court, car l'automobile allait très vite, les deux hommes ne prononcèrent pas une parole.

Le banquier songeait.

Lui aussi, comme son compagnon, il avait fait un mariage d'amour. Il était déjà riche et puissant quand il avait fait connaissance chez un de ses amis d'une jeune fille venant donner des leçons de piano aux enfants de cet ami, une jeune fille d'une rare beauté, et dans tout l'éclat d'une jeunesse radieuse.

Il en avait été ébloui, et n'avait plus cessé de penser, rentré chez lui, même au milieu de ses préoccupations et de ses affaires à la divine apparition.

L'image de Mlle Jeanne Aubin le poursuivait partout, jusque dans son sommeil, l'empêchant de dormir et de travailler.

Le banquier essaya de réagir; mais, malgré ses efforts pour ne plus penser à la jeune artiste, il avait toujours devant les yeux l'éblouissement de sa chevelure dorée, l'éclat de ses grands yeux de rêve, la sveltesse de sa taille, et dans les oreilles la douceur de sa voix, car il l'avait entendue chanter chez son ami et elle chantait d'une façon ravissante, avec une voix qui n'eût pas été déplacée sur un théâtre d'ordre.

Mais elle était d'une famille austère, qui n'avait pas voulu lui laisser suivre la carrière artistique pleine de trop de dangers pour une jeune fille.

Jeanne Aubin, ayant perdu son père de bonne heure, vivait avec sa mère, qui possédait de petites rentes suffisantes pour les empêcher de mourir de faim, mais pas assez fortes pour leur permettre de tenir le rang auquel les avaient habituées leur naissance et leur éducation.

Le père avait été, en effet, un fonctionnaire d'un grade assez élevé. Alors Jeanne, parfaite musicienne, s'était mise à donner des leçons dans quelques familles de sa connaissance, afin d'augmenter leurs maigres ressources.

Quand le banquier Fernand du Pontavisse, devenu déjà dans le monde de la finance un personnage considérable et qu'on savait posséder une grosse fortune, quand le banquier Fernand du Pontavisse, voyant qu'il ne pouvait plus s'arracher à l'image dont il était obsédé, vint faire part à la mère de Jeanne Aubin de la passion conçue pour sa fille et de son désir d'épouser celle-ci, il y eut dans l'humble appartement où vivait en recluse Mme Aubin, une sorte d'effarement.

Et pourtant la mère de Jeanne ne savait pas ce qu'était M. du Pontavisse; mais, à la vue seule du banquier, à l'élégance de sa mise, elle avait deviné qu'il était riche, d'une position bien supérieure à celle de sa fille, et elle avait été tellement éblouie qu'elle avait pu à peine prononcer quelques paroles inintelligibles.

Elle avait fini par dire qu'elle parlerait à Jeanne et que, selon ce que celle-ci déciderait... Elle n'avait pas l'intention de contrarier ses goûts.

Et le banquier était parti là-dessus, attendant maintenant la réponse de celle qui était devenue pour ainsi dire l'arbitre de sa destinée et sûrement de son bonheur.

Il n'avait pas osé lui parler à elle de ses intentions avant d'en avertir sa mère; mais déjà, chaque fois qu'il avait rencontré la jeune fille chez ses amis, il lui avait laissé voir qu'elle ne lui était pas indifférente.

Mais Jeanne connaissait, elle, M. du Pontavisse... Elle savait quelle position il occupait, et jamais l'idée ne lui serait venue qu'il pourrait un jour songer à elle pour faire d'elle sa femme.

Elle semblait, par sa situation d'humble coureuse de cachet, si loin de lui!

Aussi tomba-t-elle de son haut quand sa mère lui dit, un soir, qu'elle avait reçu dans la journée une visite de quelqu'un s'intéressant vivement à elle.

Jeanne était devenue très rouge, mais elle ne voyait pas qui avait pu venir chez elle.

Elle n'avait autorisé personne à lui faire la cour et n'avait pas d'ami.

Elle demanda à sa mère:
— Il t'a donné son nom?
— Voici sa carte.

Jeanne prit la carte, lut le nom de M. du Pontavisse et poussa un violent cri de surprise.

— M. du Pontavisse est venu ici?
— Tu le vois.

— Un homme de trente-cinq ans environ?

— Oui...
— Un peu fort?

— Oui.
— Élégant?

— Oui... Tu le connais?

— C'est une ami de Mme Lafère et c'est chez elle que je l'ai vu.

— Il est venu demander ta main.
— Ma main?

— A peu près. Enfin, j'ai compris qu'il t'aimait.

— Mais, maman, ce n'est pas possible!

— Pourquoi donc?

— Sais-tu qui est ce M. du Pontavisse?

— Pas du tout.
— C'est un banquier.

— Eh bien?
— Plusieurs fois millionnaire. Moi sa femme! Tu as mal compris.

— Je t'assure.
Jeanne devint sérieuse.

Elle se rappela qu'elle avait remarqué, en effet, combien le financier la regardait.

Elle se rappela qu'il venait bien plus souvent depuis quelque temps, chez les Lafère et qu'il s'y présentait aux heures où il savait la trouver là.

— Etait-ce possible?

La jeune fille eut un éblouissement. M. du Pontavisse amoureux d'elle! M. du Pontavisse voulant faire d'elle sa femme!

Elle s'y croyait pas encore.

Elle dit à sa mère:
— Tu ne t'es pas trompée au moins?

— Mais non, ma chérie.
— Il t'a bien dit qu'il voulait m'épouser?

— Il me l'a laissé entendre.
— Et qu'as-tu répondu?

— Que je te consulterais.

— Mais, ajouta la mère, regardant le visage bouleversé de sa fille, est-ce que tu l'aimerais déjà?

— Moi, maman, mais non... Mais si tu savais ce qu'est M. du Pontavisse,

JEUNES ET VIEUX



EXIGENT LES

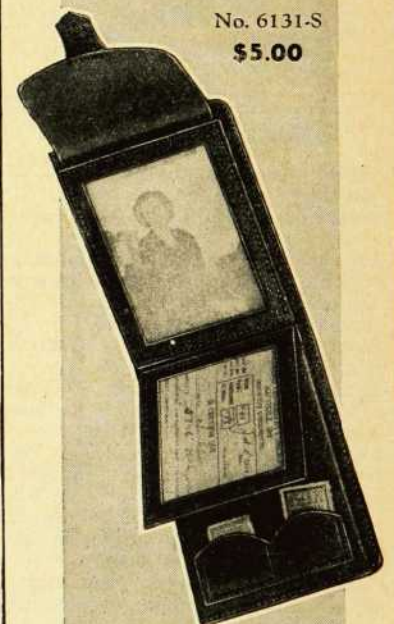
*Portefeuilles
Henry Perkins*

Hommes ou femmes qui parfois ne requièrent que leurs cartes d'identification trouveront ce portefeuille doublement utile. Il comprend trois fenêtres transparentes ajustées au portefeuille. Superbe modèle solidement fabriqué avec le meilleur cuir, ce portefeuille réunit de plus les deux caractéristiques exclusives à Perkins, le "Bill-guard" et la "Cassette".

Si vous désirez obtenir notre catalogue illustré, écrivez à H. Perkins & Sons (Canada) Limited, 1191, rue Université, Montréal, Qué. Prix variant de \$1.15 à \$8.25.

No. 6131-S

\$5.00



*Un Produit de
Henry Perkins*



5 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 5 GAGNANTS — 5 JEUX DE CARTES Solution du Problème No 670

Problème No 669

Mlle Dolorès Rouleau, St-Sébastien Station, Co. Frontenac, P. Q.; Mlle Marie-Rose Sylvain, 100, rue Lavigneur, Québec, P. Q.; Mme A. Beauchamp, 3449, rue De Bullion, Montréal (18), P. Q.; Mlle Yvonne Bélisle, 161, rue St-Georges, St-Jérôme, Co. Terrebonne, P. Q.; Mlle Marcelle Dallaire, Case Postale 63, Bagotville, Chicoutimi, P. Q.

AVIS

Le rationnement des jeux de cartes nous oblige à n'offrir que cinq jeux par semaine.

H	U	M	E	R	L	O	U	S	T	I	C
M	N	I	G	E	R	B	R	I	E	F	P
O	H	L	A	V	E	R	E	S	T	F	O
T	O	T	L	E	C	O	N	E	N	D	R
E	T	O	N	R	U	D	E	S	N	U	E
T	E	R	E	K	L	I	G	U	E	R	I
L	I	M	E	E	N	U	R	S	E	N	I
Q	U	L	E	T	T	E	S	I	T	O	T
U	T	I	C	R	U	E	R	O	L	E	S
E	G	N	H	E	T	R	E	C	I	R	E
V	L	E	N	S	E	R	R	E	M	O	I
E	F	F	S	E	G	U	R	E	U	T	
G	C	S	E	N	R	O	M	A	N	L	E
T	L	U	R	E	R	T	E	N	I	R	S
Q	U	E	T	E	R	E	G	O	U	T	

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 671

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard).

Nom

Adresse

Ville ou Village Province

HORIZONTALEMENT

- Objet qui forme une enceinte. — Reptile. — Homme très avare.
- Nom donné à la Perse. — Chaque. — Roule.
- Caprice extravagant. — Habitude ridicule. — Rapporteur textuellement.
- Dénuée d'esprit. — Branche de rotang pour faire des cannes.
- Suspension d'hostilités. — Coiffure des Evêques.
- Exclamation d'admiration. — Possédée. — Unité de mesure de longueur. — Note.
- Roue à gorge d'une poulie. — Petit réseau pour retenir les cheveux. — Solide.
- Que nous apportons en naissant. — Genre d'oléacées originaire de Perse. — Petit amas d'eau.
- Possèdent. — Peau de veau mort-né. — Linacée employée comme plantes textiles.
- Petit cube pour jouer. — Mal reconnaître les services de. — Garçon d'écurie de course. — Conjonction.
- Jument qui a le tendon blessé. — Patrie de St-Etienne.
- Suite ininterrompue. — Importa le tabac en France (1530-1600).
- Voix d'homme la plus élevée. — Toute libéralité à titre gratuit. — Conformément à.
- Confond en un. — Habitude bizarre. — Plaque cornée formant le dessous du sabot d'un animal.
- Qui plaît à l'œil. — Ane sauvage. — Terme du jeu de tennis.

VERTICALEMENT

- Massue dont on se sert en gymnastique. — Temps qu'une planète met à faire sa révolution. — Cuvette.
- Bison d'Europe. — Plante dont on se sert en Orient pour teindre les cheveux. — Légumineuse.
- Outil de menuisier. — Préfixe. — Lieu pour serrer les foins.
- Nom scientifique du salpêtre. — Arbre qui a les deux âges de la coupe du bois.
- Balle pour jouer à la paume. — Rendre expérimenté.
- Conjonction. — Action d'éveiller. — Nuage. — Moi.
- Gaz stomacaux. — Insecte hémiptère. — Préjudice.
- Après. — Mélanger des choses diverses. — Tout bénéfique.
- Et le reste. — Corps simple. — Une des Cyclades.
- Adverbe. — A un air gai. — Intervalle entre les solives et les tuiles. — Pronom.
- Petit bâtiment à un mât. — Instrument qui sert à pulvériser.
- Unité des mesures de capacité pour les liquides. — Mort.
- Tranche de pain que l'on fait rougir devant le feu. — Fleuve de la Suède. — Morceaux chantés par un seul artiste.
- Puits naturel creusé en forme de gouffre. — Emportement de colère. — Acier laminé.
- Trois fois. — Personnes descendants d'un ancêtre commun. — Poli.

il y a bien de quoi, vois-tu, être troublée.

— Ainsi il ne te déplaît pas ?

— Me déplaire ! Mais maman, je ne veux pas croire encore que ce soit sérieux. Madame du Pontavisse, moi ! Jamais, dans mes songes les plus ambitieux, je n'aurais pu rêver rien de pareil !

— Ainsi, tu es heureuse ?

— Je n'ose pas.

— Pourquoi ?

— J'ai peur que ce ne soit pas vrai. C'est trop beau. Ah ! maman, maman ! Et la jeune fille, se laissant tomber sur la poitrine de sa mère, se mit à sangloter.

Elle sanglotait de joie et d'énerverment aussi.

Et elle ne voulait pas croire encore à ce qu'on lui apprenait.

Il fallut que M. du Pontavisse vint lui faire connaître lui-même ses intentions.

Et le banquier se rappelait, à cette heure tragique où il allait peut-être être mis en présence de la trahison de la femme aimée, l'effet produit par sa demande, et avec quel bonheur elle avait été accueillie ! et quelle gratitude infinie il avait lue dans les yeux de celle qu'il venait arracher à une médiocrité presque misérable, pour la lancer dans une existence de luxe, de fêtes et de joies de toutes sortes !

Il était persuadé qu'elle n'oublierait jamais cela, qu'elle n'oublierait jamais ce qu'elle lui devait, et si ce qu'on lui avait dit était vrai elle l'aurait oublié !

Le banquier semblait anéanti. Jamais il n'avait songé à cela. Jamais il n'avait pensé qu'un jour sa femme, cette petite Jeanne dans les yeux purs de laquelle il lisait tant de candeur et de loyauté, pourrait aimer un autre homme et le trahir, lui, lâchement, basement !

Il secoua la tête et répéta :

— Ce n'est pas possible !

Elle avait toujours semblé l'aimer. Dans les premiers jours de leur mariage, quand il l'initiait à cette vie de grande mondaine qu'elle allait mener, quand il lui montrait le véritable palais qu'elle allait habiter à Paris, le château à Nice où elle passerait les hivers et la villa fleurie de la côte normande où s'écouleraient ses étés et qu'il lui disait que tout cela était à elle désormais ; quand il se faisait une joie de satisfaire tous ses caprices, de la mener chez les couturières à la mode, où elle pouvait se commander les plus élégantes toilettes, chez les bijoutiers où il la laissait libre de choisir les plus beaux bijoux, elle avait pour le remercier des yeux si énamourés et si émerveillés à la fois et des sourires si extasiés et si reconnaissants qu'il avait cru naïvement qu'elle n'aurait jamais assez du dévouement et de la fidélité de toute une vie pour l'en remercier.

Puis elle paraissait l'aimer sincèrement. N'était-il pas jeune encore et n'avait-il pas tout ce qui pouvait plaire à une femme ?

Il était heureux et fier de montrer à tous celle qu'il adorait, de la mener dans tous les endroits où l'on est en vue, et il semblait dire :

— Cette femme que vous voyez, si élégante et si belle et qui m'adore, eh bien ! c'est ma femme !

Son amour s'augmentait encore des satisfactions d'amour-propre qu'elle lui donnait et de la confiance qu'il avait en elle.

Jamais il n'avait surpris rien de faux dans son regard, rien de louche dans ses sorties ou dans ses fréquentations et il avait été pleinement heureux !

Pendant le jour il vaquait à ses immenses affaires, l'esprit tranquille, sans une inquiétude, sans un soupçon ; et, le soir, il rentrait chez lui, où il la trouvait paraissant toujours aussi ai-

mante, toujours aussi empressée à lui plaire.

Comment aurait-il douté d'elle et pourquoi en aurait-il douté ?

N'avait-elle pas avec lui tout ce qu'elle pouvait désirer, une tendresse jamais assouvie et toutes les satisfactions de la coquetterie et de la vanité ?

Il s'était endormi ainsi dans une fausse sécurité, persuadé qu'on ne pouvait pas même y songer, et son réveil n'en était que plus terrible.

Cependant l'auto venait de s'arrêter. Constant Rivard, qui n'avait pas voulu, par une réflexion, par un mot, troubler les songeries du banquier, lui montra l'hôtel, une grande maison neuve avec une entrée ornée de plantes vertes, ayant aux fenêtres de riches rideaux de dentelles.

Et il lui dit :

— C'est là !

M. du Pontavisse frémit jusqu'au fond de l'âme, regarda d'un air singulier ce bâtiment dans lequel il allait peut-être trouver la preuve de son malheur, de ce malheur qu'il n'avait jamais voulu prévoir et qu'il ne croyait pas possible.

Il s'arracha à sa torpeur et dit :

— Allons !

Et il sauta à bas de l'automobile.

Constant le suivait, un peu ému malgré tout, ayant seulement alors conscience de l'infamie commise, du drame allant peut-être en surgir et dont il aurait été l'artisan.

Et il hésitait presque maintenant et avait ralenti son pas.

Mais le financier se retourna, impatient, le sang brûlé par la fièvre.

— Eh bien ! dit-il rudement, qu'attendez-vous ?

Alors Constant Rivard se rappela la trahison dont il avait été victime, la haine dont il était animé contre son auteur.

Et il se décida à pénétrer dans l'hôtel. Il traversa et fit traverser à M. du Pontavisse un long vestibule couvert d'un épais et somptueux tapis, alla prendre une clef pendue à un crochet dans le bureau, et, tenant cette clef à la main, il dit en se retournant :

— Venez, monsieur !

Et lui et le banquier montèrent l'escalier.

Constant s'arrêta au deuxième étage, et toujours sans un mot, ouvrit la porte d'une chambre très luxueusement meublée.

Puis, montrant à M. du Pontavisse une porte cachée par des tentures de soie, lui dit :

— Ils sont là, derrière cette porte. Vous pouvez écouter.

Le banquier s'approcha fébrilement, colla son oreille au bois de la porte et poussa une sorte de cri assourdi.

— C'est elle !

— Vous voyez, monsieur, que je ne vous ai pas trompé.

— Non, non, j'ai reconnu sa voix.

Et, tout frémissant, M. du Pontavisse se remit à écouter.

— Quand vous voudrez entrer, dit Constant Rivard, vous n'aurez qu'à pousser la porte. J'ai dévissé la serrure. Une simple pression.

— Oui, oui, laissez-moi !

De ses mains crispées, le financier pétrissait dans la poche de son pardessus la crosse de son revolver.

Constant Rivard le contempla un instant, vit la résolution homicide luisant dans son regard et s'éloigna doucement en disant :

— Je suis vengé !

III

IL Y AVAIT près de deux heures que Jeanne du Pontavisse et Silvere Tolbiac étaient enfermés dans la chambre voisine, pièce luxueusement meublée, que les tentures et les tapis somptueux rendaient très sourde.

Jeanne était arrivée la première, surprise et choquée que son amant mit si peu d'empressement à venir la rejoindre.

Et elle s'était promenade avec agitation dans la pièce pendant des minutes qui lui avaient paru d'une longueur démesurée, allant de la porte, pour écouter si elle entendrait le bruit de son pas, à la fenêtre pour tâcher de l'apercevoir.

Dans tout l'épanouissement de sa beauté, de sa beauté blonde et lumineuse lui ayant valu la réputation d'être une des plus belles femmes de Paris, Mme du Pontavisse attirait tous les regards dès qu'elle se montrait dans un salon ou à l'avant-scène de quelque théâtre.

Grande, mince, un peu fluette même, elle était d'une élégance extrême et portait à ravir des toilettes toujours choisies avec un goût exquis, et sortant de chez les meilleurs tailleurs.

Elle avait les plus beaux bijoux peut-être de Paris; pour ses courses elle disposait d'une automobile de trente mille francs, et un attelage composé de bêtes de dix mille francs lui servait pour se promener au Bois quand elle voulait se faire voir.

Beauté à la mode, son nom était constamment cité dans les journaux avec cette épithète flatteuse: la belle dame du Pontavisse.

Il y avait loin de cette situation à celle occupée avant son mariage, quand elle courait les rues pour aller donner des leçons de piano à cinq francs le cachet.

Mais cela était si ancien qu'elle n'y songeait plus et n'était plus même étonnée de sa singulière fortune.

On eût dit qu'elle était née et avait toujours vécu au sein de l'opulence dont elle jouissait.

Elle était stupéfaite seulement qu'étant si belle et si aimée on se permit de la faire attendre.

Et quand Silvère se montra enfin elle courut à lui toute courroucée.

— J'allais m'en aller.

— Je vous demande pardon, dit le jeune homme, mais j'ai hésité à venir.

— Hésité ?

— Oui.

Et comme elle se cabrait :

— Ecoutez-moi, dit-il avec un geste pour l'apaiser — et laissez-moi vous parler paisiblement — Vous savez ce que je vous ai dit ?

— Oui, que vous ne m'aimiez pas.

— Que j'aimais une autre femme du moins, une femme pour qui je suis tout et que je ne puis abandonner.

Elle eut un gest fiévreux.

Pourquoi m'avoir fait la cour, alors ?

— On fait toujours la cour aux jolies femmes.

— Pourquoi m'avoir laissé croire ?

— Que je vous aimais ? je ne vous l'ai jamais dit.

— C'est vrai... Mais quand je suis tombée dans vos bras, dans tes bras, car je t'aimais, moi, je t'ai aimé du jour où je t'ai vu pour la première fois, tu ne m'as pas résisté.

— Il eût fallu être un saint, et encore... et je suis un homme, un homme très faible même... et je n'ai pas pu cacher le ravissement que j'ai éprouvé. Mais quand je me fus repris...

— Tu as eu des regrets ?

— Non, mais quelques remords d'avoir trahi la malheureuse femme...

Et comme elle faisait un geste pour partir :

— Ecoute-moi, reprit-il vivement, écoute-moi quelques minutes. Je ne veux pas te faire de la peine. Tu es pour moi une femme exquise, la plus exquise même que j'aie jamais ren-

contrée, mais pour toi, pour moi, il faut cesser de nous voir. Nous courons à un abîme... Que ton mari apprenne...

Elle eut un geste d'une indifférence suprême.

— Que m'importe !

— Et si cette femme qui m'a tout sacrifié se doutait...

— Eh bien ?

— Je la connais. Elle en mourrait. Elle n'est pas riche comme toi. Elle n'est pas entourée comme toi d'un tas d'adorateurs. Elle vit seule, triste. Elle n'a d'autre joie que de me voir, de savoir que je l'aime et que je lui reste fidèle, et si elle savait que je la trompe, je ne me le pardonnerais jamais !

Jeanne battait les vitres de ses mains fiévreuses. Quand son amant eut fini, elle se retourna fiévreusement.

— C'est pour me dire cela que tu m'as fait attendre ? Et si je t'aime, moi ? Si je ne peux pas me passer de toi maintenant ? Si je meurs, moi, de ton abandon ?

— Allons donc !

— Tu ne me crois pas ?

— Franchement non.

— Pourquoi ?

— Tu as d'autres distractions, un mari qui t'adore. — Et pour ce mari même...

— Ah ! oui, fit-elle en marchant avec agitation, parlons-en de ce mari !

— N'est-il pas aux petits soins ?

— Si, si... Il me donne tout ce que je veux. Je n'ai qu'à exprimer un désir pour être satisfaite. Et je dois être une femme bien heureuse. Je suis aimée, choyée, dorlotée je me vautre dans la soie, les velours, les dentelles et j'ai des bijoux qui rendent jalouses toutes les femmes, un mari exquis et qui m'aime...

Mais précisément il est trop exquis ce mari, et il m'aime trop. Il est trop parfait, et je n'ai rien à lui reprocher, pas un moment de mauvaise humeur, pas un refus, pas une désobéissance à mes volontés, et je ne dois avoir pour lui que de la reconnaissance.

Je lui dois tout... Il a fait de moi la plus enviée des femmes, et je n'ai pas l'ombre d'une critique à faire sur sa conduite.

C'est ce qui m'enrage, comprends-tu ? Il est fidèle, solennel, sans défaut.

Et moi j'ai besoin de me détendre de temps en temps. Il y a des moments où je voudrais du bout de mon pied lui enlever son chapeau à huit reflets et le faire voltiger dans le salon.

Mais il me croirait folle et me ferait enfermer.

D'ailleurs je ne l'aime pas... je ne l'ai jamais aimé et pourtant j'ai fait tout ce que j'ai pu.

Dans les premiers temps de mon mariage je me disais constamment : Il faut que j'aime mon mari !... il faut que j'aime mon mari !

Et je m'efforçais de m'extasier sur ses qualités, je me disais : Il est bon, il est beau. Il a été excellent pour moi. Il m'a prise sans fortune.

Il m'a élevée jusqu'à lui, moi qui n'étais rien qu'une pauvre petite fille sans avenir.

Je dois l'aimer, je dois l'aimer !

Mais plus je me disais : Je dois l'aimer et moins je l'aimais, comprends-tu ?

— Non.

— C'est comme cela cependant. J'ai dû me résigner à jouer la comédie, et je l'ai si bien jouée qu'il ne s'est jamais douté de la réalité de mes sentiments, et il croit encore à cette heure que je n'ai jamais cessé de l'adorer, dit Jeanne.

Je lui devais bien cela, et en lui donnant cette conviction j'ai payé ma dette envers lui.

Mais on se lasse à la longue de jouer un rôle. On a soif d'éprouver des sentiments vrais...

Le jeune homme leva les yeux sur elle, tout frémissant.

Jamais elle ne lui avait paru si belle !...

Jamais il n'avait vu dans ses yeux une telle flamme...

Quelques minutes plus tard, M. du Pontavisse, guidé par Constant Rivard, pénétrait dans la chambre voisine.

Il entendit, l'oreille collée à la porte, un murmure de voix dans lequel il lui sembla reconnaître la voix de sa femme.

Et il continua à écouter.

Il avait éprouvé d'abord de la stupeur. Maintenant il ressentait une rage folle d'avoir été trompé ainsi, d'avoir été dupé si longtemps !

A cent lieues de se douter que son mari était si près d'elle, elle disait à son amant :

— Maintenant tu me jures que tu ne m'abandonneras pas ?

Il fit un signe affirmatif.

— Je ne t'empêche pas, moi, de revoir cette femme, puisque tu l'aimais avant moi, mais que je ne sois pas privée de toi... Je t'aime, oui, je t'aime !

Dis-moi que tu reviendras souvent.

— Oui, le plus souvent possible.

— Et nous nous aimerons encore !

— Oui.

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Un peu ?

— Beaucoup.

— Beaucoup ?

— Beaucoup, je t'assure. Et si je t'avais connue avant...

— Tu n'aurais pas aimé d'autres femmes ?

— Non.

— Est-ce bien vrai ?

— Je te l'affirme... N'es-tu pas la plus délicieuse ?

Elle s'écria avec élan :

— Ah ! si c'était vrai ! Si c'était vrai qu'un jour tu ne puisses plus te passer de moi comme moi je ne peux plus me passer de toi ! que je serais heureuse !

Elle cria cette phrase avec une telle force que sa voix dépassa les tentures, la porte, arriva jusqu'aux oreilles de son mari.

Et celui-ci, fou de jalousie et de rage, enfonça la porte, arriva jusqu'aux oreilles de son mari.

Les passants qui se trouvèrent sur le chemin de Constant Rivard, quand il quitta l'hôtel du boulevard Malesherbes, croisèrent un homme profondément heureux.

Le misérable tenait enfin sa vengeance ! Nous disons à dessein le misérable, car cet homme, né avec des sentiments honnêtes, était devenu capable des plus lâches vilénies depuis qu'un amour malheureux en avait fait une sorte de dément de la jalousie.

Se voyant faible et laid, après que la trahison de sa femme eut brisé sa vie et lui eut montré qu'il ne pouvait pas être aimé, ne se pardonnant pas aussi d'avoir sacrifié sa fortune pour en être payé ensuite ainsi qu'il le disait, de la plus noire ingratitude, il en était arrivé à se haïr soi-même, puisqu'il n'était plus capable d'être heureux.

Mais combien il haïssait encore davantage ceux qu'il accusait d'être la cause de son malheur, et cette femme aimée toujours et qui ne l'aimait pas, et son amant, ayant pour lui le défaut d'être beau et aimé et l'enfant qu'il ne pouvait pas regarder sans frémir en toutes ses moelles !

Il ne pouvait plus y avoir sur terre pour lui d'autre satisfaction que celle de la vengeance.

VOUS A-T-IL ABANDONNÉ POUR UNE AUTRE... ?



76% des adultes ont une mauvaise haleine! Ne courez pas ce risque... employez la

POUDRE A DENTS COLGATE

Des expériences scientifiques prouvent positivement que 7 fois sur 10 la POUDRE A DENTS COLGATE arrête instantanément la mauvaise haleine.

ECONOMISEZ! Comparée à d'autres grandes marques, pour le même prix, la grosse boîte de poudre à dents Colgate donne 30 fois plus de brassages, la boîte géante 46 fois plus!

CONSEIL AUX FUMEURS! La poudre à dents Colgate est un des moyens les plus rapides et faciles pour prévenir taches de nicotine et haleine de tabac! Employez Colgate aujourd'hui.

POUDRE A DENTS COLGATE

25c 40c

PURIFIE VOTRE HALEINE EN NETTOYANT VOS DENTS



Brosse Dents Colgate en Nylon

Les soies Nylon de Colgate VALEUR ne peuvent se ramollir SPECIALE 29¢

Faisons-nous un devoir d'acheter des Obligations du 7e Emprunt de la Victoire.

Le Samedi

coupon d'abonnement

(CANADA SEULEMENT)

1 an \$3.50

6 mois \$2.00

IMPORTANT — Indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée. 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.



Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE

LES PRODUITS SANO ENRG.
Case Postale 2134, (Place d'Armes),
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

Et il la tenait maintenant. Il en jouissait âprement, férocement, de cette vengeance!

Il allait être vengé à la fois des deux êtres qu'il avait tant à cœur de châtier, car il allait apprendre à son ancienne femme, et avec quelle joie atroce! la trahison dont elle avait été victime de la part de l'homme dont elle se croyait sans doute toujours aimée.

Il se dirigeait pour cela, pour annoncer à l'infortunée le malheur devant la livrer au désespoir; il se dirigeait d'un pas allègre vers le bureau de poste le plus voisin pour envoyer à Huberte — c'était le petit nom de Mme Rivard — un petit bleu, car il avait hâte de lui apprendre la fatale nouvelle, quand tout à coup il se ravisa et se dit:

— Si j'y allais moi-même? Je serais témoin de sa douleur, de ses larmes, de ses cris de colère... et comme je serais heureux!

Quelle revanche de voir trahie à son tour celle qui m'a si odieusement trahi!

« Oui, se dit-il, c'est cela, je vais y aller! »

Il connaissait l'adresse de sa femme, n'ayant jamais cessé, depuis qu'ils étaient séparés, d'épier chacun de ses faits et gestes.

Mais jamais il n'avait osé se présenter chez elle.

Peut-être refuserait-elle de le recevoir. Mais il avait un moyen de se faire ouvrir la porte.

Il parlerait de sa fille, et elle accourrait.

Un pâle sourire plissa les lèvres du coquin à cette pensée, et pour mettre tout de suite à exécution son exécration projet, il chercha du regard un fiacre libre.

Il ne tarda pas à en apercevoir un, fit un signe au cocher et monta dans la voiture:

— 25, quai d'Anjou, dit-il et vite... il y aura un bon pourboire!

La voiture démarra aussitôt et vingt minutes après elle s'arrêtait devant la maison indiquée.

La nuit tombait — une nuit d'automne légèrement brumeuse et froide.

Un brouillard s'étendait sur la Seine, et les feuilles jaunies des arbres des quais roulaient en tourbillonnant avec un bruit léger.

Dans les boutiques voisines s'ouvrant sur le quai des lumières s'allumaient.

Constant Rivard sauta à terre... puis il entra sous une voûte obscure et se dirigea vers la loge que la concierge venait d'éclairer et brillant au fond d'une cour très sombre.

— Madame Mélier, demanda-t-il, car Huberte avait repris son nom de jeune fille.

— C'est ici, monsieur.

— Elle est chez elle?

— Je le pense. Au deuxième, la porte en face.

L'ancien mari d'Huberte monta un large escalier de pierre aux marches couvertes de l'humidité du soir.

Il ne pouvait se défendre d'une émotion assez vive à la pensée de se trouver en présence de celle à laquelle il songeait sans cesse et qui avait tenu une si grande place dans son existence. Objet de préoccupations constantes de sa jeunesse, à cette heure encore, elle avait le pouvoir de tant l'émouvoir qu'il était tout tremblant rien qu'en touchant le bouton de la sonnette dont le son allait frapper ses oreilles.

La porte fut quelque temps à s'ouvrir, puis une vieille demanda d'un ton assez maussade:

— Vous désirez, monsieur?

— Mme Mélier... Elle est ici?

— Oui, monsieur. Mais je sais pas si madame reçoit. Si monsieur veut me dire son nom?

— Dites-lui, fit le visiteur à voix assez haute pour être entendu à l'intérieur de l'appartement, que je viens lui apporter des nouvelles de sa fille.

Huberte avait entendu, avait reconnu la voix.

Une porte s'ouvrit vivement et elle parut.

— Ma fille est souffrante?

Constant Rivard, devenu pâle comme la mort en la voyant, et dont les lèvres frémissaient, répondit:

— Pas précisément... Mais j'ai pensé que vous seriez peut-être heureuse d'avoir de ses nouvelles.

Puis, tout bas, avec une physionomie singulière:

— Recevez-moi. J'ai à vous parler! Huberte hésita.

Elle n'avait jamais revu son mari depuis qu'ils étaient séparés.

Elle s'était privée même d'aller voir sa fille pour ne pas le rencontrer.

Que venait-il faire chez elle? Que lui voulait-il?

Il n'était pas là sûrement dans de bonnes intentions et pour lui apprendre une nouvelle agréable.

Mais elle fut prise par la curiosité et, lui ouvrant la porte:

— Entrez, monsieur.

Et elle entra derrière lui après avoir congédié la domestique.

Quand ils furent en présence tous les deux, l'ancien mari et l'ancienne femme, il y eut un moment de silence.

Ils se regardèrent comme pour se rendre compte du changement produit en eux depuis le temps assez long qu'ils ne s'étaient vus.

Constant Rivard constata avec une sorte de rage jalouse qu'Huberte avait à peine changé; elle avait toujours l'air jeune et elle était très belle.

Mais elle le trouva, lui, considérablement vieilli. Il était devenu d'une maigreur invraisemblable, et son teint d'une pâleur jaune avait quelque chose de malsain et de maladif.

On comprenait que le malheureux avait beaucoup souffert. Il n'avait jamais été beau, mais il avait l'aspect plus repoussant encore que lorsqu'elle l'avait connu.

Elle fut prise d'une sorte de pitié compatissante, et c'est d'une voix s'excusant presque et en demandant pardon, d'une voix où il n'y avait plus aucune rancune, bien qu'elle n'eût jamais pardonné la façon brutale dont

on l'avait séparée de sa fille, qu'elle l'interrogea:

— Que voulez-vous de moi? Je vous écoute.

Avant de prononcer une parole, Rivard la regarda encore, et la constatation de sa jeunesse et de sa beauté demeurées dans tout leur éclat, ayant rallumé toute sa fureur, il répondit d'un air mauvais:

— Je viens vous parler de celui que vous m'avez préféré, de celui avec lequel vous êtes en fuite, et dont vous vous croyez sans doute aimée.

Elle le fixa avec des yeux d'angoisse.

Elle ne comprenait pas.

— Eh bien?

— Eh bien! il ne vous aime pas, lui, il vous trompe! cria Constant Rivard, ayant hâte de frapper tout de suite sur le cœur toujours fermé pour lui.

Le coup fut terrible.

Huberte devint d'une lividité extrême.

Elle chancela.

Mais elle se remit presque immédiatement.

Et, avec une superbe assurance, elle répondit:

— Je n'en crois rien. L'amour de Silvère est trop haut, trop sincère...

Il l'interrompit brutalement.

— M. Tolbiac vient d'être surpris en flagrant délit avec Mme du Pontavisse par M. du Pontavisse, et il est peut-être mort à l'heure qu'il est.

Puis, avec une joie atroce aux yeux, il attendit l'effet produit par l'effroyable nouvelle.

Il fut terrible.

Huberte poussa un cri et roula à terre comme foudroyée.

Il la crut morte et allait appeler.

Mais elle lui fit péniblement de la main un geste pour lui dire de n'en rien faire.

Elle ne voulait pas que sa domestique fût témoin de cette scène.

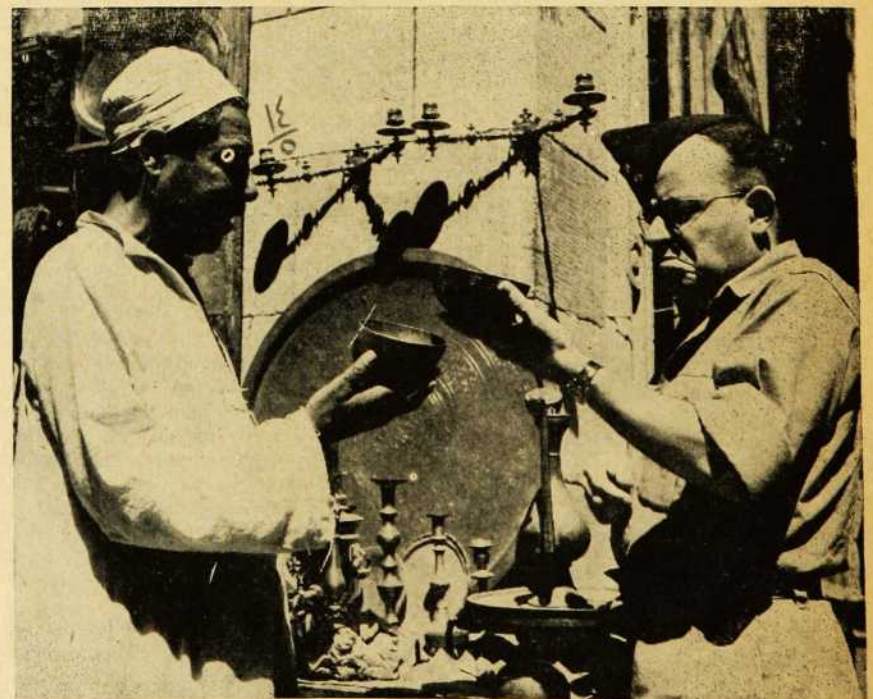
Alors il se pencha vers elle pour lui donner des soins.

Mais elle le repoussa avec une sorte d'horreur.

— Ah! je savais bien, s'écria-t-elle, que vous ne veniez que pour me faire du mal.

Pourquoi vous ai-je reçu?

— Il vaut mieux, fit-il, que vous appreniez de moi ce qui s'est passé que de l'apprendre par les journaux.



Si l'on en juge par son air, le caporal Georges La Plante de Saut-Sainte-Marie, Ont., ne semble pas trop enthousiaste de ce bol de cuivre qui constituerait un souvenir traditionnel du Proche-Orient. C'est que La Plante connaît la marchandise... et aussi les marchands du Caire. Il sait fort bien qu'il lui faut ne pas paraître intéressé, sans quoi, il lui en coûtera plus cher, selon la coutume établie.

Photo C.A.R.C.

— Par les journaux ?
— Ils seront tous pleins demain de ce scandale. — J'ai laissé le mari devant la porte de la chambre où ils étaient enfermés, le revolver à la main.

Elle s'était relevée.
Elle lui jeta un regard empreint de tout son mépris pour cet homme, et elle demanda :

— C'est vous qui l'avez guidé ?
Il répondit nettement :
— C'est moi.

— Misérable !
— Pour me venger, comprends-tu, pour me venger de lui et de toi !
Ah ! vous avez fait de moi le malheureux, le désespéré, le paria que je suis devenu !

Et vous croyiez que j'avais pardonné ?
Quand je t'ai connue, j'étais riche... J'étais un de ces fortunés mortels que tout le monde envie.

Par toi, à cause de l'amour insensé que tu m'avais inspiré, je suis devenu le plus misérable et maintenant peut-être le plus méprisable des hommes.

Et tu crois que cela ne s'expie pas !
Oui, j'ai épié ton amant, j'ai acquis la preuve de la trahison, j'ai pris le mari par la main pour lui montrer la trahison et je viens te dire maintenant :

Voilà ce qu'a fait celui que tu aimes !

Il vient d'être surpris avec une autre femme, et peut-être a-t-il été tué dans ses bras !

Et tu m'as quitté pour lui et tu l'aimes peut-être encore !

Huberte regarda d'un air de défi celui qui lui parlait ainsi.

Et, hors d'elle, voulant frapper à son tour, elle lui cria à la face :

— Oui, je l'aime, je l'ai toujours aimé... et toi, je t'ai haï toujours !

— Mais il ne t'aime pas, lui, puisqu'il te trompe !

— Je ne le crois pas ! Tu es bien capable d'inventer tous ces mensonges pour me faire souffrir.

— Tu liras les journaux demain.
Devant cette assurance elle se sentit faiblir.

Si c'était vrai pourtant ! Et cela devait être. Elle y croyait maintenant. Silvère un traître !

Silvère aimant une autre femme !
Silvère, en qui elle avait eu toujours une foi aveugle, qui lui avait donné de si éclatantes preuves d'amour !
Silvère ne l'aimait plus !

Silvère en aimait une autre !
A cette pensée tout son cœur se déchira. Des larmes montèrent à ses yeux.

Et elle faillit éclater en sanglots.

Mais elle se raidit... Elle fit des efforts surhumains pour ne pas montrer à cet homme dont elle était observée et devant être si heureux de la voir souffrir, l'effroyable douleur qui broyait tout son être.

Elle s'efforça de rester calme, et elle dit en regardant Constant Rivard dans les yeux, et bien qu'elle ne fût pas convaincue elle-même de la véracité de ses paroles.

— Je ne vous crois pas.
— A votre aise !

— Je sais que vous me haïssez et que vous cherchez tous les moyens de me faire souffrir. Mais celui-ci fera long feu... Je suis sûre de l'amour de Silvère.

En prononçant ces paroles, elle avait fait un geste involontaire trahissant toutes ses tortures.

Constant Rivard ne s'y méprit pas, et il dit très tranquillement :

— Attendez demain.

Devant ce calme, devant cette impassibilité fixe et froide, dénotant combien le misérable était sûr de lui, Huberte fut prise d'un nouvel accès de désespoir plus violent que le premier.

— Demain ! s'écria-t-elle, mais si je croyais à ce que vous me dites, est-ce que je pourrais vivre jusqu'à demain ? Mais je ne vous crois pas, non, non, je ne vous crois pas !

Elle criait très fort comme pour se persuader elle-même, mais le doute était entré dans son âme, un doute terrible la torturant atrocement.

Il la regarda, vit l'expression de souffrance empreinte sur ses traits blêmes, et il prononça :

— Vous avez raison ! Il vaut mieux être fixé tout de suite, venez !

— Où ?
— A l'hôtel où le drame s'est passé.

— Avec vous ?
— Est-ce que je vous fais peur ?

— Oh ! non !
— Pourquoi hésiter ? J'ai une voiture en bas. Dans un quart d'heure vous serez fixée.

Elle se décida, saisit un chapeau et dit :

— Allons !
Elle ajouta :

— Mais si vous m'avez menti !

Pour toute réponse un sourire plissa les lèvres de Constant Rivard, un sourire méchant et qu'elle trouva hideux.

Ils descendirent, montèrent dans la voiture et, en se trouvant près de cet homme, toujours son mari, Huberte ressentit une impression singulière.

Elle se rappelait tout ce qu'elle avait souffert déjà par lui, et cette nouvelle douleur, peut-être la plus terrible de toutes, lui venait encore par lui !

— Etait-il donc né pour être son bourreau ? Elle ne parlait pas.

Elle se faisait toute petite dans le fond de voiture pour ne pas être frôlée par son corps odieux.

Et elle rêvait, elle rêvait à tout ce qui lui était arrivé depuis que cet homme s'était trouvé sur son chemin.

Elle était, quand elle l'avait vu, complètement heureuse. Elle vivait près de ses parents, dans une petite commune du département de la Vienne.

Elle était déjà fort jolie et avait été remarquée par un de leurs voisins, le fils du médecin de l'endroit, ce Silvère Tolbiac qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer et que l'on accusait maintenant de l'avoir trahie pour une autre, elle qui lui avait tout sacrifié et lui avait consacré sa vie !

Tout était lumière et joie autour d'elle, à cette époque où son cœur s'ouvrait à cette première affection d'enfance laissant dans l'âme un tel parfum qu'on en ressent plus tard la douceur jusqu'à la plus extrême vieillesse.

Tout s'était borné entre eux, car ils ne pouvaient guère se voir sans être sous l'œil des parents et des voisins, à quelques regards échangés, à des serremments de mains à la déroboe.

Mais combien doux les regards, et combien tendres les serremments de mains !

Sans avoir pu ainsi échanger autre chose que quelques paroles banales, ils avaient compris qu'ils s'adoraient et qu'ils étaient déjà l'un à l'autre.

Huberte prévoyait pourtant qu'il y aurait de l'opposition à leur mariage de la part des parents de Silvère plus riches que les siens et devant avoir pour leur fils des vues plus élevées.

Mais elle ne pouvait empêcher de penser à lui, et quand elle l'avait aperçu dans la matinée, elle emportait du bonheur pour le reste du jour.

Il avait deux ou trois ans à peine de plus qu'elle. C'était un jeune homme charmant, distingué.

Il venait de terminer ses études et restait au pays, attendant que son père lui eût trouvé quelque part une situation.

Huberte sentait qu'ils allaient être séparés, et elle souffrait à l'avance de cette idée.

Pourtant, un jour, il avait pu lui dire à la hâte :

— Je vous aime. Je n'aurai pas d'autre femme que vous !

Et depuis ces paroles l'amour de la jeune fille avait pris des proportions inattendues.

Huberte avait un besoin de voir Silvère, de lui parler, de lui entendre répéter la promesse faite...

Mais aucune félicité n'était comparable à la sienne, et elle avait le cœur tout frémissant d'espoir et d'amour.

A ce moment, son ciel si radieux se ternit brusquement.

Elle apprit presque en même temps que Silvère allait partir et qu'un homme arrivé récemment dans le pays et auquel elle n'avait jamais fait attention, un homme passant pour être riche s'était épris d'elle et cherchait à s'en approcher.

Il avait déjà fait à son père des ouvertures, et le père avait accueilli ses avances avec une sorte d'éblouissement, n'osant en croire ses yeux et ses oreilles.

C'était en effet le fils d'un banquier fort riche, connu dans la région, réputé pour être plusieurs fois millionnaire ; il venait de perdre son père et avait hérité de toute sa fortune. Il se nommait Constant Rivard.

Il habitait à quelques lieues du bourg une vaste et charmante habitation appelée le château, et on le voyait maintenant très souvent à Jazeneuil, où il venait, avait-il dit, pour apercevoir Mlle Mélier.

Il ne l'avait pas caché au père de la jeune fille, et celui-ci, tout transporté, s'était empressé de faire part à son enfant de l'heureuse nouvelle.

Elle n'avait pas été accueillie comme il l'espérait.

Huberte avait pâli en l'entendant et s'était empressée de murmurer d'un air un peu dédaigneux :

— Mais je ne connais pas ce monsieur !

— Tu feras connaissance, dit M. Mélier. Il ne demande que cela.

— Mais je n'y tiens guère !

— Un homme si riche !

— Que m'importe !

— Tu ne vas pas être assez sotté cependant pour le repousser. Songe à notre situation. Je me fais vieux. C'est à peine si je peux travailler. Ta mère est infirme. Ce serait pour nous la vie assurée, une vieillesse exempte de soucis. Et pour toi ! Songe ce que ce serait pour toi ! Madame Rivard... la femme la plus riche, la plus enviée. Tu habiteras le château l'été, tu iras à Paris l'hiver. Tu auras des bijoux, des toilettes, des chevaux, des voitures. C'est-à-dire que c'est fou et que lorsque j'y pense...

— N'y pense pas, papa, dit la jeune fille doucement, car cela ne se fera pas.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je ne veux pas me marier — et qu'en tout cas, je n'épouserai pas ce monsieur.

— Eh bien, moi, s'écria le père, l'air résolu, je te dis que si ! Et quand je devrais...

— Quoi donc, papa ?

— Te mener moi-même à l'autel.

— De force ?

— Oui, de force. Ma tête bout, vois-tu, quand j'y pense... et depuis que cet homme est venu ici, m'a parlé, m'a dit l'effet produit sur lui, m'a fait connaître ses intentions, il me semble que je vis dans un rêve... Des millions, petite, des millions dont tu aurais la jouissance, dont nous aurions notre part, nous qui avons toujours vécu dans la gêne, presque dans la misère, quelle revanche ! et comme les voisins qui nous ont méprisés vont faire une tête quand ils apprendront tout cela !

— Ne t'exalte pas, papa, dit Huberte doucement, je te jure que je ne songe guère à M. Rivard et que j'ai en tête d'autres idées.

M. Mélier regarda sa fille.

Il était devenu très pâle.

*** Une Sauce Epaisse faite d'après la recette anglaise — Donne du piquant à tous les plats de viande et de poisson. 19F**



C&B THICK SAUCE

PAR CROSSE & BLACKWELL

**pour MEILLEUR SOMMEIL
MEILLEURE DIGESTION
MEILLEURE SANTÉ...**



**La Nourriture du Dr. Chase
POUR LES NERFS
CONTIENT LA VITAMINE B1**

JOUEZ DE LA GUITARE

APPRENEZ A JOUER la Guitare Hawaïenne par correspondance. Cours complet, méthode très facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. 13 années d'expérience. Des milliers d'élèves diplômés recommandent notre cours.



LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAÏENNE ENR.
122-5, Blvd. Charest, Québec.

NECESSAIRE POUR ECOLIERS!



Garçonnet et Fillette! Voici un nécessaire pratique pour l'école et les devoirs à faire à la maison. Il contient des crayons, des plumes, des gommes à effacer, des crayons de couleur, une taille-crayons, une règle et beaucoup d'autres choses utiles; le tout dans une trousse en suède. Et c'est facile de l'obtenir **Gratuit**! Ecrivez-nous simplement pour nous donner une commande de \$3.00 de jolies cartes de Noël et de Nouvel An. Elles partent vite! Après en avoir disposé, vous nous envoyez l'argent et nous vous envoyons votre Necessaire **Gratuit et Franco**. Ecrivez-nous aujourd'hui. N'envoyez pas d'argent. Nous avons confiance en vous. Un cadeau de plus pour la promptitude.

Dépt. B-2, Les Gens de la Médaille d'Or, 1440 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal.

Fortifiez votre Santé



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand

Case Postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, (10) P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

— Est-ce que par hasard tu aimerais quelqu'un ?

La jeune fille inclina la tête.

— Sans ma permission ?

— Le cœur n'en demande guère...

— Et qui donc aimes-tu ? car je ne me suis pas aperçu...

— Le fils du médecin ?

— M. Tolbiac.

— Oui.

— Mais, ma pauvre enfant, il n'est pas pour toi. Ses parents l'ont déjà presque fiancé. Et il va partir.

— Partir ?

— Tu ne le savais pas ?

— Non.

— On va l'envoyer à Paris.

— Pour toujours ?

— Pour toujours. Il a une place très bonne.

Il m'emmènera.

— Pauvre enfant ! fit le père avec un air de pitié profonde. Peux-tu te faire de pareilles illusions ? Jamais M. Tolbiac ne consentira à ce que son fils épouse la fille de Mélier le menuisier.

Si tu savais comme il nous méprise ! Il veut pour son fils une fille riche, une fille dans une position au moins égale à la sienne, car ils sont fort à leur aise.

Jamais, jamais il ne laissera son fils t'épouser. D'ailleurs, quand il sera loin, il ne pensera guère à toi.

— Il ne m'oubliera jamais...

— Il te l'a dit ?

— Et je suis sûre qu'il ne me mentait pas.

— Peut-être a-t-il ces idées pour le moment. Tu es assez jolie pour lui tourner la tête. D'autant plus qu'il n'y a pas d'autres jolies filles dans le pays. Mais quand il sera à Paris, où il y a des filles cent fois plus jolies que toi, plus élégantes, plus spirituelles, ah ! il ne songera guère à toi ! Et puis, il n'est pas libre. Il y a le père, il y a la mère. Tu les connais comme moi. Des orgueilleux, la mère surtout, qui ont sur leur fils des idées ! Non, non, c'est fou ! Il faut que tu oublies cela. Les amours de jeunesse, ça passe comme on avale un verre de vin.

Huberte secoua la tête. Elle ne partageait pas l'opinion de son père. Elle sentait qu'elle était éprise, elle, pour la vie.

Elle ne répondit pas. Elle ne voulait pas entrer tout de suite en lutte avec le menuisier.

Elle se dit :

— Je verrai Silvère et je lui parlerai !

Et elle ne songea plus qu'à avoir une entrevue secrète avec lui pour s'expliquer tout à son aise.

Mais ce n'était pas facile, et plusieurs jours se passèrent sans qu'elle eût pu trouver une occasion favorable.

Mais pendant ce temps l'intrigue ourdie entre son père et Constant Rivard avait fait du chemin.

Le fils du banquier était venu dans la maison du menuisier.

Il avait été présenté à Huberte et déjà dans le pays on commençait à jaser de cette singulière aventure.

On ne pensait pas que M. Rivard eût l'intention d'épouser la fille Mélier, mais on disait qu'il était amoureux d'elle, avait le désir de la séduire et que le père ne serait pas éloigné de prêter la main à ses projets.

Cependant, d'un autre côté, du côté de Silvère, une intrigue se nouait aussi.

Ses parents n'avaient pas été sans remarquer l'air préoccupé du jeune homme ; son attitude parut étrange, surtout lorsqu'on lui parlait de son prochain départ et des vues que l'on avait sur lui.

Le père alla aux informations et apprit que son fils était amoureux, et de qui ? D'une fille de rien, de la

filles de Mélier, le menuisier, sur laquelle on jasant beaucoup en ce moment, et qu'on disait courtisée par un homme très riche, M. Rivard, qui ne cherchait certainement pas à l'épouser.

M. Rivard avait ses entrées dans la maison Mélier, était favorisé par le père, et déjà peut-être au mieux avec la fille.

Le médecin, en apprenant ces détails, était entré dans une colère affreuse.

Il rentra chez lui tout pâle de fureur et, s'adressant à sa femme :

— Sais-tu pourquoi Silvère hésite à partir ? Pourquoi, lorsque nous lui parlons de sa cousine, il n'a pas l'air d'entendre et ne nous répond pas ?

— Non, mon ami.

— Il est amoureux.

— Silvère ?

— Oui.

— Et de qui ?

— D'une petite voisine, assez jolie fille, la gueuse !

— Je la connais ?

— Parbleu !

— Qui donc ?

— La fille à Mélier.

— La fille à Mélier ! cette mijaurée qui se fait remarquer par ses toilettes au-dessus de sa position ?

— Oui.

— Mais c'est une petite rien du tout.

— C'est mon avis.

— Et Silvère est amoureux d'elle ?

— On le prétend.

— C'est sa préférée ?

— On ne va pas jusque-là. Mais on dit qu'il la courtise ; il cherche toutes les occasions de se trouver avec elle et elle-même n'est point indifférente à ses avances.

— Et nous nous doutions de rien !

— Comment nous serions-nous doutés ?

— Mais ce n'est pas sérieux ?

— Il paraît que si.

— Il ne veut pas l'épouser ?

— Il n'en serait pas éloigné ! Elle est assez fine.

— Mais jamais je ne consentirai à une pareille union.

— Et moi donc !

— Il faut parler à Silvère.

— Dès qu'il rentrera.

— Et prendre des mesures énergiques.

— L'éloigner au plus tôt.

— C'est mon avis.

— Où est-il ?

— Il y a assez longtemps qu'il est sorti. Il ne tardera pas sans doute à rentrer.

— Je vais l'attendre dans mon cabinet. Quand il paraîtra, tu me l'enverras.

— Oui, mon ami.

— Je vais un peu lui savonner la tête.

Une heure environ après cette conversation, Silvère, ne se doutant de rien, rentra chez lui, l'air assez sombre.

Il avait entendu parler des assiduités de M. Rivard auprès de celle qu'il aimait et considérait déjà comme sa femme.

Et il avait un peu peur, bien que M. Rivard ne fût pas d'aspect fort séduisant, de ce rival si riche.

Il savait combien la fortune — et une fortune comme celle de Constant Rivard — peut tourner facilement la tête à une jeune fille pauvre, surtout quand elle est entourée de gens avides ne pouvant lui donner que de mauvais conseils.

Ses inquiétudes étaient d'autant plus vives qu'il n'avait pas vu la jeune fille depuis plusieurs jours, qu'il ignorait ce qu'elle pensait et se demandait si elle ne le fuyait pas.

Silvère était donc de fort mauvaise

humeur quand il parut devant sa mère.

Celle-ci l'avait observé silencieusement et avait été frappée de la tristesse de sa physionomie ; elle lui dit :

— Ton père veut te parler.

— Où est-il ?

— Dans son cabinet.

— J'y vais.

Il franchit un couloir, et, arrivé devant la porte de son père, il frappa légèrement.

— Ah ! c'est toi ? fit le père ouvrant lui-même la porte. Entre !

Silvère pénétra dans la pièce.

Il vit tout de suite à la physionomie de son père que celui-ci avait quelque chose de grave à lui dire.

Il pâlit légèrement.

— Est-ce qu'il savait ?

— Vous avez à me parler, papa ?

— Oui, assieds-toi. Moi je reste debout. J'ai besoin de marcher un peu.

Il regarda son fils dont l'embarras et l'angoisse étaient visibles.

Et il lui dit :

— Tu ne m'avais jamais parlé, toi, d'une fille Mélier ?

Silvère devint plus pâle encore.

Il bégaya :

— D'une fille Mélier ?

— Oui, la fille du menuisier.

— Mlle Mélier ?

— Mlle Mélier, si tu veux.

C'est ta préférée ?

— Oh ! papa !

— Tu essayes du moins d'en faire ta protégée si elle ne l'est pas encore. En un mot, tu la courtises ?

— Oui, papa, mais ce n'est pas comme vous le dites.

— Comment donc ?

— Mlle Mélier est une honnête fille.

— Jusqu'à présent.

— Elle le sera toujours.

— Alors tu es bien nigaud !

— Pourquoi donc ?

— De perdre ton temps avec elle, si tu as cette conviction ?

— Mais, papa.

— Quoi ?

— Mlle Mélier est digne d'être aimée sérieusement.

Le père eut un sourire narquois devant l'air convaincu de son fils.

— Et tu l'aimes, peut-être ?

— Oui, papa profondément.

— Il ne te manque que de me charger d'aller lui demander sa main.

— Je venais vous en prier, papa.

M. Tolbiac regarda son fils.

Il avait peine à contenir la colère s'accumulant en lui.

Il lui dit froidement :

— Tu n'es pas fou ?

— Non, papa.

— Épouser la fille Mélier, toi ?

— Pourquoi pas ?

— Parce que je ne veux pas de ça... je ne veux pas de ça, et à aucun prix, parce que ta mère n'y consentirait jamais. Une fille sur laquelle on cause !

— A tort !

— Qui reçoit chez elle la visite d'un bonhomme qu'on dit plusieurs fois millionnaire.

— C'est précisément pour cela.

— Que tu veux l'épouser ?

— Oui, papa, ou du moins me prononcer pour faire taire les mauvaises langues et avoir le droit de chasser cet homme de chez elle.

— Mais si elle l'accueille, c'est qu'il ne lui déplaît pas ou que du moins ses visites ne lui sont pas désagréables.

— Ce n'est pas elle qui l'accueille.

— Qui donc ?

— Son père lui impose la vue de cet homme. Elle en souffre assez.

— Pauvre naïf !

— Naïf !

— Eh ! oui, je dirais jobard, si je n'avais pas peur de te froisser. Elle te fait croire...

— Rien. Je ne lui ai pas parlé depuis qu'on dit que cet homme va chez elle,

mais je la connais assez pour être sûr qu'elle méprise ses millions.

Le père regarda son fils d'un air plus guoguenard encore, puis il lui dit:

— Veux-tu que je te dise, moi, ce qu'est ta demoiselle Mélier? C'est une maligne et une roublarde.

— Papa!

— Elle avait jeté son dévolu sur toi, qui était pour elle un assez bon parti, mais un autre est venu, plus riche...

— Je vous assure, papa, que vous vous trompez. Mlle Mélier est la personne la plus désintéressée, la plus loyale. Mais le père, ce n'est pas la même chose, et c'est pour cela que j'ai peur.

— Qu'on te la prenne?

— Qu'on ne la contraigne à faire ce qu'elle ne voudrait pas. Mais elle m'aime, je suis sûre qu'elle m'aime. Et moi je l'aime tant!

En entendant ces paroles dont l'accent était si ému, sincère, M. Tolbiac changea de physionomie.

Il cessa d'être railleur pour devenir grave.

— C'est si sérieux que cela?

— C'est très sérieux, papa, à ce point sérieux que si vous refusez de me laisser épouser Mlle Mélier, vous ferez le malheur de ma vie et je ne me marierai jamais!

Le médecin s'était arrêté dans sa marche à travers le salon.

Il contempla son fils comme pour s'assurer qu'il parlait sérieusement.

Et il vint s'asseoir en face de lui.

Il laissa écouler quelques minutes sans parler, puis il dit:

— Il est grand temps que tu partes.

Silvère avait eu un sursaut.

— Que je parte?

— Oui. Pour Paris. Et tu vas partir demain par le premier train.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais... J'ai parlé tout à l'heure à ta mère; elle est tout à fait de mon avis. Et elle ne savait pas ce que tu viens de m'apprendre.

— Alors, vous refusez?

— De parler au père de Mlle Mélier? Mais oui. Je refuse. Et de toutes mes forces encore. Le mari de la fille Mélier, toi, j'aimerais mieux mourir! Et ta mère, ta mère! Ah! quels cris

elle jetterait! Ce que tu as de mieux à faire, crois-moi, si tu ne veux pas te brouiller avec elle et avec moi, c'est de faire ce que je te dis: partir sans hésitation. Quand tu seras loin, tu oublieras.

— Jamais, papa.

— D'ailleurs, c'est elle qui t'oubliera.

— Elle ne m'oubliera pas plus que je ne l'oublierai moi-même.

— Veux-tu parier, dit le père, qu'avant six mois elle ne sera plus ici?

— Où ira-t-elle donc?

— A Paris.

— Pour me rejoindre?

— Pour rejoindre son amant, M. Rivard.

— Vous la calomniez, papa. Vous calomniez une jeune fille que vous ne connaissez pas et qui ne mérite pas un tel outrage. Craignez de le regretter un jour.

— Regrettez d'avoir mal parlé de Mlle Mélier? Tu veux rire?

— Non, je ne ris pas. Mlle Mélier est digne de tous les respects, et je l'aime de toute mon âme.

— Tu es mûr pour les douches, mon fils. Va faire tes malles et prépare-toi à partir dès demain.

Silvère connaissait son père et surtout sa mère. Il n'était pas majeur.

Il savait qu'il devait exécuter leur volonté et que rien ne pourrait les faire fléchir.

Mai dans deux ans il serait libre. Il suffirait pour Huberte et pour lui de patienter jusque-là.

Il ne se doutait pas de l'amour de la jeune fille et de sa fidélité.

Elle saurait l'attendre.

Mais il ne voulait pas s'éloigner sans l'avoir vue, sans s'être concerté avec elle, sans avoir échangé de nouveaux serments.

Et, rentré dans sa chambre, au lieu de faire ses malles, il songea au moyen d'avoir avec elle une suprême entrevue.

Ce n'était pas facile. Elle ne pouvait avoir lieu que pendant la nuit.

Et comment lui faire savoir qu'il allait la rejoindre, lui demander qu'elle l'attendit?

Il y rêva longtemps.

Puis il eut un geste de joie. Il avait trouvé.

IV

LA MAISON habitée par Mélier, le menuisier, était située tout à l'extrémité du bourg, entourée d'un jardinet séparé de la route par des barrières toutes vermoulues et qu'il était bien facile de franchir.

Si Huberte pouvait descendre la nuit, dans le jardin, Silvère pourrait avoir avec elle l'entrevue souhaitée et lui confirmer ce qu'il lui avait dit déjà, que, malgré l'opposition de ses parents, malgré tous les obstacles, il ne cesserait de l'aimer et n'aurait pas d'autre femme.

Il écrivit fiévreusement sur un morceau de papier: Il faut que je vous voie, Huberte, que je vous voie cette nuit, car on veut me faire partir demain. Descendez dans votre jardin à l'heure où vous pourrez vous échapper. Vous m'y trouverez.

Puis, ayant plié soigneusement ce papier, il alla se promener autour de la maison des Mélier.

Il espérait apercevoir Huberte, pouvoir lui glisser le mot, mais il passa vainement à plusieurs reprises devant la maisonnette sans avoir aperçu la jeune fille.

Et seulement à la nuit tombante il la vit venir de loin, sortant d'une des maisons du bourg.

Il manœuvra pour passer à côté d'elle et quand elle fut assez près de lui, il lui glissa dans la main le petit billet.

En le prenant, Huberte lui adressa un sourire qui parut lui confirmer tout son amour, et il s'en alla tout heureux, emportant dans ses yeux et dans son cœur la douce vision de l'aimée.

« Elle viendra, se dit-il, et elle m'aimera toujours; je l'ai vu à son regard. »

Tout ce qu'on a dit est faux. Ce sont des calomnies et des mensonges!

Huberte est digne de moi.

Silvère rentra avec cette conviction dont son âme fut rassérénée et quand on fit allusion chez lui à son départ du lendemain, il ne fit aucune observation et parut accepter son sort avec résignation.

Son père pensa qu'il était content même d'aller à Paris.

Et il dit à Mme Tolbiac, tout heureux de la résolution prise:

— C'était le seul remède, tu vois. Dans quinze jours il n'y pensera plus.

— J'en suis sûre, murmura la mère.

Et ils se félicitèrent tous les deux d'avoir arraché leur fils à ce péril.

Pendant ce temps, Silvère, monté dans sa chambre, attendait avec impatience l'heure où il pourrait s'échapper de la maison.

Il s'était installé à sa table pour travailler, mais il lui eut été bien impossible d'écrire une ligne ou de tracer un mot.

Il guettait anxieusement tous les bruits se faisant autour de lui pour saisir l'instant où tout le monde serait endormi.

Il avait entendu ouvrir la porte de la chambre où couchaient son père et sa mère.

Les domestiques avaient cessé d'aller et de venir, et bientôt un calme complet régna dans la tranquille demeure.

Silvère attendit encore que ses parents aient eu le temps de s'endormir; puis il ouvrit doucement la porte de sa chambre, descendit avec précaution les marches de l'escalier couvertes de tapis, traversa sans lumière le vestibule et tira doucement le verrou de la porte d'entrée.

Une minute après il était dehors et personne ne l'avait entendu.

Du reste, dans le bourg, tout le monde semblait dormir. Les lumières de maisons étaient éteintes et on n'entendait d'autre bruit que celui du vent s'engouffrant en sifflant dans les rues étroites et faisant remuer les tuiles des toitures.

AGIT DE 2 FAÇONS
POUR SOULAGER LE SUPPLICE
de la BRONCHITE

Soulagez réellement la toux, l'irritation et la congestion dues à la bronchite—par ce moyen à double action, qui, de fait,



AGIT DE 2 FAÇONS A LA FOIS
PÉNÈTRE profondément dans les bronches, grâce à ses vapeurs médicamenteuses adoucissantes.
STIMULE la surface de la poitrine et du dos, comme un cataplasme réchauffant.
CONTINUE A AGIR PENDANT DES HEURES

Pour retirer tous les avantages de cette double action **PÉNÉTRANTE-STIMULANTE**, frictionnez simplement, au coucher, la gorge, la poitrine et le dos avec du Vicks VapoRub. Instantanément, le VapoRub se met à l'oeuvre—de 2 façons à la fois, comme indiqué ci-dessus—pour apaiser la toux bronchique, dissiper la congestion, soulager l'irritation des muscles, et hâter la venue d'un sommeil reposant et réparateur.

VICKS VAPORUB

Ayez plus de confort avec vos FAUSSES DENTS

Voici un moyen agréable de supprimer le malaise causé par les fausses dents. **FASTEETH**, une poudre améliorée, qu'on saupoudre sur les fausses dents du haut et du bas, fait que ces dernières adhèrent plus fermement, de sorte que vous vous sentez plus à votre aise. Aucune sensation ni goût gommeux, sur ou pâteux. Elle est alcaline (non acide). Ne surit pas. Enrayez l'odeur désagréable (haléine de dentiers!). Procurez-vous **FASTEETH** dès aujourd'hui à n'importe quelle pharmacie.



LE SAMEDI

Le plus grand magazine hebdomadaire du Canada, **LE SAMEDI**, ne cesse de grandir. Depuis nombre d'années, c'est un magazine complet: romans, contes et nouvelles, actualités, mots croisés, sport, radio, cinéma, modes, articles sur tous les sujets, chroniques nombreuses, sans oublier notre feuilleton en cours.

— COUPON D'ABONNEMENT —
 (Canada seulement)

1 an \$3.50
 6 mois \$2.00

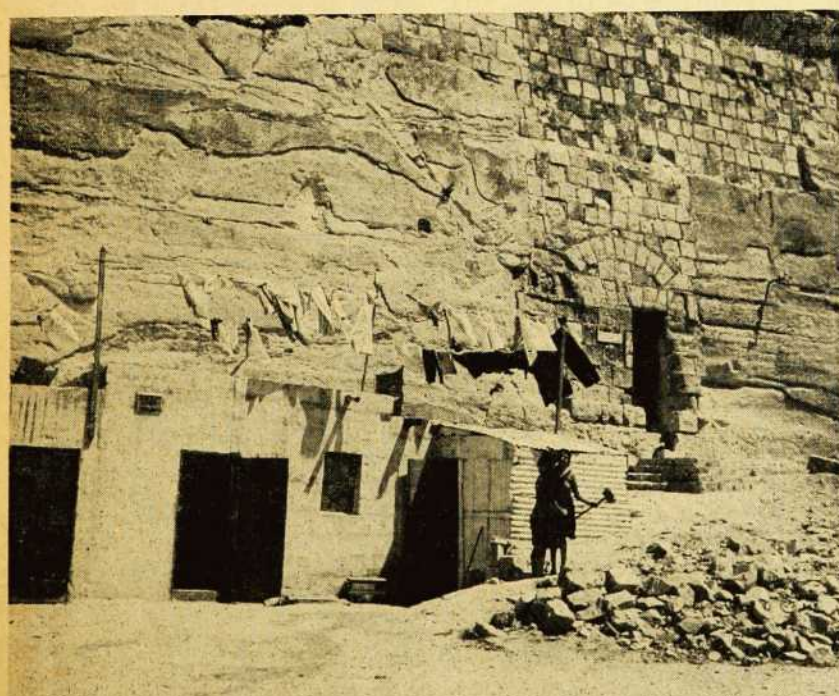
IMPORTANT — Indiquez d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.



Notre civilisation que l'on dit avancée offre souvent d'étranges paradoxes, celui, par exemple, qui consiste à avoir développé à ce point les moyens de destruction que l'homme, en certaines circonstances, en soit rendu à habiter les cavernes comme au temps les plus reculés de l'histoire. C'est ainsi que quantités de Maltais, qui s'étaient aménagés des logis dans le roc pour se protéger contre les raids nazis, continuent de les habiter, en attendant la reconstruction.
 Photo C.A.R.C.

DANS LE MONDE SPORTIF

[Suite de la page 9]

Enlacés, ils luttent dans un silence impressionnant. La défaite d'un adversaire est obtenue tantôt par un croc-en-jambes, une pression de genoux, de la hanche ou du sternum, ou bien encore par une lente torsion du pouce, très douloureuse.

Les accidents sont fort rares, car celui qui se sent et s'avoue vaincu crie "halte!" ou frappe deux coups sur la main de l'adversaire, qui cesse immédiatement la prise. C'est une école de volonté et d'endurance...

MORT AU CHAMP D'HONNEUR

Tous les amateurs de baseball reconnaîtront un vétérán de ce sport chez les jeunes de Sherbrooke, dans la personne du regretté ex-lanceur A. Letarte, mort en Normandie. Letarte, a été la vedette du Baseball Junior de Sherbrooke, dès 1937-38. L'année suivante et d'endurance...



Le soldat Armand Letarte, ancien lanceur de la ligue Sherbrooke Junior, tué en Normandie. Il servait outre-mer depuis 4 ans et demi.

Régiment de Maisonneuve, s'enrôlait dans l'Armée Active et, dès janvier 1940, il traversait avec les premiers contingents Canadiens Français. Letarte occupait la position de chauffeur mécanicien, depuis son entrée dans l'Armée.

Marié à une écossaise de Glasgow, en 1942, le soldat Letarte était père d'une petite fille du nom d'Adèle. Son père, résidant à Drummondville, M. Émile Letarte, a appris la nouvelle d'abord que son fils était blessé, puis quelques jours plus tard, la Défense Nationale, à Ottawa, annonçait son décès dans un hôpital militaire, des suites de blessures reçues au front.

Il laisse dans le deuil, outre son épouse et sa petite fille, son père et sa mère, cinq sœurs : Dame Gérard Béliveau, Laprairie; Dame J. R. Pinard, de la rue Bowen à Sherbrooke; Mlle Irène Letarte, garde-malade au sanatorium St-François de Sherbrooke (actuellement en service à la Canadian Celanese Ltd. de Drummondville); Réjeanne et Carmen, deux étudiantes de Drummondville. Le soldat Letarte laisse aussi dans le deuil deux frères : Omer Letarte, parachutiste, actuellement en service outre-mer, et Roger, assistant maître de poste, à St-Simon de Drummondville. Ses beaux frères : Gérard Béliveau, de Laprairie; le sergent J. R. Pinard, du Bureau de recrutement de Sherbrooke, et ses tantes et oncles : La famille Eugène Letarte, Sherbrooke; la famille Hormidas Letarte de Richmond, William Lalonde et Hormidas Lavigne aussi de Richmond;

la famille Eugène Guimont et Eugène Tourigny de St-Félix de Kingsey; M. Aimé Lamothe de Drummondville, et plusieurs autres parents de la région de Sherbrooke et Richmond.

Le soldat Letarte est né à Drummondville; il fit ses études commerciales au collège de Victoriaville. Il a toujours pris une part active aux sports tant à Drummondville que dans tous les Cantons de l'Est. Lors du service funèbre, chanté dans sa paroisse natale, St-Simon de Drummond, une foule immense lui a rendu les derniers hommages.

LE RETOUR A LA VIE SIMPLE

Quelques économistes prétendent que si, après la présente guerre, du jour au lendemain, tous les individus les plus riches, ces multimillionnaires qui fabriquent les guerres aussi facilement que l'on fabrique un avion aux usines Fairchild ou Noorduyn, réduisaient de moitié leur train de vie, le problème de la réhabilitation des soldats dans la vie civile serait vite réglé.

Il y a dans cette affirmation une grosse part de vérité. Dans la société actuelle minée par une civilisation mal comprise, où le machinisme est devenu le destructeur de la santé, du commerce et de l'industrie, une simple loi votée dans tous les pays pour la réduction massive du nombre des usines, pour la limitation de la production et pour favoriser le retour à l'artisanat et à la campagne, imposerait en même temps une vie plus réglée et plus sage.

La Société vit comme un individu. Elle peut présenter les mêmes symptômes de maladie. Comme pour l'individu, la vie compliquée la fatigue, la surexcite. Si son organisme surmené réagit plus mal, d'une façon illogique, le marasme devient imminent. C'est le moment de le conjurer. On le pourrait alors facilement, mais l'orgueil, la vanité, la veulerie neutralisent les bons élans. La crise survient. Entre nous, on est à préparer une autre crise pour l'après-guerre, afin que nous ayons une autre "belle guerre" dans un certain nombre d'années...

C'est alors pour la société l'arrêt forcé, analogue à l'isolement dans une maison de santé pour l'homme d'affaires surmené. Une période de calme est nécessaire, un régime alimentaire sévère, ainsi qu'un repos cérébral complet. A ce moment, la lutte devient inutile ou destructrice. Tout doit être réduit au minimum pour que les organes reprennent leur fonctionnement normal, pour que le système nerveux se tonifie, pour que l'être tout entier recupère la force qui lui est nécessaire.

A côté de l'hygiène physique, il faut un réconfort moral que l'on doit trouver ailleurs que dans les boîtes de nuit, les salles de danse et les tavernes. Il faut donc bannir l'extravagance, les complications, les suggestions négatives. Trop souvent le sujet ou la société malade se nourrit d'aliments mornaux toxiques, des poisons à tout crin.

Une vie plus saine, plus calme, moins trépidante, plus conforme à la nature. Une vie où les exercices de culture physique devraient être obligatoires, à la petite école, au collège, à l'université, au travail même, faciliterait le fonctionnement de tous les organes, diminuerait l'impétuosité des passions (plaisirs charnels et soif du jeu de hasard) et mettrait l'individu dans de meilleures conditions pour obtenir judicieusement les lois qui le dominent, qu'il subit, et contre lesquelles aucun effort humain ne peut prévaloir.

Le temps était fort noir, le ciel très sombre, mais l'air était doux comme lorsqu'il va pleuvoir.

Certain de n'être pas observé, car les rues étaient absolument désertes, Silvère se dirigea à grands pas vers la demeure du menuisier.

Le calme était profond là comme dans le reste du bourg.

Silvère regarda le jardin. Il n'y avait personne, Huberte n'était pas descendue.

Viendrait-elle ?

A tout hasard il franchit la clôture et alla se blottir dans l'ombre d'un bosquet.

Toutes les fenêtres de la maison étaient obscures.

Huberte était peut-être couchée et endormie. Pourtant, si elle l'aimait comme il le croyait, elle devait être anxieuse aussi de le voir avant qu'il partît.

Il était impossible qu'elle ne cherchât pas à profiter de l'occasion offerte.

Mais peut-être avait-elle peur de lui et n'oserait-elle pas venir.

Silvère commençait à être inquiet quand il lui sembla entendre remuer le feuillage tout près de lui.

Il se retourna vivement et aperçut une ombre venant lentement dans l'allée.

La nuit était si noire qu'il ne pouvait pas distinguer quelle était cette ombre, mais il sentit un frisson traverser tout son corps et son cœur se mit à battre avec une violence extrême.

Il sortit avec précaution de sa cachette et fit quelques pas vers l'ombre. Il vit alors l'ombre esquiver un mouvement et une voix demanda :

— C'est vous, Silvère ?

C'était elle !

Il n'eut qu'un élan.

— Huberte !

Et il tomba aux pieds de la jeune fille.

Celle-ci le releva tendrement.

— Ah ! mon ami, fit-elle avec une tristesse infinie dans la voix, nous sommes bien malheureux !

Il tressauta.

— Malheureux !

— J'avais bien hâte de vous voir pour vous dire tout ce qui se passe.

— Et que se passe-t-il donc ?

— On veut me marier, mon ami, avec un homme qui m'est odieux, que je déteste, mais qui est riche !

— Monsieur Rivard ?

— Vous savez ?

— J'en ai entendu parler.

— Mais c'est faux, je ne veux pas. C'est mon père qui veut me contraindre.

Mais je n'aime pas cet homme ; c'est vous seul que j'aime ; toi seul, mon ami !

— Ah ! Huberte !

— Et toi aussi, tu m'aimes, n'est-ce pas ? Et tu m'aimes toujours !

— C'est pour te le dire que j'ai voulu te voir.

— Et tu vas partir ?

— Mon père, ma mère veulent que je parte, et je ne peux pas leur désobéir.

— Alors je serai seule. Comment aurai-je la force de lutter ?

— Tu penseras que je t'aime, que je reviendrai et que nous serons heureux.

Huberte poussa un soupir profond.

— Hélas ! fit-elle.

— Tu as peur ?

Il y avait un banc près de là. Ils allèrent s'y asseoir.

Silvère avait prit la main de son amie, une main fine et douce comme du satin.

Il la pétrissait entre les siennes qui frémissaient.

Et il murmura :

— Que je t'aime !

— Tu m'aimes bien ?

— Oh ! oui, de toute mon âme. Et si nous devions être séparés à jamais, vois-tu, j'aimerais mieux mourir !

Elle se serra contre son cœur.

— Qu'ils viennent donc, cria-t-il tout enivré de bonheur, ceux qui veulent nous séparer !

Elle lui saisit le cou et, le regardant avec des yeux dans lesquels des larmes brillaient, des larmes de volupté et de bonheur :

— Tu ne m'oublieras jamais ?

— Jamais !

— Quoi qu'il arrive maintenant, je serai à toi toujours !

— Que je t'aime, ô mon aimée ! s'écria-t-il tout enfiévré.

La nuit passa si rapidement qu'ils s'en étaient à peine aperçus et qu'ils furent tout surpris quand ils virent que l'horizon blanchissait.

Le jour allait se lever.

Déjà, dans les maisons voisines, des coqs chantaient, saluant la venue de la lumière.

Et Silvère dit :

— Il faut que je parte !

— Déjà ?

— Le jour va venir.

— C'est vrai. Que la nuit a été courte !

— Elles seront courtes toujours, celles où nous serons ensemble, ô mon aimée !

— Y en aura-t-il d'autres ?

— Toutes celles que nous aurons à vivre quand nous serons libres et que nous aurons pu nous unir.

— Tu vas partir, dit-elle tout attristée.

— Je reviendrai bientôt. Je reviendrai plus aimant.

— Et nous ne nous quitterons plus ?

— Non.

— Si tu allais m'oublier avec d'autres femmes ! Tu en verras de si jolies là-bas !

— Aucune ne sera belle comme toi et n'aura pour moi le charme de tes yeux et de tout toi enfin !

Que tu es belle et que je t'aime !

Elle était heureuse.

Elle lui tenait la main et ils marchaient appuyés l'un sur l'autre sur les allées de gravier, dans le jour bondissant.

Ils durent pourtant s'arracher à cette extase. Elle rentra en hâte chez elle.

Et il courut de son côté vers sa demeure.

Mais cette nuit exquise, cette nuit divine ne devait jamais être oubliée de lui et d'elle.

Et c'est à cette nuit qu'elle pensait à cette heure, auprès de l'homme la menant à l'endroit où celui qui lui avait donné ces joies l'avait trahie, disait-on.

Elle se rappelait tous les détails que nous venons de dire et qu'elle tenait de lui, tous les frissons, toutes les ardeurs de cet amour né dans leurs cœurs.

Et elle pensait aux douleurs ayant suivi si rapidement ensuite ces heures de félicité.

Comme il avait dit, Silvère était parti le lendemain et on s'était plu de tous côtés à dire à Huberte, d'après les affirmations des parents, qu'il ne reviendrait pas ; qu'on l'avait fait quitter le pays pour le marier.

Elle n'y croyait pas, mais elle ne recevait rien de lui et elle ne pouvait pas lui écrire, ne sachant pas où il était.

La pensée n'avait pu lui venir qu'on avait intercepté les lettres envoyées par lui.

Et chez elle on lui faisait maintenant une guerre acharnée.

[A suivre prochain numéro]

NOTRE FEUILLETON — No 1

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

LES TROIS MAGAZINES

\$5.
5 x 12 = 76

Erreur! direz-vous. Que non, car selon notre manière de calculer, la somme de cinq dollars, en douze mois, représente bien soixante-seize numéros de magazine à votre crédit. Mieux encore, si l'on poussait plus loin ce petit jeu d'arithmétique, l'on pourrait ajouter que la somme de cinq dollars pour

Un abonnement aux
Trois Magazines :

LE SAMEDI
LA REVUE
POPULAIRE
LE FILM

représente soixante-seize romans complets, douze récits policiers ou nouvelles sentimentales, plusieurs centaines d'articles de tous genres, de nombreuses chroniques instructives et variées, sans faire mention de plusieurs romans-feuilletons. Le tout présenté de façon fort attrayante dans une tenue typographique qui ne le cède en rien aux meilleures publications du genre en Amérique. Grâce à cet abonnement de cinq dollars, on se tient au courant du monde cinématographique, radiophonique, littéraire, pédagogique etc. La mode, la cuisine, les conseils pratiques, les anecdotes scientifiques, l'humour, bref: tout un monde vous devient accessible en vous abonnant au SAMEDI, à LA REVUE POPULAIRE et au FILM.

COUPON D'ABONNEMENT AUX
TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. — IMPORTANT: Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____
Adresse _____
Localité _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée,
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM.

SALADE AUX FRUITS ET AUX ŒUFS

1 c. à tb. de gélatine $\frac{1}{4}$ de tasse d'eau froide
 $\frac{3}{4}$ de tasse d'eau bouillante
2 c. à tb. de sucre $\frac{1}{2}$ c. à thé de sel
 $\frac{1}{4}$ de tasse de jus d'orange $\frac{1}{4}$ de tasse de vinaigre de cidre
 $\frac{1}{4}$ de tasse de jus de citron

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes. Ajouter l'eau bouillante puis tous les autres ingrédients. Verser $\frac{1}{4}$ de pouce de cette gelée au fond d'un moule et laisser prendre. Placer 4 demi-pêches, la partie bombée sur la gelée, remplir le moule de chou haché, de céleri, de pommes. Verser le reste de la gelée et laisser prendre bien ferme. Démouler sur un lit de laitue croquante et entourer d'œufs durs tranchés. Servir avec mayonnaise.

GATEAU AUX POMMES

$\frac{1}{3}$ de tasse de graisse 2 tasses de farine
1 tasse de sucre 1 c. à thé de soda à pâte
 $\frac{1}{2}$ c. à thé de sel 1 tasse de purée de pommes
1 c. à thé de gingembre 1 tasse de raisins
1 c. à thé de cannelle $\frac{1}{2}$ c. à thé de clou

Défaire la graisse en crème avec le sucre. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le soda, le sel et les épices. Ajouter au premier mélange alternant avec la purée de pommes. Incorporer les raisins. Verser la pâte dans un moule à pain beurré et fariné et cuire à four modéré 350° F. 1 heure.

POUDING AUX PECHEs

$\frac{1}{4}$ de tasse de graisse $\frac{1}{2}$ tasse de sucre
2 tasses de farine 1 œuf
1 tasse de lait 3 c. à thé de poudre à pâte

Préparer comme une pâte à gâteau ordinaire. Peler 6 pêches, les couper en tranches minces et mettre au fond d'un plat à pouding beurré. Saupoudrer d'une demi-tasse de sucre. Verser sur les fruits la pâte à gâteau ci-haut mentionnée et faire cuire à 350° F. 1 heure.

ROTI DE PORC BRAISE

1 épaule de porc de 4 à 5 livres 2 gousses d'ail
1 feuille de laurier 1 carotte
sel et poivre

Essuyer et parer une épaule de porc, enlever la couenne. Mettre au fond d'une casserole épaisse ou d'un petit chaudron en fer ainsi que la carotte taillée en filets et faire prendre couleur. Piquer les 2 gousses d'ail, séparer en morceaux dans la partie grasse. Mettre la viande sur la couenne. Ajouter 1 tasse d'eau chaude, 1 c. à tb. de sel et $\frac{1}{2}$ c. à thé de poivre et la feuille de laurier. Couvrir et laisser cuire doucement 2½ heures à 3 heures. Quand la viande est bien tendre et se détache des os, dresser sur un plat chaud. Remettre la casserole sur le feu, faire brunir le fond de la cuisson à grand feu, mouiller d'une tasse d'eau chaude et laisser bouillir 10 minutes. Couler dans des petits bols et laisser prendre. Pour avoir une graisse de rôti bien blanche, la refroidir lentement.

BLANC-MANGER AUX ŒUFS

2 tasses de lait 3 c. à tb. d'amidon de maïs (cornstarch)
1 c. à thé de vanille 2 c. à tb. de sucre
2 blancs d'œufs

Mettre dans une casserole l'amidon de maïs et le sucre. Délayer avec le lait froid et faire cuire jusqu'à épaississement. Retirer du feu, aromatiser et incorporer délicatement 2 blancs d'œufs battus. Verser dans des coupes et servir avec crème aux jaunes d'œufs.

CREME AUX JAUNES D'ŒUFS

2 jaunes d'œufs 1 tasse de lait
 $\frac{1}{4}$ de tasse de sucre

Mettre le tout au bain-marie et cuire jusqu'à consistance de crème.

Mes chères lectrices,

En réponse à vos instances réitérées de publier un livre de recettes, j'ai le plaisir de vous annoncer que je viens de publier un recueil des recettes. Ce recueil, intitulé "Le Menu du jour", comprend 240 menus et recettes appropriées à la cuisine de famille. Je crois que ce livre rendra de grands services aux maîtresses de maison qui veulent préparer des repas variés, rationnels et économiques.

Ce livre est en vente à l'Ecole Ménagère Provinciale, 461 est, rue Sherbrooke, au prix de \$1.00 plus la taxe de 10 sous pour frais d'expédition, payables en bon de poste seulement à Madame Rose Lacroix, 461 est, rue Sherbrooke, Montréal.



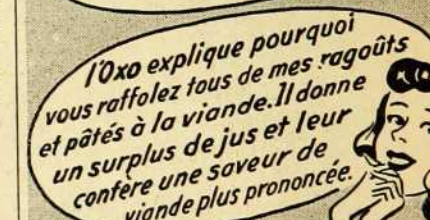
JEANNE,
que penserais-tu d'une
tasse d'Oxo? C'est le meilleur
breuvage d'avant-coucher
que je connaisse.



Bien sûr, je l'aime, moi
aussi, et ça ne prend
qu'une minute à
préparer.



Il a la vraie saveur
qui plaît à l'homme...
celle de boeuf. Tu te rends
compte que tu prends
quelque chose de bon.



Ça l'est, en effet, cher,
L'Oxo est du boeuf sous
forme concentrée.



T'en sers-tu pour
d'autres choses? Ça
devrait être bon pour les
enfants.



L'Oxo explique pourquoi
vous raffolez tous de mes ragôts
et pâtés à la viande. Il donne
un surplus de jus et leur
confère une saveur de
viande plus prononcée.

Ne parle pas tant.
J'attends toujours
ma tasse d'Oxo chaud.

en CUBES ou en BOUTEILLES

L'ANGOISSE

[Suite de la page 8]

Jacques Valor ne répondit pas. Darbel reprit :

— Vous devez bien vous souvenir de ce que vous avez fait... de l'endroit où vous avez dormi...

— Je me suis endormi dans un fauteuil, en lisant le journal, je vous le répète, docteur... Ensuite je ne sais plus rien, je ne vois plus rien.

— A partir de quand vos souvenirs reprennent-ils ?

— Eh ! bien, voilà... je me vois très bien dans ma salle de bains, faisant ma toilette... Je me suis même dit qu'il était heureux que je n'aie pas eu de rendez-vous avec un client ce matin parce que j'ai remarqué qu'il était extrêmement tard et j'ai été surpris d'avoir dormi aussi longtemps...

— Habituellement vous vous levez toujours à la même heure ?

— Je me suis toujours levé avant huit heures et cela ne m'est jamais arrivé en semaine de me lever à une heure aussi tardive.

— Quelle heure était-il quand vous vous êtes fait cette observation ?

— Onze heures.

— Il est donc de toute évidence que vous n'avez pas passé la nuit chez vous, puisque votre femme et succombant ne vous a pas trouvé ce matin.

— Il faut bien que je l'admette, mais je n'en ai aucun souvenir... Je me vois lisant un journal et succombant au sommeil... puis, ce matin, faisant ma toilette.

— Alors, entre onze heures du soir et onze heures du matin, vous ne savez pas ce que vous avez pu faire ?

— C'est-à-dire que je ne me le demanderais même pas et que je n'aurais pas songé à me poser cette question si

ma femme de ménage ne m'avait pas dit qu'elle avait été surprise de ne pas me trouver chez moi ce matin. Enfin, c'est affreux de penser que pendant douze heures j'ai été complètement inconscient. C'est affreux, docteur !

Si Jacques Valor paraissait de plus en plus angoissé, le docteur Darbel, pour sa part, était de plus en plus perplexé. Il avait à présent l'impression que Jacques Valor était le criminel que l'on recherchait. Mais pouvait-il le lui dire ?

Se représente-t-on l'atroce hésitation que l'on peut éprouver à dire à un homme, dont la mentalité est celle d'un esprit raffiné et cultivé, qu'il est l'auteur d'un crime crapuleux ?

Darbel ne savait que faire... Il avait la sensation de n'avoir jamais subi pareil embarras et il regardait Jacques Valor avec une extraordinaire compassion... Celui-ci reprit :

— Je vous en prie, docteur, parlez, dites-moi ce que vous pensez... Tout me semble préférable à cette incertitude abominable...

En prononçant ces mots, Jacques Valor aperçut le journal qui relatait le crime dont Darbel ne pouvait s'empêcher de le soupçonner. Il lut le récit du meurtre avec une nervosité étrange... puis, d'un air d'accablement total, il laissa tomber le journal en murmurant :

— C'est abominable, abominable ! C'est évidemment moi qui ai commis ce crime !

Et le malheureux se laissa tomber sur un fauteuil, accablé, désespéré... Il ne pouvait se défendre de regarder ses mains qui, sans doute, avaient agi seules, sans être commandées par son esprit.

Darbel était tellement impressionné par le drame qu'il voyait se dérouler devant lui qu'il lui était impossible d'adresser à cet homme, dont le martyre était profond, aucune parole de réconfort.

Tout à coup, Jacques Valor releva la tête et dit à Darbel :

— Téléphonnez au commissariat, docteur. Dites-leur que le criminel est chez vous.

Darbel contemplait d'un air tragique le misérable qui lui parlait ainsi et dont il n'avait pas le courage de précipiter la perte. Il tenta de dire :

— Mais vous n'êtes pas certain de ce que vous dites...

— Docteur, vous en êtes plus convaincu que moi-même, avouez-le...

— Mais non, non, ne me faites pas dire ça...

— Regardez, docteur...

Et Jacques Valor montrait une tache de sang qu'il venait de découvrir sur son vêtement, ainsi qu'une légère blessure qu'il s'était faite au poignet gauche.

— Vous n'avez plus de doute, maintenant, docteur, vous voyez bien... Téléphonnez au commissariat ! Un homme comme moi est un danger public.

Vous n'avez pas le droit de le laisser en liberté...

Darbel se disposait à prendre l'appareil, quand, précisément, la sonnerie du téléphone retentit. Il prit le récepteur et écouta... Une voix de femme était au bout du fil et disait :

— Docteur, à tout hasard, je vous téléphone... Excusez-moi de vous déranger... mais je sais que vous connaissez Jacques Valor et, comme je ne sais où m'adresser, en désespoir de cause, je viens vous demander de m'aider... Jacques Valor est venu chez nous, hier au soir, à Saint-Cloud... Il est arrivé vers minuit en me racontant je ne sais quelle histoire à dormir debout, qu'il s'était perdu sur la route... je ne sais plus, d'ailleurs... je comprenais à peine ce qu'il me disait. Je lui ai donné l'hospitalité naturellement et ce matin, à la première heure, en entrant dans sa chambre, nous ne trouvâmes plus personne... je téléphonai chez lui... On ne me répondit pas. Comme je sais qu'il est votre client, docteur, je viens vous mettre au courant, à tout hasard de ce qui s'est passé. Il semblait tellement étrange que je crains qu'il lui soit arrivé quelque chose.

— Vous avez passé la soirée à Saint-Cloud, chez vos amis ? dit le docteur...

Ces mots furent une illumination pour le malheureux Jacques Valor qui s'était cru un criminel et qui, à l'aide de ce point de repère, put aussitôt reconstituer toute sa soirée. Son émotion avait été si terrible qu'il fut à jamais guéri de ces absences de mémoire, de cette sorte de dédoublement de la personnalité dont quelques êtres sont les innocentes et inconscientes victimes.

CLAUDE VALMONT.



Contribution de la
BRASSERIE "BLACK HORSE" DAWES

La Reine des Sioux



TRENTE-SIXIEME EPISODE



1—Elevant sa main au-dessus de sa tête en signe de paix, Colombe Blanche marcha lentement vers les guerriers Sioux qui approchaient. Derrière la jeune fille, dans l'ombre de la ferme, Thomas, Jean Landry et le contremaître de la ferme attendaient, armés d'une carabine.



2—"Ecoutez-moi! Je suis votre chef," s'exclama Colombe Blanche, en s'approchant des Peaux Rouges. Pendant qu'elle parlait, Kana, le docteur-sorcier, s'avança et il allait parler lorsque Renard Noir rampa vers lui et, en quelques mots, lui suggéra ce qu'il devait dire.



3—"Retournez d'où vous venez!" murmura Kana à Colombe Blanche. "Vous êtes un visage Pâle, pas une Sioux!" Le cœur lourd, la petite Reine marcha lentement vers la ferme; elle ne se doutait pas que Renard Noir marchait derrière elle avec une flèche toute prête dans son arc.



4—Mais Thomas fut assez heureux pour voir le danger couru par sa jeune amie; sa lunette d'approche lui fit apercevoir le traître. Un cri s'échappa de ses lèvres. "Regardez, Jean!" cria-t-il. "Renard Noir se prépare à lancer une flèche à Colombe Blanche! Vite, abattez-le!" Sans autre invitation, Jean Landry épaula sa carabine.



5—Juste au moment où le Peau Rouge allait tirer son arc, un coup de feu se fit entendre. La balle frappa juste et, avec un cri sourd, Renard Noir s'écrouta sur le sol. Grâce à la prompt intervention de Jean Landry, sa trahison s'arrêtait là et la jeune fille était sauvée.



6—Colombe Blanche arriva à la ferme sans trop savoir comment. Une pluie de flèches l'entouraient, mais enfin elle atteignit la véranda. "A la bonne heure, vous êtes sauvée, Colombe Blanche!" dit Thomas, en lui prenant le bras et la faisant entrer dans la maison.



7—Tous les hommes entrèrent dans la maison à la suite de la jeune fille. Ils s'empressèrent de fermer solidement portes et fenêtres. A l'extérieur, les cris des sauvages redoublaient, pendant qu'ils montaient à l'assaut de la ferme et que les flèches pleuvaient de toutes parts.



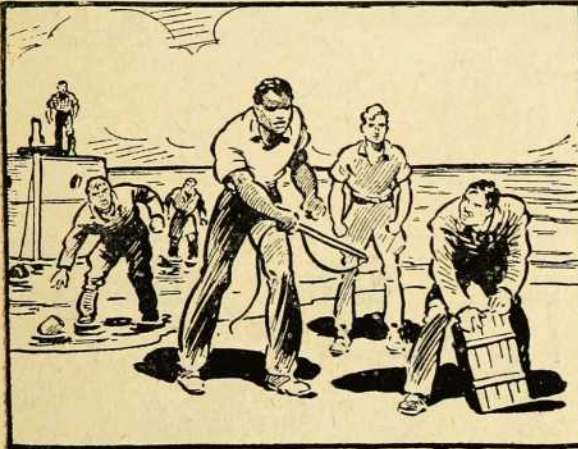
8—Colombe Blanche aidait les hommes de la ferme en chargeant les fusils. Mais finalement la réserve de cartouches s'épuisa. La jeune fille laissa échapper un soupir d'angoisse qui amena Thomas près d'elle. "La dernière!" murmura-t-il en regardant la boîte à moitié vide. "Nous sommes perdus!"



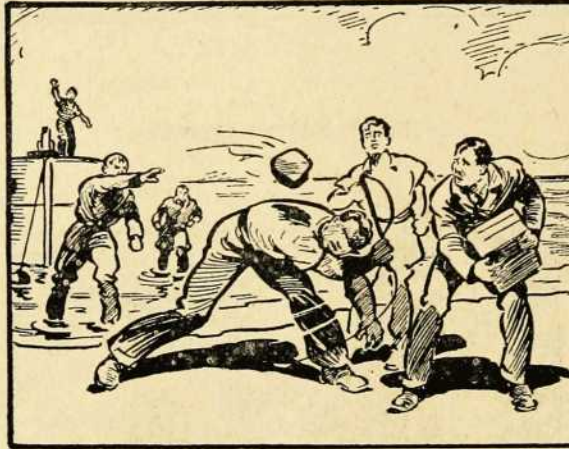
9—Mais la petite reine secoua la tête et amena son ami à la cuisine. "Ce n'est pas la fin, Thomas," dit-elle, en montrant du doigt la fenêtre. "Il y a encore une chance. Je vais passer par là et j'irai chercher du secours, Thomas! C'est le seul moyen." Par la fenêtre, on voyait la lune éclairant la vallée.
[Suite au prochain numéro]

la CHASSE au TRÉSOR

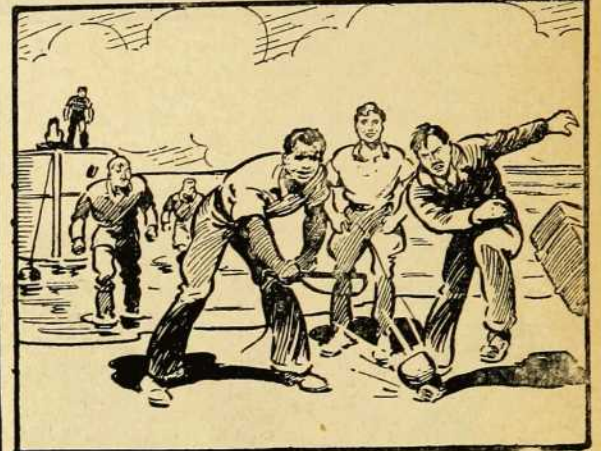
TRENTE-ET-UNIEME EPISODE



1—Les Legris et Corno furent forcés de transporter jusqu'au Hareng Rouge la réserve de provisions. "Ceci est un travail pour lequel j'étais fait," dit Noiroit en faisant claquer le fouet. André et Paul riaient et laissaient leur grand ami s'amuser à son goût. Soudain, Corno ramassa une pierre.



2—Il la lança de toutes ses forces, visant la tête de Noiroit. Paul vit le danger et avertit Noiroit de toute la force de ses poumons. Instinctivement, le jeune noir baissa la tête, et ce geste le sauva, car si la pierre l'eût frappé, c'en était fait de lui; heureusement cette pierre lui passa par-dessus la tête.



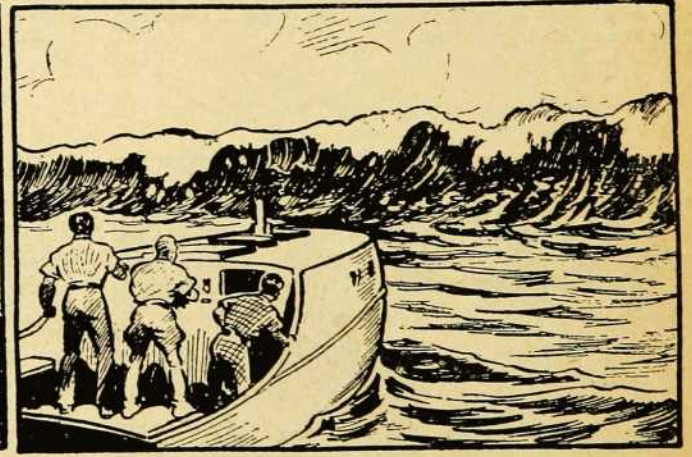
3—Malheureusement pour lui, elle tomba sur le pied droit de Simon Legris, le forçant à crier épouvanté de douleur. Noiroit ne put s'empêcher de rire. "Ho! Ho!" dit-il. "Ceci est un très mauvais lancer, Corno! Reprenez-vous, vieille fripouille!" Corno rageait.



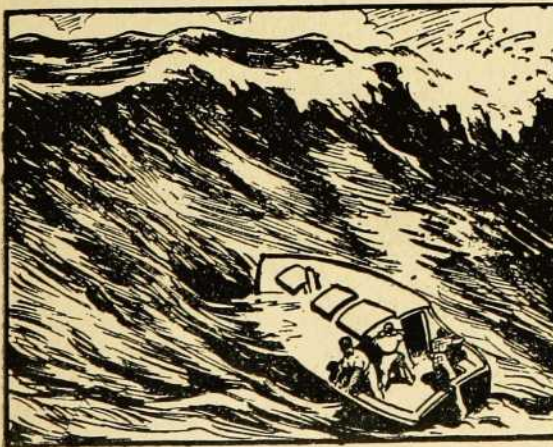
4—Il jura et fit entendre des mots allemands, mais comme Noiroit ne comprenait pas cette langue il l'ignora. Ce fut Simon Legris qui entra en scène. Furieux, il s'élança sur le trafiquant et, en quelques secondes, une bataille féroce s'engageait entre les deux hommes.



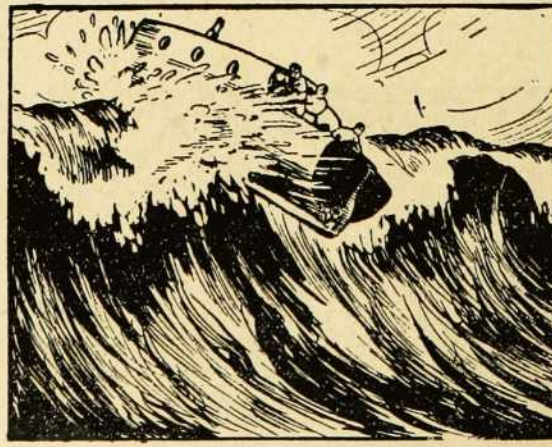
5—Profitant de cette diversion, André dit à ses compagnons: "Venez, les gars! S'ils veulent s'amuser, laissons-les ensemble. Toutes les provisions sont à bord maintenant, filons." "C'est une excellente idée de laisser ces canailles ici," fit remarquer Paul. Le Hareng Rouge fut donc poussé au large.



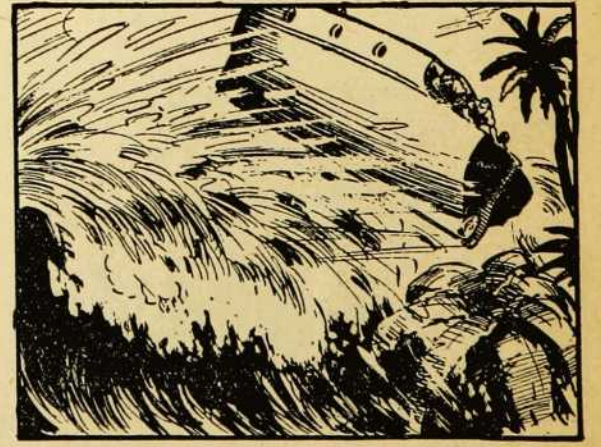
6—Paul mit l'engin en mouvement et le bateau traversa la lagune, s'éloignant de l'île. Soudain, à une faible distance, ils entendirent un roulement formidable et, avec horreur, ils aperçurent une énorme muraille d'eau, qui s'avancait sur eux à une vitesse extrême.



7—Les trois amis, André, Paul et Noiroit s'étaient réjouis trop vite d'avoir pu s'échapper de cette île, sous le joug du diabolique trafiquant allemand et d'avoir, une fois de plus, déjoué les plans des frères Legris. Des vagues, toutes écumées de blanc, leur barraient le chemin.



8—Leur hauteur dépassait tout ce que nos amis avaient vu dans le passé. Il était impossible d'échapper à cette haute muraille d'eau verte. Les jeunes gens, horrifiés, se voyaient perdus. Dans un bruit de tonnerre assourdissant, la vague frappa le Hareng Rouge.



9—Mais, au lieu de le réduire en pièces, elle le souleva et le lança sur l'île. S'agrippant au rebord du bateau, André, Paul et Noiroit, aveuglés par l'eau, rendus sourds par le roulement continu, réalisaient à peine ce qui leur arrivait. Ils retenaient leur respiration et attendaient la fin qu'ils croyaient tout près. [Suite au prochain numéro]

LANGUE FRANÇAISE

L'ETYMOLOGIE APPLIQUEE

L'application mécanique de l'étymologie provoque le déclic automatique de la compréhension des mots.

Par ALBERT LEMIEUX

Débutons par le mot "étymologie" lui-même. Vous savez que le dérivé grec *logos*, logie, veut dire : discours ou savoir ; le grec *etimos*, étymo, signifie vrai. L'étymologie, c'est donc la science du mot par son origine. Nous avons vu dans nos chroniques précédentes que la formation des mots est le résultat de la fusion de plusieurs éléments : racine, préfixe, suffixe, et que la connaissance de cette transformation et de toute la généalogie : frères, sœurs, oncles, tantes, cousins, cousines des mots primitifs, vous confère une affinité remarquable à les reconnaître sur-le-champ comme de vrais parents et à leur donner une accolade fraternelle. Par différents moyens, nous voulons fixer ces racines dans votre esprit pour qu'elles y laissent une empreinte agissante qui déclenchera la compréhension de centaines de mots dont le sens vous échappait auparavant. Nous désirons aussi vous faire faire de petites excursions à votre dictionnaire, des randonnées agréables dont vous pouvez noter les faits saillants dans votre petit carnet noir.

INSTRUCTIONS : Par le jeu spontané de l'étymologie donnée, complétez les phrases suivantes en y intercalant le mot manquant.

1. Celui qui est ennemi du commerce des hommes et les fuit est un (*misos*, haine ; *anthrôpos*, homme).
2. Dans la primitive Eglise, on donnait le nom de (*néo*, nouveau ; *phytos*, né) aux païens nouvellement convertis.
3. La crainte obsédante de la mort, peur qui s'observe surtout chez certains neurasthéniques, s'appelle la (*nekros*, mort ; *phobos*, crainte).
4. Pour écrire correctement les mots d'une langue, il faut en apprendre l' (*ortho*, droit ; *graphê*, écriture).
5. Des étoiles qui apparaissent ensemble dans le ciel forment une (*cum*, con, avec ; *stella*, étoile).
6. La ligne portée à une égale distance autour d'un point est une (*circum*, autour ; *ferre*, porter).
7. Quand on traduit un homme en correctionnelle, on établit d'abord ses (*ante*, avant ; *cedere*, marcher), c'est-à-dire les actions de sa vie passée, pour savoir s'il mérite l'indulgence ou la réprobation du juge.
8. La (*khronos*, temps ; *logos*, discours) est la science des temps et des dates historiques.
9. *Nous portions des portions* : deux mots qui s'écrivent de la même manière, mais se prononcent différemment, c'est ce qui s'appelle un (*homos*, semblable ; *gramma*, lettre).
10. Une (*épi*, sur ; *démos*, peuple) est une maladie qui, dans une localité, atteint un grand nombre d'individus à la fois.
11. La (*dakyllos*, doigt ; *logos*, discours) est l'art de converser par le moyen des doigts comme le font les sourds-muets.
12. C'est par (*eu*, bien ; *phonê*, voix) que l'on dit : "mon épée pour ma épée, parce que c'est une succession plus harmonieuse des voyelles et des consonnes.
13. La (*bios*, vie ; *logos*, discours) est la science de la vie des corps organisés. Le grand Pasteur en est un des plus célèbres représentants.
14. Le (*tèle*, loin, *phonê*, voix) est un instrument qui permet de reproduire à distance la parole ou tout autre son. Le Canadien, Graham Bell, en fut l'inventeur.
15. La règle qui, chez certains peuples, défend aux membres d'une tribu d'épouser les membres d'une autre tribu se définit par le mot (*endon*, au dedans ; *gamos*, mariage).
16. L'ouverture qui forme l'entrée ou la sortie d'une cavité se nomme un (*oris*, bouche ; *facere*, faire).
17. Le profit, le gain, l'avantage que l'on retire d'une transaction d'achat ou de vente est un (*bene*, bien ; *facere*, faire).
18. Un médicament dont les propriétés sont de provoquer la transpiration se nomme un (*sudor*, sueur ; *facere*, faire).
19. Le moyen habile qui sert à déguiser la vérité, à la vernir, s'appelle un (*ars*, artis, art ; *facere*, faire).
20. *Je porte des bonbons à mes enfants qui sont dans la poche de mon habit* est une (*amphibolus*, ambigu ; *logos*, discours), c'est-à-dire, un sens équivoque qui résulte d'une phrase vicieuse.
21. Le (*psukhê*, âme ; *iatros*, médecin) est un spécialiste qui traite les maladies mentales : folie, aliénation, manie, phobie.
22. En langage populaire, on dit : "passe-moi le coton absorbant, mais c'est "coton (*hûdor*, hydro, eau ; *philos*, ami) qui est le terme juste.
23. La ville de Cornwall en Ontario fut l' (*épi*, sur et *centre*) de la dernière secousse séismique au Canada. C'est de cet endroit que se propagea le tremblement de terre.
24. Se fier à quelqu'un complètement, c'est l' (*in*, dans ; *vestire*, vêtir) de sa confiance.
25. Son départ fut (*in*, non ; *tempesta*, saison), c'est-à-dire qu'il ne fut pas fait dans un moment opportun.

Pourcentage maximum : 100%. Le vôtre :%, 4 points par réponse.

REPONSES

1. misanthrope ; 2. néophyte ; 3. nérophobie ; 4. orthographe ; 5. constellation ; 6. circonférence ; 7. antécédents ; 8. chronologie ; 9. homogramme ; 10. épigramme ; 11. dactylographe ; 12. euphonie ; 13. biologie ; 14. téléphone ; 15. endogame ; 16. ortie ; 17. bénéfice ; 18. sudorifique ; 19. artifice ; 20. amphibiologie ; 21. psychiâtre ; 22. hydrophile ; 23. épicerie ; 24. investir ; 25. intempêtif.

RIONS, c'est l'heure...

— Vos cheveux tombent, monsieur. Avez-vous essayé notre préparation spéciale ?

— Pas encore ; je ne peux donc, raisonnablement, pas la blâmer de ce qui m'arrive.

— Croyez-vous que les cheveux longs donnent à un homme l'air d'être un intellectuel ?

— Pas quand sa femme les trouve sur son paletot et qu'elle les lui montre ; ça lui donne alors plutôt l'air d'un imbécile.

— Pourquoi donc, quand vous allez vous faire raser, parlez-vous toujours de la pluie et du beau temps avec votre barbier ?

— C'est par prudence ; je ne vais certainement pas parler de politique avec un homme qui a le rasoir à la main.

— Peux-tu te raser aussi bien que ton barbier peut le faire ?

— Je le crois, mais ce qui m'embête c'est que je ne peux pas tenir conversation avec mon miroir.

— Aimeriez-vous à avoir quelque chose sur le visage après que je vous aurai rasé ?

— Oui ; j'aimerais beaucoup que vous y laissiez au moins mon nez.

Un voyageur se fait raser chez le barbier d'un petit village et ce barbier qui ne connaît pas très bien son affaire lui inflige une large coupure. Pour fermer la plaie, il colle dessus un morceau de papier gommé puis il continue sa besogne.

Une fois rasé, le voyageur paye le barbier et lui donne de plus un bon pourboire. Le barbier ne s'attendait certainement pas à cela et reste étonné.

— C'est, lui explique le voyageur, parce que j'ai bien rarement l'occasion d'être rasé par un homme comme vous qui fait trois métiers à la fois.

— Trois métiers... comment cela ? demande le barbier.

— Eh bien oui : barbier, boucher et tapissier.

— Pourquoi te grattes-tu la tête comme ça ?

— Parce que j'ai des insectes arithmétiques.

— Hein... qu'est-ce que c'est que ça ?

— Des poux, si tu préfères.

— Ah ! mais pourquoi les appelles-tu des insectes arithmétiques ?

— Parce qu'ils additionnent mes ennuis, soustraient mon plaisir, divisent mon attention et se multiplient sans cesse.

Un vieux capitaine qui passait ses hommes en revue leur faisait, à chacun, toutes sortes d'observations, après quoi il ne manquait pas de dire : Moi aussi ! Le colonel qui assistait à cette revue était fort intrigué par ce "moi aussi" continu et il en demanda l'explication au vieux capitaine quand la revue fut terminée.

— C'est bien simple, répondit celui-ci ; j'ai été autrefois simple soldat et je sais ce que je disais en moi-même à l'adresse de mon capitaine quand il me faisait des observations.

On parle d'un individu qui a le plus haïssable caractère qu'on puisse imaginer et Dindonneau demande s'il est marié.

— Non, lui répond celui qui parle de l'individu en question.

— Ah ! fait Dindonneau avec un soupir de soulagement, tant mieux pour sa femme.

Un philanthrope qui visite une prison est frappé par l'air mélancolique d'un homme qu'il aperçoit. Voilà, se dit-il, un pauvre prisonnier qui finira certainement par mourir d'ennui un jour ou l'autre.

— Pour combien de temps encore êtes-vous ici ? lui demande-t-il.

— Je ne sais pas, répond le bonhomme, tout dépend du parti politique qui prendra le pouvoir, je suis le gardien de la prison.

Dans une petite ville, un bonhomme décide que son magasin n'est pas assez moderne et qu'il serait avantageux pour lui d'en construire un plus beau ; malheureusement il trouve que les matériaux de construction sont trop chers.

— Tu peux faire une bonne chose, lui conseille un ami, ton vieux magasin a été construit avec des bons matériaux, emploie les pour construire ton nouveau magasin.

— Ça c'est une bonne idée, dit le marchand, seulement il y a une difficulté, je n'aurai plus de magasin pendant tout le temps de la construction.

— Eh bien, lui répond son ami, arrange-toi pour ne démolir ton vieux magasin qu'après avoir construit le nouveau.

Un visiteur qui parcourt un asile d'aliénés arrive devant une cellule où il y a un homme qui n'est vêtu que d'un chapeau.

— Voyons, mon ami, lui dit-il, vous n'êtes pas dans une tenue convenable, il pourrait venir quelqu'un ici.

— Oh, il ne vient jamais personne, répond le fou.

— Dans ces conditions-là, pourquoi portez-vous un chapeau ?

— Parce qu'il pourrait venir quelqu'un et que si je n'avais pas de chapeau je ne pourrais pas le saluer.

Un voyageur arrive dans un hôtel.

— Je n'ai plus qu'une chambre à deux lits, dit l'hôtelier et l'un des lits est occupé par un nègre.

— S'il ne ronfle pas trop fort, ça m'est égal, dit le voyageur.

— Il dort comme une souche et sans faire davantage de bruit, dit l'hôtelier.

— C'est bien, je vais me coucher, moi aussi, car je suis fatigué ; n'oubliez pas de me réveiller à cinq heures demain matin car j'ai le sommeil dur.

Pendant la nuit, un des commis de l'hôtel qui est pas mal farceur s'amuse à barbouiller de blanc la tête du nègre et de noir celle du voyageur. Le matin, à cinq heures l'hôtelier réveille le voyageur et celui-ci se dispose à se raser.

— Eh ! fait-il en voyant sa tête dans le miroir, quel idiot d'hôtelier ! il a réveillé le nègre à ma place.

Et le bonhomme se recouche.



NOTES Encyclopédiques



Les bateliers du Tigre et de l'Euphrate transportent leurs marchandises dans de curieuses barques appelées "toufas" et dont la forme n'a pas changé depuis le temps d'Abraham; ce sont des corbeilles rondes, tressées de branches de saule ou de feuilles de palmier, dont le diamètre varie entre six et douze pieds; une épaisseur de bitume appliquée à l'intérieur comme à l'extérieur les rend absolument étanches. Ils ont soin de fixer au rebord de leur bateau un petit écusson encadrant un fragment de céramique bleue, couleur qui les protège — selon leur croyance — de la malignité des méchants génies.

Les lance-flamme de la guerre actuelle ne sont pas une invention moderne, ou du moins l'idée n'en est pas neuve. Il paraît que les habitants de Samosate, ville située sur l'Euphrate en Syrie, repoussèrent autrefois les assauts des troupes de Lucullus en projetant un étrange liquide enflammé qui brûlait les soldats dans leurs armures. C'est Plinie l'Ancien qui rapporte ce fait en avouant qu'il ne lui trouve pas d'explication raisonnable.

Le récit d'un poète Persan, le célèbre Ferdousi, et qui date du début du onzième siècle, est assurément une œuvre d'imagination mais on ne peut s'empêcher de lui reconnaître un certain caractère prophétique en ce qui concerne les choses de la guerre. Il conte que le roi de Perse menacé d'une invasion fit appeler tous les maîtres-forgerons de son royaume, au nombre de douze cents, et leur ordonna de construire un cheval d'acier avec son cavalier. Ces automates furent ensuite remplis de naphte noir auquel, en présence des troupes assemblées, on mit le feu et grande fut la surprise des spectateurs à la vue de ces machines qui galopaient, entourées de tourbillons de flammes. Le monarque, ravi du succès, fit construire aussitôt un millier de chevaux et de cavaliers qui lui furent livrés en l'espace d'un mois et le poète nous donne cette précision qu'ils étaient montés sur roues. Quand l'armée indienne décida d'envahir la Perse, l'apparition de la cavalerie de feu la mit en fuite et les Perses l'anéantirent facilement. Voilà qui semble bien prophétiser les chars d'assaut de notre époque.

Bien des siècles avant notre ère, les peuplades de la région de Bakou utilisaient les gaz naturels existant en abondance dans leur pays pour cuire les aliments; cette coutume s'est continuée jusqu'à nos jours aux environs de Kirkouk en Irak.

Il y a plus de deux mille ans les Gaulois utilisaient une véritable source de pétrole à la fabrication d'onguents et de pommades; cette source se trouvait à Gabian dans l'actuel département de l'Hérault en France. Il y a aujourd'hui, à cet endroit, un gisement de pétrole qui est exploité malgré son faible rendement de quelques milliers de tonnes d'huile par an.

En 1829, un événement démontra que les Américains, ces futurs rois du pétrole, se souciaient fort peu de conquérir ce titre. A cette date, la production annuelle des Etats-Unis n'avait jamais dépassé seize barils. Un fermier, Lemuel-Stockton, demeurant à Burkesville, Kentucky, décida de creuser un puits pour rechercher une nappe d'eau salée. Soudain, au cours de l'opération, un torrent d'huile pure jaillit du trou qui, durant quelques jours, en vint des milliers de tonnes. Quelques secondes après le commencement de l'éruption, le voisinage d'un feu de forge enflamma le pétrole et une nappe de feu envahit la rivière de Cumberland qui se couvrit de flammes sur une longueur de plus de quarante milles. Un journal de l'époque nous donne d'amusants détails sur l'événement. En lâchant un sacre sonore, le fermier avait dit, au début du creusage: "Je frapperai l'eau salée ou je frapperai l'enfer!" Quand il vit les flammes jaillir du puits de pétrole, il fut tout épouvanté et dit: "C'est bien l'enfer que j'ai frappé, je suis puni de mon blasphème!"

Toute la chaleur dégagée par l'ardente fournaise qu'est notre soleil représente cinq cent millions de fois celle qu'en reçoit la terre. Cette chaleur suffirait

pour fondre, en un quart d'heure seulement, un bloc de glace aussi gros que la terre tout entière.

La chaleur que le soleil déverse continuellement dans l'espace est l'équivalent de celle que produirait la combustion, chaque minute, de sept cent millions de milliards de tonnes de charbon.

Quand l'homme sera assez intelligent pour capter la chaleur solaire de façon pratique pour la transformer en énergie, il pourra très facilement se passer des mines de charbon et des pouvoirs d'eau. La chaleur solaire ainsi captée pourrait lui fournir une puissance totale de trois cent mille milliards de chevaux-vapeur.



Cet étrange tableau est, paraît-il, une œuvre d'art; il a été peint par un "artiste" d'une école indéfinie et probablement indéfinissable, qui n'est ni le futurisme ni le surréalisme mais peut-être tout simplement l'idiotisme. Le plus lamentable de la chose, c'est qu'il se trouve des gens pour admirer de telles incongruités et classer leurs auteurs parmi les hommes de talent sinon de génie. Ce n'est pas très en faveur de notre modernisme.

La lune bleue est généralement considérée comme un phénomène d'une rareté extraordinaire. Le soleil bleu se montre quelquefois, car il a été observé à deux reprises au coucher du soleil dans la soirée du 28 juillet 1896, par le capitaine Salvesson, commandant l'avisor-croviète Ellida, de la marine royale norvégienne: le navire se trouvait au large du cap Stat, sur la côte occidentale de la Norvège. D'après the Journal of the British astronomical Association, ce phénomène a été observé deux fois de suite à quelques secondes d'intervalle, quand le navire était soulevé sur les vagues, alors que le soleil, très clair, disparaissait au couchant.

Il y a quelques années à la suite des recherches faites par deux plongeurs qui ont exploré les fonds du lac Léman, près du village suisse de Saint-Prex, pour y trouver la valise d'un américain dont la barque avait chaviré, non seulement on trouva la valise mais encore un superbe vase antique de forme étrusque. Les deux plongeurs dirent qu'ils avaient marché sur un terrain inégal et qu'ils avaient failli plusieurs fois faire des chutes dans les anfractuosités établies

à des distances régulières; enfin leur opinion était qu'ils avaient trouvé, sous les eaux, de véritables maisons construites par la main de l'homme. Les autorités municipales de Mordes et de Saint-Prex se rendirent en canot à l'endroit indiqué et, comme cela se pratique en pareil cas, firent répandre de l'huile sur les eaux. Les liquides oléagineux ont, en effet, la propriété de rendre d'une transparence remarquable l'eau sur laquelle on les répand. On reconnut alors que le fond du lac est occupé par une ville assez bien conservée, dont la construction remonte à plusieurs siècles avant l'ère chrétienne; il en resterait environ deux cents maisons et une grande tour carrée.

La question du berceau de l'humanité a déjà été débattue souvent et des archéologues ont prétendu qu'il serait à Java; voici maintenant une autre opinion qui est, pour le moins, inattendue: le berceau de l'humanité serait en Angleterre. Ceci ressortirait des déclarations du directeur du Musée américain d'histoire naturelle, le docteur Fairfield. Ce savant, après avoir étudié la mâchoire des différents crânes préhistoriques découverts à ce jour, dit que le squelette qui fut trouvé à Piltdown, dans le comté de Sussex, doit être âgé d'un million et quart d'années, alors que le fameux homme de Java ne date tout au plus que de cinq cent mille ans. Ce sont là de bien vieilles choses pour baser des théories neuves dessus.

Les savants s'accordent généralement pour situer les débuts de l'âge de fer vers le XIVe ou XIIIe siècle avant Jésus-Christ. Est-ce à dire que ce métal, caractéristique de notre civilisation actuelle, ne fut connu de l'homme qu'à partir de cette date? On l'a cru, ou tout au moins supposé jusqu'à il y a quelques mois. Or, des fouilles entreprises par une expédition de l'Institut oriental de l'Université de Chicago aux environs de Tell-Asmar, dans l'Irak, prouvent qu'il n'en est rien, et que le fer a été connu de notre espèce bien avant la date hypothétique précitée. Dans une chambre sépulcrale fouillée par le professeur Frankfurter, chef de l'expédition, on a trouvé en effet un manche de poignard en cuivre, contenant les vestiges d'un anneau de fer; et, détail important, le professeur Frankfurter spécifie qu'il ne s'agit point de fer météorique, mais bel et bien de fer fondu provenant de minerai.

Commentant l'importance de cette découverte, le savant que nous venons de citer dit que, quoique la date de l'objet — trouvé parmi quantité d'autres objets en cuivre, placés dans une jarre ensevelie sous le palais de Tell-Asmar — ne puisse être, pour le moment, déterminée avec précision, elle se situe au plus tard aux environs de 2,800 ans avant J.-C. M. Woolley, célèbre depuis ses fouilles sensationnelles d'Our, en Sumérie, assigne même aux objets en question la date de 3,500 avant l'ère. Quoi qu'il en soit, la découverte prouve que les débuts de l'âge de fer devront être sensiblement reculés, et l'explication du fait qu'on n'a trouvé presque nulle part d'objets en fer entre le 3e millénaire et la fin du 2e millénaire avant Jésus-Christ (avant les fouilles de Tell-Asmar, un des objets en fer les plus anciens était le fameux poignard de fer trouvé dans la nécropole de Tout-Ankh-Amon (environ 1,350 avant l'ère), doit être cherchée dans l'imperfection de la technique de la fonte, qui ne donnait qu'un fer trop tendre pour être travaillé avec précision et avec des chances de durée. Aussi ce métal, considéré au début comme beaucoup plus précieux que l'or et l'argent, fut-il abandonné par les hommes, et ce n'est que vers le XIVe siècle avant Jésus-Christ que, grâce à la découverte d'une meilleure technique de la fonte (très probablement au Caucase), le fer entra définitivement dans l'usage.

Pour graisser les rouages des instruments de précision on a employé pendant longtemps et l'on emploie sans doute encore l'huile de pied de bœuf. Cette huile se prépare en faisant bouillir dans l'eau des pieds de vache, de cheval et de mouton dépouillés de la chair et des tendons. Il est à remarquer que les pieds de bœuf semblent absents de cette fabrication.

"SERVICE ÉLECTRIQUE NATIONAL" veut dire.

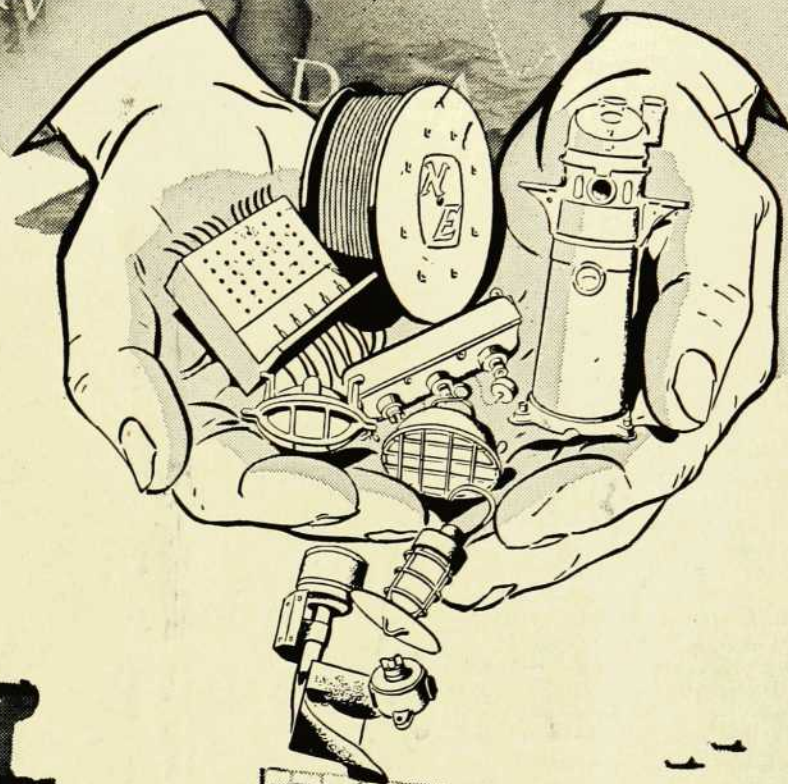
Un PERSONNEL bien entraîné et comprenant parfaitement L'ESPRIT du service — appuyé par une ORGANISATION capable de produire et livrer les articles électriques — OÙ et QUAND ils sont requis.

COMME couronnement à l'extraordinaire effort de guerre du Canada, en matière de construction de navires, sont apparus les "baby flat-tops", cargos transformés en petits porte-avions, et dont le vaste pont d'atterrissage sert de point de départ aux avions de chasse pour protéger les précieux convois. Le rayon d'action, la facilité de manœuvre et la puissance de combat qu'ont ajoutée à l'aviation navale ces petits porte-avions ont entraîné la destruction d'un grand nombre de sous-marins ennemis. Ces additions récentes à la marine de guerre constituent une avant-garde sans pareille pour l'attaque alliée contre le Japon.

Dans un chantier maritime de l'ouest canadien, la transformation des cargos en porte-avions s'est opérée dans un temps record, exploit qu'a, seule, rendu possible la merveilleuse collaboration de plusieurs établissements industriels.

Parmi eux, la Northern Electric a joué un rôle capital, grâce à la coopération ininterrompue des ingénieurs en électricité, des contracteurs et des techniciens. En notre qualité de manufacturiers, nous avons fabriqué un grand nombre de pièces et d'accessoires électriques et, en tant que service électrique national, nous avons pu économiser des heures précieuses, par suite de notre aptitude à localiser et à fournir ces mille et une petites pièces et petits appareils indispensables.

Northern Electric Company Limited



EN TEMPS DE GUERRE COMME
EN TEMPS DE PAIX, LA
Northern Electric
FOURNIT

- Fils et câbles
- Appareils téléphoniques
- Appareils d'énergie électrique
- Equipements de radiodiffusion
- Appareils électroniques
- Eclairage
- Fournitures électriques
- Appareils domestiques
- Fournitures pour canalisations souterraines et aériennes

40-S-4419FM

Northern Electric

-ET SES EMPLOYÉS-

SERVICE ÉLECTRIQUE NATIONAL

HALIFAX
SAINT JOHN, N.B.
QUEBEC
TROIS RIVIERES

SHERBROOKE
MONTREAL

OTTAWA TORONTO LONDON
VAL D'OR HAMILTON WINDSOR

KIRKLAND LAKE
TIMMINS

SUDBURY WINNIPEG
PORT ARTHUR

CALGARY
REGINA

EDMONTON
VERNON
VANCOUVER
VICTORIA

Après la Victoire

*ce sera merveilleux
de revoir cette enseigne
sur le garage ou
la station de service
où vous allez*



Pendant encore tout un hiver, il n'y aura pas d'Antigel "Prestone". Les matières premières essentielles qui entrent dans sa composition font encore défaut à cause des demandes pour les besoins de guerre.

Après la Victoire, il y aura de l'Antigel "Prestone" en quantités illimitées. De beaucoup le plus populaire au Canada — l'Antigel "Prestone" doit la

place exceptionnelle qu'il occupe aux avantages uniques qui suivent:

1. Pas de congélation — jusqu'à 60° au-dessous de zéro.
2. Un plein suffit pour tout l'hiver.
3. Pas d'évaporation — ne bout pas.
4. Protection contre la rouille et la corrosion.
5. Economie — pas besoin d'en ajouter durant toute la saison.

PRESTONE

MARQUE DÉPOSÉE

ANTIGEL